





Essai

# ESSAI
*SUR*
# LES PHÉNOMENES
*DE*
# LA NATURE.

# ESSAI
## SUR
## LES PHÉNOMENES
## DE
# LA NATURE,

*Pris dans les Élémens & les trois Regnes des Animaux, Végétaux & Minéraux, en forme de Dictionnaire.*



A BOUILLON,
Aux dépens de la Société Typographique.

M. DCC. LXXIII.

# PRÉFACE.

*L'Histoire-Naturelle est non-seulement une source féconde de découvertes & de vérités, mais elle présente encore un grand nombre de procédés & de phénomenes aussi curieux qu'intéressants. La dépense, l'empressement avec lesquels on rassemble, dans les cabinets, les productions singulieres de la Nature, nous prouvent assez combien cette science est en honneur dans ce siecle: il n'en est aucun, sans doute, où elle ait fait plus de progrès; mais les cabinets ne se forment qu'avec des frais immenses. Parmi les Curieux, en état de les supporter, plusieurs n'ont pas la patience de composer, piece à piece, ces sortes de collections. Il est une autre classe d'Amateurs, dont la fortune ne seconde pas le goût. La Nature nous offre des prodiges qui ne peuvent enrichir, parce qu'ils sont, pour m'exprimer ainsi, attachés au sol ou dépendans des tems. Dans ces cabinets les plus amples, on ne voit que des cadavres informes, que des*

*restes mutilés & méconnoissables des êtres qui ont eu vie; enfin, les Historiens, les Voyageurs, les Physiciens, les Naturalistes, qui ont rapporté les phénomenes de la Nature, ne l'ont fait, en quelque sorte, qu'en passant & par occasion: ainsi, que de volumes à feuilleter, que de contes fabuleux à rejetter!*

*L'Ouvrage que nous donnons au Public, levera toutes ces difficultés: on n'y trouvera que des faits adoptés d'après des observations exactes, & par des Auteurs graves: on y appercevra, d'un coup-d'œil, tout ce que la Nature enfante de plus rare & de plus extraordinaire; tous les lieux seront, en quelque sorte, exposés à la vue du Lecteur; les êtres les plus dignes d'attention, reprendront une nouvelle existence dans des descriptions fideles & précises: ils reparoîtront avec les formes curieuses, & les qualités les plus brillantes qu'ils avoient reçues de la Nature.*

*Nous n'avons pas besoin d'appuyer sur l'utilité de cet Ouvrage; il sera, pour le Naturaliste, un grand tableau de ce que l'un & l'autre hémisphere peuvent offrir de plus intéressant, & une galerie où le*

*Lecteur le moins profond trouvera, à chaque pas, de nouveaux objets de curiosité, de plaisir & d'admiration.*

*Il est des phénomenes dont les Physiciens ont découvert les vraies causes; il en est d'autres, sur l'origine desquels, malgré des recherches constantes, ils n'ont encore pu former que des conjectures plus ou moins satisfaisantes. Les faits qui auront des causes reconnues & déterminées, seront expliqués autant qu'il est possible: ainsi, on verra en même-tems les productions de la Nature & les ressorts secrets qu'elle fait mouvoir pendant son travail. Si les raisonnemens probables qui nous tiennent encore lieu de vraies lumieres, n'ont pas le même mérite, du moins ne sont-ils pas à dédaigner. Quand la vérité se cache, la vraisemblance nous en console. On ne peut remarquer, sans reconnoissance & sans plaisir, des hommes célebres faire de continuels efforts pour reculer les bornes de nos connoissances, & forcer, pour ainsi dire, la Nature à leur dévoiler ses secrets, en la menaçant de les deviner.*

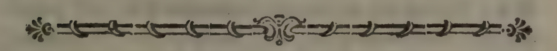
*Ainsi nous rapporterons, & les causes connues, & les hypotheses qui en tiennent*

*la place ; mais ſeulement après la narration ; enſorte que ceux à qui les unes & les autres pourroient déplaire, auront la liberté de paſſer à un objet ſuivant : par-là nous ſatisferons, & cette claſſe d'hommes qui aiment à promener leurs regards ſur les faits ſans les approfondir, & le petit nombre de ceux qui ne les recherchent que pour en découvrir les qualités eſſentielles.*





# ESSAI
## SUR
# LES PHÉNOMENES
## DE
# LA NATURE.



## A

ABDERE, Ville maritime de Thrace, eſt célebre dans l'Hiſtoire par une eſpece de folie dont ſes habitans étoient ſaiſis, & dont on attribue la cauſe à la contagion de l'air. Les bêtes mêmes qui paiſſoient dans les environs, & qui buvoient des eaux du fleuve Coſſinite, entroient dans cette eſpece de rage. Rien n'eſt plus étonnant que la maladie dont les Abdéritains furent affligés, ſous le regne de Lyſimachus. Un certain Archélaüs, excellent Acteur, avoit repréſenté à Abdere l'*Andromede d'Euripide*. Ce ſpectacle,

qui se donna dans l'Eté, remua tellement l'imagination des spectateurs, qui, pendant sa durée, avoient été exposés à de violentes chaleurs, qu'au sortir du théatre, la plupart furent saisis d'une fievre ardente. Les symptômes en étoient extraordinaires. Les malades couroient les rues en récitant des morceaux entiers d'Euripide, à l'imitation d'Archelaüs. Cette maladie, qui ne venoit qu'au bout de sept jours, par une espece de crise, passa des uns aux autres, & regna dans cette Ville jusqu'à l'Hiver suivant.

ABSTINENCE. La fille de Jérôme Provot, Jardinier de la ville de Gisors, tomba, le 21 Octobre 1760, à l'occasion d'une peur que lui fit un soldat, qui voloit des légumes dans un jardin de ses parens, où elle se trouvoit alors, dans un assoupissement périodique de trois quarts-d'heure environ, avec de fortes convulsions de toutes les parties du corps. Les yeux étoient fermés, les dents serrées, & le sentiment, en général, étoit fort émoussé. Au sortir de l'accès, la malade appelloit ses parens, crioit, & se plaignoit d'un grand mal de gorge, & d'une lassitude générale. Des remedes appropriés à la maladie firent peu d'effet. L'enfant étoit volontaire, & ses parens auroient voulu une guérison opérée en un moment, sans frais & sans remedes suivis. Cette fille, âgée d'environ dix ans, fut, à peu de chose près,

abandonnée à elle-même. Elle paſſa le mois de Novembre, & une bonne partie de Décembre, dans une ſituation aſſez triſte. Elle eſſuyoit deux accès par jour. Le plus violent étoit celui qui ſe faiſoit toujours remarquer vers minuit. Elle devint méchante, tenant, de tems en tems, des propos groſſiers, indécens & furieux. Elle prenoit peu de nourriture, & perdit l'uſage de l'ouïe & de la vue. Les paupieres, à demi-fermées, conſervoient un médiocre mouvement. Elle perſiſtoit à refuſer tout aliment & médicament liquide, ou ſolide. Bientôt elle ne fut plus en proie qu'à l'accès du milieu de la nuit, à la fin duquel elle appelloit ſa mere, repaſſoit dans ſon eſprit aliéné, avec frayeur & fureur, & avec des cris perçans & lamentables, mille choſes extraordinaires, toutes relatives à la peur qui avoit déterminé ſa maladie. Enfin, le calme ſuccédoit, & elle prenoit du repos. Mais croira-t-on que la malade s'occupoit dans le jour, & s'amuſoit avec tout l'air de gaieté & de ſatisfaction propre à ſon âge, dans l'état de la meilleure ſanté, à faire avec ſes mains, ſeules parties de ſon corps qui avoient conſervé du mouvement, les autres étant preſque anéanties; à faire, dis-je, tout ce que ſon caprice lui ſuggéroit? Elle enfiloit ſon aiguille, couſoit, tranſvaſoit des liqueurs fort adroitement. Elle faiſoit des rôties, des bouillies, le tout ſans feu, des pâtes pour nourrir des oiſeaux

& des poulets qu'on avoit été forcé de lui donner dans des cages ſur ſon lit ; car elle exigeoit, ſans céder, tout ce qu'elle demandoit, & qui lui venoit en fantaiſie. A la moindre réſiſtance elle pouſſoit des cris horribles, juroit, & entroit en fureur. Elle avoit le ſentiment du tact exquis, & diſtinguoit tout ce qu'on lui donnoit, avec plus d'exactitude, que ſi elle avoit fait uſage de ſes yeux. Elle ne confondoit pas même le lait & l'eau. Mais alors, pour éviter l'erreur, elle en portoit un peu ſur ſes levres, qu'elle rejettoit auſſi-tôt comme un poiſon. Enfin, elle s'entretenoit avec elle-même, chantoit, ſiffloit, & rioit de tout ſon cœur, principalement quand on la chatouilloit. C'eſt dans cet état qu'elle a paſſé trente-trois jours d'abſtinence entiere, ſans perdre de ſon embonpoint & de ſes couleurs ordinaires, ſans ceſſer d'uriner pluſieurs fois par jour, involontairement & ſans avertir. Elle a même été deux ou trois fois à la ſelle pendant cet intervalle. La ſalive filtroit aſſez abondamment. Un rhume, avec fievre évidente, a commencé à diminuer l'accès de cette maladie. Il l'a diſſipée enfin. La malade, vingt-quatre heures après, a recouvré, comme par miracle, l'uſage de ſes ſens perdus. On lui a préſenté des alimens qu'elle n'a plus rejettés. Mais elle a donné la préférence au lait & au cidre, avec du pain, ou des échaudés qu'elle a pris en petite quan-

tité. La foibleſſe étoit extrême, excepté les bras, qui ont toujours conſervé beaucoup de vigueur. La malade a ſoutenu, pendant trois mois, cet état de foibleſſe, d'épuiſement & d'inaction. La fin de cette convaleſcence imparfaite a été le commencement de nouveaux accidens. Elle eſt réduite à garder encore le lit, perd derechef l'uſage de la vue, conſerve celui de l'ouïe, & ne veut d'autres alimens que des échaudés. A cela près, dans cette rechûte, mêmes accidens que précédemment, mêmes caprices, mêmes entêtemens. Sept ſemaines s'écoulent dans cette ſituation. La malade recouvre, tout d'un coup, l'uſage des yeux, qu'elle demandoit ſans ceſſe à ſes parens avec importunité. Elle ſort de ſon lit, s'habille, marche avec aſſez de force & d'aiſance: ceci ne tient-il pas du miracle? Il n'eſt pas de longue durée. La malheureuſe Provot eſt encore en proie à ſa maladie. Elle eſt, pendant douze jours de ſuite, agitée de douze accès périodiques, d'aſſoupiſſemens, de convulſions, ſemblables à ceux qu'elle a ſubis d'abord. C'eſt l'après-midi que ces accès reviennent. La durée des convulſions, & l'abolition de tous les ſens, ſont à peu près de demi-heure. Les convulſions ceſſent, & la malade devient ſenſible au toucher, parle, entend, & ne voit pas. Cet orage calmé, la malade s'endort. Eveillée, elle ſe leve, s'habille, va ſe promener, & prend la même nourriture que ſes

parens, comme ſi elle n'avoit eu aucun mal. Enfin, un dernier accès, plus violent que les précédens, termine abſolument, ſans en laiſſer aucun veſtige, & preſque ſans le ſecours de l'art, une maladie des plus graves & des plus ſingulieres dans ſes circonſtances. *Journal de Médecine*, Novembre 1762.

Abstinence. M. Pajot de Marcheval, Intendant du Dauphiné, faiſant ſa tournée dans la Province, apprit qu'il y avoit au village de Châteauroux, Dioceſe d'Embrun, le nommé Guillaume Gay, fils de Laurent & d'Elizabeth Antoine, Laboureur, âgé de treize ans & trois mois, qui vivoit, depuis deux ans & demi, ſans boire ni manger. Il s'arrêta pour le voir, & voulut engager le pere & la mere de l'enfant à l'envoyer à Grenoble, ce qu'il ne fut pas poſſible d'obtenir d'eux. Mais M. l'Intendant, pour lever tous ſes doutes ſur la réalité d'un pareil fait, envoya le Frere Callixte Gautier, Religieux de la Charité, & Démonſtrateur en Anatomie, de l'Hôpital-Royal & Militaire de Grenoble, pour vérifier ſur les lieux, & s'aſſurer s'il n'y avoit point de ſupercherie dans le procédé de cet enfant, & dans celui de ſes parens, & enfin de pourvoir, s'il étoit poſſible, au rétabliſſement de la ſanté de ce petit infortuné. Le Frere Gautier arriva à Châteauroux le 10 d'Août 1762. Il mit cet enfant dans une chambre, où il l'a gardé jusqu'au 15 du même mois, ſans le

quitter d'un inſtant. Il commença par viſiter ſes poches, ſes habits, ſon lit, & la chambre où il couchoit avec lui. Il n'y découvrit aucun aliment, ni ſolide ni fluide. Il eut un ſoin tout particulier de tenir ſa chambre & la porte exactement fermées durant toutes les nuits, & il aſſure que, pendant tout ce tems, il ne lui a vu mettre à la bouche aucun aliment. M. le Marquis du Meſnil défunt, ce Lieutenant-Général & Commandant de la Province, qui s'eſt rendu ſi célebre peu de tems avant ſa mort, vit le petit le Gay, à ſon paſſage, en faiſant ſa viſite. Le Frere Gautier entre jour par jour dans des détails ſur la ſanté de cet enfant qui ſont ici ſuperflus. Nous nous contenterons de rapporter, d'après lui, les circonſtances ſuivantes. Les parties de la génération étoient deſſéchées & raccourcies. On n'appercevoit nulle trace des teſticules, & des vaiſſeaux ſpermatiques. Il avoit la peau des extrêmités du corps exactement ſeche & terreuſe; celle du viſage étoit polie & vermeille. Il avoit une phyſionomie fort gracieuſe, un caractere doux, mais infiniment ſuſceptible. La plus petite peine qu'on put lui cauſer, le jettoit dans une mélancolie qui le rendoit malade pour pluſieurs jours. Il étoit d'une grande foibleſſe, & ne pouvoit marcher que courbé. On demande ce qui faiſoit ſubſiſter cet enfant, ſans prendre d'alimens. *Journal de Médecine*. Idem.

ABYDOS, Ville d'Egypte, étoit remarquable par deux phénomenes. Les habitans avoient en horreur le ſon des trompettes, & les buiſſons de ſon territoire portoient des fleurs toutes ſemblables à des couronnes.

ACADINE, fontaine de Sicile, proche de deux lacs de ſoufre & de feu, étoit fameuſe dans l'antiquité, par les épreuves de la vérité des ſermens qu'on y faiſoit. On écrivoit le ſerment ſur des planches de bois, qu'on jettoit enſuite dans le baſſin de la fontaine, & lorſque les planches alloient au fond, on connoiſſoit le parjure. Si, au contraire, elles ſurnageoient ſur l'eau, on ne doutoit plus de la vérité du ſerment. On ajoute que le parjure étoit aveuglé ſur le champ, ou même conſumé par les flammes qui ſortoient des deux lacs. *Ariſtote*, *Etienne de Byzance*, *Diodore de Sicile*, *le Clerc.*

ACCELLE, grotte fameuſe du Comté de Bourgogne, où l'eau qui en découle ſe pétrifie, & fait voir diverſes belles figures de colonnes, d'animaux, de tombeaux, & autres jeux de la nature. *Davits*, *T.* 5.

ACESIUS, riviere qui ſe décharge dans l'Indus. Quelques Auteurs ont écrit qu'on y trouvoit des roſeaux d'une groſſeur ſi extraordinaire, que leurs entre-nœuds ſervoient de petits canots à ceux qui vouloient

paſſer cette riviere. *Pline*, *L.* 4, *Ch.* 12. *Strabon*, *L.* 15.

ACHATES, riviere de Sicile. Les anciens ont cru qu'elle produiſoit des agathes. Pline parle de celle qu'on y trouva, & dont on fit préſent à Pyrrhus, Roi des Epirotes. On y voyoit, gravées naturellement, les neuf Muſes avec Apollon, qui tenoit ſa lyre à la main. *Pline*, *Silius-Italicus*, *Baudrand.*

ACHILLÉE, nom d'une fontaine qui étoit à Milet, dont l'eau étoit très-ſalée dans ſa ſource, & très-douce lorſqu'elle avoit coulé un peu plus loin. Ariſtobule de Caſſandrie avoit parlé de cette merveille, comme on peut le voir dans *Athénée*, *L.* 2, *cap.* 6.

ACTORIDES, freres jumeaux, qui avoient chacun deux têtes, quatre pieds, autant de mains, & un ſeul corps; leur métier étoit de mener un charriot, en quoi ils étoient d'accord; l'un tenoit toujours les rênes, & l'autre le fouet. Hercule ne pouvant les vaincre par la force, leur tendit un piege, où il les ſurprit. *Phérécydes*, *Menaſeas*, *Pindare.*

AGNANO (*le lac d'*) au Royaume de Naples, eſt extrêmement profond, & plein

de ſerpens : on en rapporte encore cette particularité, que quand les bêtes entrent dans une caverne voiſine, appellée la *caverne du chien*, elles y ſont ſuffoquées par l'odeur du ſoufre, mais que, lorſqu'on les en retire, & qu'on les plonge dans ce lac, elles reviennent d'abord de leur évanouiſſement. *Mati*, *Baudrand.*

AGNEAU MONSTRUEUX. Il naquit à Amiens, le 5 Février 1761, un agneau mâle & monſtrueux, qui mourut peu de tems après ſa naiſſance. Il attira la curioſité de pluſieurs Médecins, Chirurgiens & Notables de la Ville. Cet animal avoit la tête conformée à l'ordinaire, excepté qu'il avoit quatre oreilles, dont deux étoient dans leur ſituation naturelle, & les deux autres jointes enſemble, & ſituées ſur le milieu de l'occiput. Le col étoit double, & intimément adhérent l'un à l'autre. L'épine double regnoit depuis l'occiput juſqu'au bout des deux queues. Le tronc pareillement double, & adhérent juſqu'au nombril. A cet endroit, chaque tronc formoit deux croupes, & étoit ſéparé l'un de l'autre depuis l'ombilic juſqu'au bout des deux queues. Cet animal avoit quatre extrêmités ſupérieures, & quatre inférieures, ou pour mieux dire, quatre pattes de devant, & quatre de derriere. Il avoit deux parties génitales, & deux cœurs, chacun muni de ſes vaiſſeaux, &

dépendances particulieres. *Journal de Médecine*, Mars 1764.

AIGUILLES. Une fille de la campagne, du Bourg de Tourcoin, à trois lieues de Lille en Flandre, nous offre un phénomene, qui, pour avoir une supercherie intéressée pour cause, n'en mérite pas moins d'avoir place ici. Le corps de cette fille a été pendant dix ou douze ans une miniere intarissable d'aiguilles, de l'espece de celles qui servent à coudre, ayant une pointe à un bout, & étant percées à l'autre. Elles étoient placées sous la peau, dans le tissu graisseux de toute la circonférence du corps, plus ou moins profondément. Quelques-unes même étoient plus avant dans l'épaisseur. Une Demoiselle du lieu obtint de son pere de retirer cette fille, qui avoit au bout du bras gauche un ulcere rebelle à tous les remedes, dans sa maison, & se chargea du soin de la panser, & de lui fournir son nécessaire: elle appella cependant pour conseil, M. Ducolombier, Médecin résident dans le Bourg, où il exerçoit aussi la Chirurgie, auquel la malade se plaignoit de douleurs vives qu'elle lui dit ressentir dans toute l'habitude du corps; mais plus marquées dans certains endroits qu'elle désigna. Celui-ci sentant sous la peau des corps étrangers, solides, & figurés en cylindres, proposa de faire des incisions pour les tirer; à quoi il ne

trouva point d'oppoſition de la part du ſujet. S'il fut ſurpris d'extraire de vraies aiguilles, qu'on juge de ſon étonnement, lorſqu'il vit que chaque jour en reproduiſoit, pour ainſi dire, de nouvelles, & qu'il falloit ſans ceſſe faire de nouvelles opérations! Une circonſtance qui ajouta à ſon étonnement, c'eſt qu'il ne put reconnoître nulle part de cicatrices, que celles qui étoient l'effet des plaies faites par ſon biſtouri; & encore ces plaies ſe refermoient-elles bien vîte, puiſque, quelque grandes que fuſſent les inciſions, il trouvoit toujours le lendemain les plaies cicatriſées. Il s'empreſſa de faire part de ce phénomene aux Médecins & aux Chirurgiens des environs, qui eurent la ſatisfaction de tirer eux-mêmes des aiguilles, ou d'en voir tirer. Au reſte, quoique la plus grande partie de ces corps étrangers fuſſent des aiguilles, on a auſſi retiré des pointes de cloux, des portions de chaînons, & juſqu'à la languette d'une petite balance.

La même ſingularité, obſervée à Paris, va faire connoître la nature de celle-ci Une femme ſe trouva dans le même cas. M. Petit, le Chirurgien, fut nommé par la police, avec d'autres perſonnes de l'art, pour examiner cette femme: elle avoit un ulcere fiſtuleux, par où ces Meſſieurs jugerent qu'elle introduiſoit les aiguilles qu'ils lui ont auſſi trouvées ſous la peau. *Journal de Médecine*, Mars 1757.

ALESINUS, fontaine de Sicile, dont on a publié des choſes aſſez extraordinaires. On dit que dans le tems qu'elle étoit calme, ſi l'on jouoit de la flûte ſur ſes bords, on voyoit auſſi-tôt l'eau s'agiter peu à peu, bouillonner; & comme ſi elle eût été charmée de la douceur de cet inſtrument, s'enfler juſqu'à ſortir de ſon baſſin. C'eſt ce que ces vers de Priſcien expriment :

*Hîc & Aleſinus, fons eſt, mitiſſimus undis :*
*Tibia quem extollit, cantu ſaltare putatur*
*Muſicus, & ripis latans excurrere plenis.*

SOLIN. c. 2. CLUVIER. Lib. 2.

ALGAROBO eſt un arbre de l'Orénoque, qui croît dans les bois où il y a des pierres & des rochers. Il eſt d'une groſſeur énorme, & laiſſe tomber de ſon tronc de gros morceaux de ſéve coagulée de deux ou trois livres chacun. Cette gomme eſt tranſparente comme le cryſtal. Les Indiens s'en ſervent pour s'éclairer dans les montagnes & dans leurs maiſons : lorſqu'on poſe un morceau de cette gomme à terre, le feu prend à la partie ſupérieure, elle brûle toute la nuit, & jette une flamme extrêmement claire, juſqu'à ce qu'elle ſoit entiérement conſumée.

AMBRE. Corneille-Tacite rapporte que c'eſt ſur les côtes de la Mer Baltique, qu'on trouve l'ambre : en effet, depuis lui nous

n'en avons point découvert qu'en cette mer, particuliérement sur les côtes de la Prusse. On croit qu'il se forme sur les pins & sapins qui sont sur le rivage de la mer, ou sur les bords des rivieres, & que ces arbres ayant distillé l'ambre, principalement aux mois de Juin, Juillet & Août, la mer le reçoit, & le jette ensuite sur ses côtes durant les tempêtes. Cela a rapport à ce que dit Pline, que l'ambre vient de quelques Isles de l'océan septentrional, qui lave les côtes de la Germanie, & qu'il est produit de certains arbres qui ressemblent aux pins, de la même façon que la gomme ou glue vient sur les cérisiers. DAVITI. *Voy. du Mond.*

ANAPANOMENE est le nom d'une fontaine de la Molossie, Province de l'Epire, de laquelle Pline parle ainsi : » Il y a au temple de Jupiter à Dodone, une fontaine dont » l'eau est si froide qu'elle éteint aussi-tôt » les flambeaux allumés ; elle les allume » néanmoins, si on les en approche lorsqu'ils » sont éteints. On voit la même fontaine » presque tarie sur le midi. C'est pour cette » raison qu'on lui a donné le nom d'*Anapanomene* qui, en grec, signifie *qui cessa.* » Croissant peu à peu jusqu'à minuit, elle » recommence alors à diminuer, sans qu'on » puisse savoir quelle peut être la cause de » ce changement «. PLINE. *Liv.* 2, *chap.* 103.

ANTRE. La riviere de Cesse, dans le Duché de Luxembourg, se jette dans un antre affreux, d'où elle ne sort qu'au bout d'une lieue, aussi claire & aussi belle qu'elle y étoit entrée. L'ouverture de ce lieu souterrein a quelque chose d'effroyable ; personne n'a jamais osé se hasarder d'y aller en bateau d'un bout à l'autre, parce qu'on a souvent éprouvé, qu'en y jettant quelque matiere, elle ne reparoît qu'un jour ou deux après. Néanmoins, depuis quelques années, des bateliers des plus hardis, ont reconnu une partie de cette affreuse caverne : ils y sont entrés bien avant avec des flambeaux, ont passé des rochers horribles à voir, parmi lesquels l'eau se précipite avec un grand bruit. Ils sont parvenus à un endroit plus étendu, qui ressembloit à un lac, au delà duquel ils n'oserent avancer, de crainte de s'engager dans des courans & des détours d'où ils ne pussent sortir. *Mémoires du tems.*

ANTRE. Proche le Bourg de Saint Barthelemi, dans la Province de Chiapa, de la Nouvelle-Espagne, on trouve un trou ou antre profond, comme un puits, dont l'entrée est fort étroite. Si l'on y jette une pierre, ou quelque chose de semblable, il s'y fait aussi-tôt un grand bruit, & il s'éleve un orage, avec un tonnerre que l'on entend de tous les environs. DE LAET. *Hist. du nouveau Monde.*

ARBRE. Dans l'Isle de la Tortue, située au bord de la grande Isle de Saint-Domingue, il croît un arbre venimeux, qui a les feuilles semblables à celles du laurier sauvage, & qui porte des pommes dont la couleur & l'odeur sont fort agréables : elles renferment un venin si subtil, que quand il en tombe dans la mer, elles empoisonnent les poissons qui en mangent. Les nouveaux venus de l'Europe s'empoisonnent souvent avec ces pommes ; car ce fruit charme tellement la vue & l'odorat, qu'on ne peut se dispenser d'en goûter quand on ne le connoît pas. Si quelqu'un s'endort sous cet arbre, ou s'il manie quelqu'une de ses branches, il lui vient aussi-tôt des érésipeles & de grosses ampoules rouges qui ne guérissent pas aisément. WITFLET *des Indes Occident.* LE P. DU TERTRE, *Hist. des Antilles.* OEXMELIN, *Hist. des Aventuriers.*

ARBRES. Le terroir de San-Salvador, Ville de la Province de Guatimala, dans la Nouvelle-Espagne, en Amérique, produit plusieurs arbres qui rendent du baume : les Sauvages le recueillent en Eté, après avoir légérement brûlé l'écorce du tronc ; les Espagnols le laissent couler de lui-même. Cet arbre porte des fruits semblables aux amandes, dans lesquelles il y a un suc jaune comme de l'or. LAET, *Histoire du nouveau Monde.*

ARBRES. Près de la Cité de Sunghiang, dans la Chine, on voit des arbres qui ſont ſi gros, que quatre-vingt hommes ne pourroient les embraſſer. Le creux de leur tronc forme ſouvent une eſpece de caverne où il tiendroit aiſément quarante hommes. MARTIN MARTINI, *Deſcription de la Chine*, dans le *Recueil* de Thevenot, *Vol. III.*

ARGIPÉENS, anciens peuples de la Sarmatie, qui, ſelon le rapport d'Hérodote, *L.* 2, naiſſoient chauves, avec un large menton & très-peu de nez, & avec un ton différent de celui des autres hommes : ils ne vivoient que des fruits des arbres, & ne faiſoient jamais la guerre à leurs voiſins, qui, touchés de reſpect pour eux, les prenoient ſouvent pour arbitres de leurs différends.

ARRAN, Iſle de la Province d'Vlſter, au ſeptentrion du Comté de Dungall, en Irlande. On aſſure qu'il y a une de ces Iſles où les corps ne pourriſſent point, ſi on les laiſſe expoſés à l'air; de ſorte que ceux qui demeurent ſur la côte de Dungall, y vont reconnoître leurs ancêtres, qui y ſont rangés ſur la terre avec chacun leurs inſcriptions. On ajoute que les rats & les ſouris ne peuvent vivre dans cette Iſle, & qu'auſſi-tôt qu'ils y ont été apportés, ils y meurent. GIRALDUS, *Topographia Hibernica.*

ASPHALTIDE, (*le lac*) ainſi nommé, parce que le bitume en ſort à gros bouillons, autrement la *mer-morte.* Quelques Auteurs ſe moquent de ce qu'on rapporte des propriétés de ce lac, où l'on dit que rien ne ſauroit aller au fond : mais, outre l'expérience de divers voyageurs modernes, on allegue contre eux encore le témoignage de Joſephe : il dit que Veſpaſien eut la curioſité de voir le lac Aſphaltide, y fit jetter des hommes qui ne ſavoient pas nager, & qui avoient les mains attachées derriere le dos, & qu'ils revinrent tous ſur l'eau. Cet Hiſtorien ajoute que ce même lac change trois fois le jour, ſelon les divers aſpects du Soleil.

ATTRACTION. Non-ſeulement le feu pur eſt un principe d'attraction, mais même tout ce qui participe de cet élément; c'eſt-à-dire, toutes les ſubſtances chaudes. Nous nous bornerons au phénomene ſuivant, pour démontrer cette vérité. Petrus Servius, Médecin du Pape Urbain VIII, en fait mention dans un ouvrage qu'il a publié touchant les prodiges ſurprenants qu'il a remarqués de ſon tems. La Religieuſe, qui eſt le ſujet de cette hiſtoire, & un grand nombre de Docteurs de la Faculté de Médecine de Rome, l'ont confirmée au Chevalier d'Igbi; ſans de tels garants, ce phénomene eſt ſi ſingulier, que je n'aurois pu me déterminer à l'inſérer

dans cet ouvrage. Cette Religieuſe, par des excès de jeûnes, de veilles & d'oraiſons mentales, s'étoit tellement échauffé le corps, qu'il ſembloit qu'il fût tout en feu, & que ſes os fuſſent deſſéchés & calcinés. Ce feu interne attiroit l'air puiſſamment; celui-ci ſe corporiſoit dans ſon corps, & les paſſages étant ouverts, il ſe rendoit de tous côtés, là où eſt l'égoût des ſéroſités du corps, qui eſt la veſſie, & enſuite en eau par les urines, en une quantité incroyable : car cette Dame rendit, durant pluſieurs ſemaines, plus de deux cents livres d'eau, toutes les vingt-quatre heures. *Diſcours ſur la poudre ſympathique.*

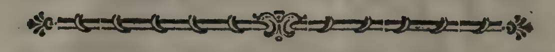
AVOINE *germée dans l'eſtomac.* Le nommé Eloi Rochefort, Vigneron demeurant au village de Suſoy, près Noyon, mangea quelques grains d'avoine au mois d'Octobre 1758; ils ſont demeurés dans ſon eſtomac juſqu'en Juillet 1759 : pendant ce tems, il étoit incommodé, tantôt de fievre, tantôt d'envie de vomir, mais ſur-tout de douleurs à l'eſtomac, avec des diſpoſitions ſcorbutiques. Comme il étoit plus tourmenté que de coutume, il appella M. Thibaut, Lieutenant du premier Chirurgien du Roi à Noyon : il lui fit prendre l'émétique, qui expulſa, entr'autres, les grains d'avoine. Ce qu'il y a de ſurprenant en ceci, eſt non-ſeulement le long ſéjour de ces grains dans l'eſtomac,

malgré les efforts continuels de cette partie, & la violence des purgatifs dont cet homme s'étoit servi; mais aussi qu'ils aient pris racine, & qu'ils aient germé dans l'estomac, comme s'ils avoient été semés en terre, à l'exception qu'ils n'ont produit que de la paille sans grains : la paille étoit assez foible, & fort semblable à la barbe qui croît sur les épis de froment, mais moins roide & plus longue. Il y avoit tels grains qui en avoient poussé jusqu'à sept à huit pouces, non pas d'un seul jet, mais d'une longueur entrecoupée de trois ou quatre petits nœuds, qui avoient la figure & la grosseur d'un très-petit grain d'avoine, du côté de la queue. Chacun des grains avoit poussé trois ou quatre petites racines longues de deux ou trois doigts & fort minces. Depuis ce vomissement, cet homme s'est mieux porté, & a joui d'une santé parfaite. *Journal de Médecine*, Juillet 1762.

AUTRUCHES. Dans le désert de Zaara, en Afrique, il y a beaucoup d'autruches; ce sont les plus grands de tous les oiseaux : il y en a même qui sont plus hautes qu'un homme à cheval : elles ne volent point, car leurs corps sont trop pesants, & leurs aîles trop étroites; mais elles leur aident à précipiter leur course, & elles courent d'une vîtesse qui passe le galop d'un cheval. Ces autruches ont le pied fourchu comme celui

d'un cerf, & s'en ſervent à prendre des pierres qu'elles lancent par derriere ſur ceux qui les pourſuivent. Elles ont coutume de pondre leurs œufs dans les ſablons de ces déſerts ; & on dit qu'elles ont ſi peu de mémoire, qu'elles les abandonnent ſans pouvoir les retrouver, & que les autres femelles qui errent de côté & d'autre, s'arrêtent à ceux qu'elles rencontrent, & les couvent. On a autrefois obſervé le contraire, & un voyageur moderne a rapporté que les autruches ne couvent que des yeux. Le mâle & la femelle font cet office tour-à-tour ; pendant que l'un veille, l'autre va chercher à vivre : elles ſont ſourdes, ce qui donne de la facilité à les prendre quand elles dorment. L'expérience a fait voir qu'elles avalent le fer, mais ne le digerent pas, comme on le croit communément. Les œufs, & ſur-tout les plumes d'autruche, ſont très-recherchés.

AXOLOTI. Le lac de Mexique produit une eſpece de poiſſon ſans écaille, à quatre pieds, comme un lézard, & qui a la partie naturelle ſemblable à celle d'une femme, juſques-là même qu'il a ſes regles chaque mois. Ce poiſſon eſt bon à manger, & a le goût de l'anguille. Les Sauvages l'appellent *Axoloti*.



# B

BARRAS, nom d'une plante, dont l'Hiſtorien Joſephe rapporte les vertus, & qui croît ſur le Mont-Liban : elle naît au deſſus du chemin qui conduit à Damiette, & on ne commence à la voir que lorſque la neige eſt fondue. Dès que la nuit eſt venue, cette plante s'enflamme, & rend de la clarté comme un petit flambeau; mais dès que le jour commence, cette lumiere s'éteint, & la plante elle-même devient inviſible ; les feuilles mêmes qu'on a enveloppées dans un mouchoir ne s'y trouvent plus. Les Arabes l'appellent *herbe-d'or*, parce qu'ils prétendent qu'elle eſt propre à tranſmuer les métaux en or. Ils n'oſeroient la cueillir, ni même l'approcher, pour avoir, diſent-ils, éprouvé pluſieurs fois que cette plante fait mourir ſubitement celui qui l'arrache ſans apporter les précautions néceſſaires ; & comme ils ignorent ces précautions, ils n'oſent pas y toucher.

Il y a quelques Naturaliſtes qui diſent que cette plante ſe nourrit d'une terre & d'une humeur bitumineuſe; que lorſqu'on l'arrache, il ſort de ſa racine une odeur forte de bitume qui ſuffoque celui qui y touche, & que c'eſt pour cette même raiſon qu'elle

éclaire la nuit : car cette matiere bitumineuſe, qui participe de la nature du ſoufre, s'enflamme, diſent-ils, par l'antipériſtaſe de l'air froid de cette haute montagne, & rend de la clarté juſqu'à ce que l'air, un peu échauffé par les rayons du Soleil, faſſe ceſſer cette flamme ; que ſi on s'étonne que cette plante ne ſe conſume point, on doit conſidérer que ce qui s'enflamme eſt le ſuperflu de l'aliment néceſſaire pour ſa conſervation, & que lorſqu'il eſt conſumé, la lumiere ceſſe, comme l'on peut remarquer en une lampe, où, faute d'huile, la lumiere manque, quoique la mêche ne ſoit pas entiérement conſumée du feu. Voilà ce que les Naturaliſtes rapportent de cette plante admirable, qui ne ſe trouve, ajoutent-ils, qu'au Mont-Liban, dans les endroits plantés de cedres. *Joſephe*, *L.* 7, *Chap.* 23.

BAXA eſt un lac près de Béja, Ville de Portugal, dont on rapporte une choſe fort ſinguliere, c'eſt qu'il fait un bruit & un mugiſſement ſemblable à celui d'un taureau, quand le tems ſe diſpoſe à la pluie & à quelque grand orage. *Pline*, *L.* 4, *Ch.* 22. *Vaſſæus*, *Merula*, *Cluſius*, *&c.*

BÉJUQUE eſt une plante qui fournit de l'eau au voyageur dans les vaſtes plaines de l'*Orénoque*, qui en manquent pendant ſix mois de l'année. Semblable à une treille,

elle s'entortille autour des peupliers, & s'éleve jusqu'à leur sommet : elle est de la grosseur du bras, & le bois en est si tendre qu'on l'abat d'un coup de coutelas. Cette *béjuque* est remplie, d'un bout à l'autre, d'une eau fraîche, pure, limpide & fort saine ; lorsqu'on a des vaisseaux pour la contenir, on coupe la *béjuque* à niveau de terre, & on les remplit ; mais lorsqu'on n'a que son chapeau, on la coupe au sommet, on en remplit un chapeau ; on la coupe plus bas, on en remplit un autre, & ainsi de suite.

Je trouve dans l'*Histoire générale de l'univers* de M. Salmon, que j'ai déja citée plusieurs fois, que l'Être suprême a procuré le même secours aux habitans des Philippines, faisant naître chez eux une *béjuque* tout-à-fait semblable à celle que je viens de décrire.

BELESTE, fontaine de France, en Languedoc, près du Bourg de Belesta, dans la plaine de Mazeres. Depuis la fin de Juillet jusqu'au commencement de Janvier, elle coule douze fois, & tarit douze fois en vingt-quatre heures, par des intervalles si égaux & si invariables, que ce ruisseaux peut être considéré comme une espece de clepsydre ou horloge d'eau. COULON, *Rivieres de France*, *Part. I*, *pag.* 480.

BERD, que les Grecs & les Latins nommoient *Papyrus*, croît sur les bords du Nil, & pousse ordinairement une tige haute de neuf ou dix pieds ; le tronc est composé d'un très-grand nombre de fibres longues & droites, qui produisent de petites fleurs ; les feuilles ressemblent à la lame d'une épée : on s'en sert pour tenir les plaies ouvertes, & la cendre des tiges guérit celles qui ne sont pas invétérées. Les Anciens tiroient la moëlle de la tige de cette plante, & en composoient une colle blanche dont ils faisoient du papier, sur lequel ils écrivoient, à peu près comme nous faisons aujourd'hui avec le vieux linge. Avant que l'agriculture fût en usage en Egypte, cet arbre servoit à la plus grande partie des besoins de la vie : on se nourrissoit de cette plante; on en faisoit des habits, des bateaux, des ustensiles de ménage, des couronnes pour les Dieux, des souliers pour les Prêtres ; mais à présent, que des inventions plus commodes ont été substituées aux anciens usages, on néglige beaucoup cette plante, & on ne prend aucun soin de la cultiver.

BETEL, herbe renommée à Pulo-Tymon, petite Isle de la mer des Indes, à l'occident de celles de Bornéo. Il n'y a presque pas d'homme ni de femme aux Indes qui ne mâche du betel, en se levant, après le repas, & même en allant par les rues :

mais parce que cette herbe eſt amere, ils y mêlent du bois d'aloës, du muſc & d'autres aromates. Ils croient que le betel rend l'haleine douce, fortifie les gencives, & aide à la digeſtion. C'eſt une herbe qui monte comme le houblon, & dont la feuille eſt plus grande & plus pointue que celle de l'oranger. Quand on la mâche, elle rend d'abord la ſalive rouge comme du ſang; on crache cette premiere eau, & on avale la ſeconde. Les Marchands de Java en viennent charger des barques à Pulo-Tymon.

BITUME. La mer-morte, ce lac qu'on prétend occuper la place où étoit ſituée la Ville de Sodome, produit une eſpece de bitume qui reſſemble ſi fort à de la poix, que les Marchands s'y tromperoient tous les jours, ſi ſon goût & ſon odeur de ſoufre ne leur apprenoient que c'eſt le même bitume que produit ce lac, dont les eaux, quoique très-claires, ſont fort ameres & fort dégoûtantes.

BŒLUS eſt une riviere que l'on paſſe en allant de la Ville d'Acre au Mont-Carmel. On aſſure que le ſable de cette riviere a fourni la premiere invention du verre : on s'en ſert encore ajourd'hui pour en faire.

BŒUFS (*les*) de Tercere, Iſle de l'Océan-Atlantique, & la principale des Açores,

ſont fort grands, & tellement privés, qu'on leur donne un nom comme aux chiens, & qu'ils approchent quand on les appelle.

BOIS. On remarque dans les portes de l'ancienne Alexandrie quelque choſe de particulier; c'eſt que le fer dont ces portes étoient revêtues, eſt preſque tout mangé par la rouille, & que le bois, que l'on aſſure être de Gemeſſe, eſt très-bien conſervé.

Bois. La grande Tartarie a cela de particulier, qu'elle ne produit point de bois de haute futaie, de quelque eſpece qu'il puiſſe être. Excepté en quelques endroits vers les frontieres, tout le bois qu'on trouve dans l'intérieur du pays, ne conſiſte qu'en quelques arbriſſeaux qui ne ſurpaſſent jamais la hauteur d'une pique, encore ſont-ils très-rares. *Hiſtoire générale des Tatars*, pag. 126 & ſuiv.

Bois. On donne le nom de terre des Patagons à cette partie de l'Amérique méridionale qui eſt au ſud des établiſſemens des Eſpagnols, & qui s'étend depuis leurs colonies, juſqu'au détroit de Magellan. La partie orientale de ce pays eſt remarquable par cette ſingularité, c'eſt que, quoique toute la région qui eſt au nord de la riviere de la Plata, ſoit remplie de bois & d'arbres de haute futaie, tout ce qui eſt au ſud de cette riviere eſt abſolument dépourvu d'arbres, à l'exception de quelques pêchers que les

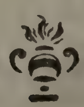
Espagnols ont plantés, & fait multiplier dans le voisinage de *Buénos-Ayres*; de sorte qu'on ne trouve dans toute cette côte, de quatre cents lieues de longueur, aussi avant dans les terres que les découvertes ont pu s'étendre, que quelques chetives broussailles. Le Chevalier Narborough, que Charles II, Roi d'Angleterre, envoya exprès pour découvrir cette côte, & le détroit de Magellan, & qui, en 1670, hiverna dans le port de Saint-Julien, & dans le port Desiré, assure qu'il ne vit pas dans tout le pays un tronc d'arbre assez gros pour en faire le manche d'un couperet. GEORG. ANSON. *Voyage autour du Monde.*

BONCOURT, Bourg de France en Normandie, est remarquable seulement par une chose singuliere qui y est arrivée vers l'an 1670. Le feu prit tout d'un coup à la maison d'un Gentilhomme appellé M. Duhomme, dont les ancêtres avoient fondé, à perpétuité, une lampe dans la paroisse dédiée à St. Jean-Baptiste. Ce Gentilhomme étoit au service du Roi dans les Gendarmes. Le soin de la lampe, qui avoit toujours été bien entretenue, fut négligé. C'est à quoi ceux du pays ne manquerent pas d'attribuer l'événement qui fit tant de bruit dans ce temslà. Sans rien décider là-dessus, nous nous contenterons de rapporter les particularités suffisamment certifiées par plusieurs ha-

bitans qui en furent alors témoins. Le feu prit d'abord à la tapisserie de la salle, pendant qu'on dînoit, sans que personne y eût contribué de la moindre chose. Il fut éteint aussi-tôt, sans avoir causé plus de dommage. Quelques jours après, il se mit dans le fumier de la cour, & fut éteint de la même sorte. Un mois après, il prit dans un grenier où l'on ne portoit jamais ni feu ni chandelle. Tout le mal qu'il fit fut d'endommager un peu le pignon. Il parut ainsi, pendant trois ans de suite, dans plusieurs endroits de la maison, mais toujours en ceux qu'on observoit le moins, & où il sembloit qu'on ne devoit pas le craindre; enfin, le sieur Duhomme étant revenu chez lui, il prit à la grange, où, par bonheur, il n'y avoit ni paille ni grain. De-là il se mit sous les pieds des chevaux, qui étoient dans une écurie fort éloignée, & ensuite alla brûler deux petites maisons de l'autre côté des murailles, sans faire d'autre tort dans tout le village, quoiqu'on le vît souvent paroître : il n'avoit pas la violence du feu ordinaire, & on l'éteignoit facilement. MARTINIERE. *Dict. géog.*

BUIO est un serpent, ou couleuvre commune dans les pays qu'arrose l'Orénoque. Elle est d'une grosseur si monstrueuse, qu'elle ressemble à un vieux pin abattu, & qui ne tire plus aucune nourriture de ses racines,

Son mouvement eſt auſſi imperceptible que l'aiguille d'une montre. Cependant ceux qui connoiſſent la magnilité de ſon ſouffle cherchent leur ſûreté dans la fuite. Dès que ce monſtre entend du bruit, il leve la tête, s'allonge de deux ou trois aunes, ſe tourne vers ſa proie, ouvre ſa gueule, & pouſſe hors de ſoi un ſouffle ſi venimeux, qu'il étourdit la perſonne ou l'animal qui paſſe par l'endroit où il le dirige, & l'attire vers lui, malgré ſoi, juſqu'à ce qu'il ſoit aſſez près pour pouvoir le dévorer. Mais ſi dans le tems qu'il attire à ſoi l'animal, il en paſſe un autre qui marche entr'eux avec vîteſſe, il coupe ce ſouffle : celui qui étoit à la veille d'être pris, s'échappe au danger qui le menaçoit. De-là vient qu'on ne doit point aller ſeul dans ce pays, mais mener toujours avec ſoi un camarade, afin que ſi, par haſard, un Buio en attire un, l'autre puiſſe rompre la colonne empeſtée, ou avec ſon chapeau, ou avec quelque autre corps étranger; après quoi, l'on peut continuer ſon chemin, ſans aucune crainte de ce monſtre.



# C

CABIMA eſt un des arbres le plus précieux de l'Orénoque. Il eſt haut, touffu & épais. Ses feuilles reſſemblent à celles du poirier. Son écorce eſt liſſe, douce & épaiſſe. Il croît dans les lieux humides, près des rivieres & des lacs. Il produit de trois ſortes d'huiles, également purgatives, & bonnes pour les plaies & les bleſſures. Lorſque le tems de donner cette huile approche, il en avertit un an auparavant, au moyen d'une groſſeur qui ſe forme entre le tronc & l'écorce, à quelque diſtance de l'endroit où ſes branches commencent à ſe diviſer. Cet endroit eſt comme le réſervoir où l'arbre dépoſe cette liqueur précieuſe. Les Indiens commencent à recueillir cette huile dans le mois d'Août; & pour cet effet, ils font au deſſous de la tumeur, avec le tranchant d'une hache, un trou capable de contenir le vaiſſeau qui doit la recevoir. Ce vaiſſeau placé, ils percent la tumeur dans ſa partie inférieure, au moyen de quoi toute l'huile s'écoule. Lorſque l'arbre eſt gros, il donne la premiere fois juſqu'à dix ou douze livres d'huile. Celle-ci eſt épaiſſe comme du miel, cuit au feu, forme en tombant les mêmes filets, eſt plus amere que les deux ſuivan-

tes, & de couleur grisâtre. Après avoir retiré ce premier vaiſſeau, on en met un autre pour la ſeconde huile. Celle-ci eſt plus tranſparente, & d'une couleur moins foncée que la premiere. On met enfin un troiſieme vaiſſeau, au bout de pluſieurs jours, & l'on recueille une troiſieme huile, plus liquide, plus claire & plus tranſparente que les deux autres. Le tronc qui a donné de l'huile une année, n'en donne plus pendant quelque tems, ayant beſoin de repos pour en produire de nouvelle. Les Hollandois font un grand commerce de cette huile, qui eſt la principale cauſe de l'amitié qu'ils entretiennent avec les *Caribes*, un des plus puiſſans peuples de l'Orénoque.

CAILLOU NOIR. On trouve ſur les bords de la Mer-Morte, qui n'eſt autre choſe qu'un lac de vingt lieues de long, & de ſix de large, de petits cailloux noirs, qui s'allument à la flamme d'une bougie, ou d'une chandelle. Mais l'odeur en eſt inſupportable. Ces cailloux paroiſſent auſſi polis que le marbre noir, quand il eſt travaillé.

CAMÉLÉONS. On remarque dans l'Iſle de la Tortue, voiſine de Saint Domingue, des caméléons, dont la crête change de trois ou quatre couleurs, comme de noir en blanc, & de rouge en couleur de fer. Ils ne ſe changent pas en toutes ſortes de couleurs,

comme

comme plusieurs l'ont écrit, & comme on le croit ordinairement.

CAPIGUA. ( *le* ) On trouve dans la riviere de l'Uraguay, qui n'est séparée de celle de la Plata que par une pointe de terre, une espece de porc, appellé *Capigua*, du nom d'une herbe qu'il aime beaucoup. Il est d'une familiarité excessive, & cette familiarité même le rend fort incommode à ceux qui veulent en nourrir. *Lett. éd. 30e. Rec.*

CATHERINE, ( *Montagne de Ste.* ) qui fait partie du mont Sinaï, en Arabie, mais qui est beaucoup plus élevée, & qui en est séparée par un vallon. Au dessus de ce mont, il y a une petite chapelle, que les Chrétiens ont bâtie sur une roche, qu'on dit avoir la figure du corps d'une femme, & représenter sur-tout son estomac & ses mamelles. Mais ce miracle est plutôt l'effet de l'imagination que de la nature. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que ceux qui descendent de cette montagne ont soin de ramasser quantité de pierres, sur lesquelles sont peintes naturellement en noir, des feuilles d'herbes & d'arbres. Lorsqu'on les casse, on trouve de ces représentations en dedans; mais tout s'efface en y passant la main. MONCONIS. *Voyage*, pag. 2. THEVENOT. *Voy. du Lev. Tom. I, Ch. 27.*

CAVERNE. On voit, à deux petites lieues de Baulme, Ville de Franche-Comté, une fameuſe caverne, qui ſert de glaciere à ce pays. L'entrée a environ vingt pas de large; de-là, par une deſcente de près de trois cens pas, on ſe rend à la porte de la grotte, qui eſt deux fois plus haute & plus large qu'une grande porte de ville. La caverne a trente-cinq pas de profondeur ſur ſoixante de largeur: elle eſt couverte d'une eſpece de voûte, qui a plus de ſoixante pieds de haut, ainſi on voit clair par-tout. Il pend de cette voûte de gros morceaux de glace, qui font un très-bel effet; mais il s'en forme en plus grande abondance du petit ruiſſeau qui occupe une partie de la caverne. Son eau coule en hiver, & eſt glacée en été. Au fond, on trouve des pierres qui reſſemblent ſi parfaitement à des écorces de citrons confits, qu'il eſt difficile de n'y être pas trompé. Les payſans des environs jugent du tems qu'il fera par la pureté de l'air, ou par l'épaiſſeur des brouillards qui ſortent quelquefois de la bouche de la caverne; & ſuivant eux, les brouillards ſont une marque de pluie pour le lendemain. *Mémoires hiſtoriques.*

CAVERNE. Dans la Principauté de Marſillac, en Rouergue, Province de France, près de la Ville de ce nom, on trouve une caverne appellée *Bouche-Rolland*, qui mene plus de trois lieues ſous terre.

Cavernes. On trouve près de Saſſenage, village en Dauphiné, de petites pierres qui, dit-on, ſervent à guérir le mal des yeux. On y admire auſſi deux cavernes creuſées dans un rocher, que les habitans du pays appellent *tines* ou *cuves*, & dans leſquelles, quoiqu'il ne ſe voie point d'eau du tout pendant l'année, il s'en trouve néanmoins le jour des Rois, en grande quantité, ſans qu'on puiſſe ſavoir d'où elle vient, ni où elle ſe retire pendant ce jour-là. En certaines années, on en remarque en plus grande abondance que dans d'autres, & par cette augmentation ou diminution, les habitans conjecturent la fertilité ou la ſtérilité de l'année, & jugent de l'abondance des vins par l'une de ces cavernes, & de l'abondance des bleds par l'autre. Pluſieurs Auteurs ont parlé de cette merveille, entr'autres, Aimar, Faucon, *dans la ſeconde partie de ſon Hiſtoire*; Parre, Daviti, *au cinquieme tome de ſon Monde*, & Toder, *dans ſa deſcript. des Maiſ. de l'obſervance de ſaint François.*

Cavernes. Il y en a trois dans le Comté de Derbi en Angleterre, qui ſont dignes de l'attention des curieux. On les connoît ſous les noms de *Devils-arſe*, le Cul du Diable, *Elden-hole* & *Pools-hole*: elles ſont toutes trois larges & profondes. On aſſure qu'il ſort de la premiere de l'eau qui a ſon flux & reflux, quatre fois dans une heure. Elle n'eſt

pas moins remarquable par l'étrange irrégularité des rochers qu'on trouve en dedans. La seconde est large, mais son entrée est basse & étroite. Les eaux qui découlent d'en haut, se congelent, en tombant, & forment des glaçons pendans à la caverne.

CAYMAN. Les Indiens jettoient autrefois les têtes du Cayman dans la riviere; mais ils les gardent aujourd'hui, à cause du profit considérable qu'ils font par le trafic de leurs dents. Ils les vendent fort cher, & on les recherche avec soin, depuis qu'on a découvert dans la Province de Caracas la vertu qu'elles ont contre le venin. Voici à quelle occasion. Un esclave Negre qui servoit dans une habitation de cette Province, voulut empoisonner son camarade, & y employa toutes les herbes venimeuses, & tous les poisons qu'il put s'imaginer. Son ennemi résista à tout. Pour en savoir la cause, il lui envoya des présens, lui rendit visite, & l'accabla de caresses. A la fin, ce Negre lui dit un jour: camarade, s'il prenoit envie à quelque méchant Chrétien de nous empoisonner, aurois-tu quelque remede pour nous guérir? L'autre sortit le bras, troussa sa manche, & lui montrant une dent de Cayman qu'il portoit sur la chair, lui répondit ingénuement: mon ami, tant que je porterai cette dent sur moi, il n'y a point de poison qui puisse me nuire. Cette

réponſe ſe répandit; l'expérience confirma ce que le dernier avoit avancé, & les dents de Cayman acquirent une réputation qu'elles ont toujours conſervée depuis.

CENTAURES, monſtres moitié hommes & moitié chevaux. Plutarque rapporte, dans le *Banquet des ſept Sages*, qu'un Berger leur préſenta dans une corbeille un enfant qu'une cavalle venoit de mettre au monde, ayant le haut du corps d'un homme, & le bas d'un cheval. Pline aſſure avoir vu lui-même un hypocentaure qu'on apporta d'Egypte à Rome, embaumé, à la maniere de ce temslà, avec du miel. Phlégon de Tralles rapporte la même hiſtoire. St. Jérôme fait la deſcription de l'hypocentaure que St. Antoine rencontra dans le déſert, lorſqu'il alloit chercher St. Paul l'Hermite. Le même St. Jérôme écrivant contre Vigilance, commence ſon diſcours par la diſtinction de deux ſortes de monſtres, dont les uns ont été effectivement produits, & les autres ont été forgés par les Poëtes. Il met les centaures au rang des animaux véritables & monſtrueux. Malgré des autorités ſi reſpectables, il eſt très-permis de douter de leur exiſtence.

CERFS. En Angleterre, on fait proviſion pour toute l'année de pâtés de cerfs & de daims, dans la ſaiſon où leur chair eſt meil-

leure, & plus ſavoureuſe, qui eſt durant les mois de Juillet & d'Août. On les cuit dans des pots de terre, ou dans une croûte dure de ſeigle, après les avoir bien aſſaiſſonnés d'épices & de ſel. Quand ils ſont froids, on les couvre ſix doigts d'épaiſſeur, de beurre frais & fondu, pour empêcher que l'air ne les pénetre. On remarque pourtant, quelques précautions que l'on prenne, que quand les bêtes vivantes qui ſont de même nature, & de même eſpece, ſont en rut, la chair qui eſt dans ces pâtés s'en reſſent puiſſamment, eſt altérée conſidérablement, & a le goût très-fort. Cette altération n'a point d'autre cauſe que ces eſprits bouquains qui ſortent, en cette ſaiſon, des bêtes vivantes, & qui ſont attirés par la chair morte de leur même eſpece; car cette ſaiſon étant paſſée, il n'y a plus de danger pour le reſte de l'année. *Diſcours ſur la poudre ſymp.*

CHASSEUSES, ( *couleuvres* ) ſont de la groſſeur du *Buio*, mais plus longues, & l'on ne peut voir, ſans étonnement, la légéreté avec laquelle elles courent après leur proie. Elles ont des dents auſſi groſſes que celles du meilleur levrier. Une de ces couleuvres mordit un Laboureur par le talon & la cheville du pied; comme il étoit homme de courage, il ſe ſaiſit du premier arbre qui ſe préſenta, & l'embraſſa de toute ſa

force, en jettant des cris horribles. On accourut pour le ſecourir, & le ſerpent ſe voyant preſſé, ſerra les dents, lui coupa le talon, & s'enfuit avec la vîteſſe d'un trait.

Il y a de ces couleuvres d'une groſſeur ſi démeſurée, que le P. Simon rapporte, dans ſon *Hiſtoire de la conquête du Nouveau-Monde*, que dix-huit Eſpagnols étant arrivés dans le bois de *Coro*, dans la Province de Vénézuela, & ſe trouvant fatigués du chemin qu'ils avoient fait, ils s'aſſirent ſur une de ſes couleuvres, croyant que c'étoit un vieux tronc d'arbre abattu, & que lorſqu'ils s'y attendoient le moins, l'animal commença à marcher, ce qui leur cauſa une ſurpriſe extrême.

CHENILLE. Il y a à la Martinique une eſpece de chenille qu'on prétend qui germe & végete après ſa mort, à la maniere des plantes. *Mémoire de M. Trochereau*, lu par M. le Cat, à la ſéance publique de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, en 1754.

CHENILLE. Mlle. Cabaret, demeurant au Mans, paroiſſe de Notre-Dame de la Couture, attaquée d'une phthiſie pulmonaire, eut, le 8 Juin 1761, un vomiſſement accompagné de violens efforts, & d'un chatouillement vif & extraordinaire au creux de l'eſtomac. Elle rejetta une partie de rôtie au vin qu'elle avoit priſe dans l'après-dînée. Quatre perſon-

nes présentes alors, avec des lumieres pour secourir la malade, qui croyoit être à sa derniere heure, apperçurent quelque chose qui remuoit autour d'une parcelle de pain que la malade venoit de rendre. C'étoit un insecte armé d'un grand nombre de pattes, qui cherchoit à se dégager du petit morceau de pain. Dans l'instant les efforts cesserent, & la Demoiselle se trouva soulagée. Elle réunit son attention à celles des quatre spectatrices, qui reconnoissoient à cet insecte la figure d'une chenille. Elles la ramasserent dans un cornet de papier qu'elles laisserent dans la chambre. Le lendemain, dès cinq heures du matin, on avertit M. Vertillart du Ribert, Médecin de la malade, d'un phénomene qu'il accourut examiner. La chenille qu'on lui présenta, étoit presque morte. Il la rechauffa avec son haleine; elle reprit vigueur, & se mit à marcher sur le papier. Après beaucoup de questions & d'objections faites à la malade & aux témoins par le Docteur, en garde contre toute espece d'illusions, il ne crut point devoir mépriser le témoignage de cinq personnes, qui toutes lui assuroient un même fait, & avec les mêmes circonstances.

L'histoire d'un ver-chenille rendu par un Grand-Vicaire d'Alais, qu'il se rappella avoir lu dans *la Génération des Vers*, de M. Anday, tom. I, pag. 332 & suiv. de la 3e. éd. contribua encore à lui faire regarder la chose

comme possible. Il emporta la chenille chez lui, & lui présenta des feuilles de différentes plantes légumineuses, ensuite de différens arbres & arbrisseaux. Voyant qu'elle n'y touchoit point, & qu'elle étoit encore à jeûn le 9 au soir, il tenta de lui donner les mêmes alimens que ceux dont nous nous nourrissons. Il lui présenta successivement de la rôtie au vin qu'elle fuit, du pain sec, différentes especes de laitages, différentes viandes crues, & divers fruits. Elle passoit pardessus sans y toucher. Elle s'arrêta sur le bœuf & le veau cuits, un peu chauds, mais sans en manger. Ces tentatives étant inutiles, M. Vertillart pensa que si cet insecte avoit été élevé dans l'estomac, comme on lui avoit assuré qu'il en étoit sorti, les alimens ne passant dans ce viscere qu'après avoir été préparés par la mastication, & imprégnés des sucs salivaires, devoient être d'un goût différent, & par conséquent, il falloit lui offrir des alimens mâchés, comme plus analogues à sa nourriture ordinaire. Après plusieurs expériences de ce genre, répétées sans succès, il mâcha du bœuf, & le lui présenta. L'insecte s'y attacha, l'assujettit avec ses deux pattes antérieures, & M. Vertillart eut, avec beaucoup d'autres témoins, la satisfaction de le voir manger pendant deux minutes; après quoi, il abandonna sa proie, & se remit à courir. On lui en donna de nouveau maintes & maintes fois inu-

tilement. On mâcha du veau ; l'insecte affamé donna à peine le tems de le lui présenter. Il accourut à sa proie, s'y attacha, & ne cessa de manger pendant une demi-heure. Cette expérience se fit à huit heures du soir, en présence de huit ou dix personnes de la maison de la malade, où l'insecte avoit été reporté. Il est bon d'observer que les viandes blanches faisoient partie du régime prescrit à cette Demoiselle, & qu'elles étoient sa nourriture ordinaire. Aussi le poulet mâché étoit-il également du goût de la pensionnaire de M. Vertillart. Il l'a nourrie de cette maniere, depuis le 9 Juin jusqu'au 27, qu'elle périt par accident, quelqu'un l'ayant laissé tomber par terre. Ce Docteur auroit été fort curieux de savoir si cette chenille se seroit métamorphosée, & comment. Malgré ses soins & ses attentions à la nourrir selon son goût, loin de profiter pendant les dix-neuf jours qu'il l'a conservée, elle a dépéri de deux lignes en longueur, & d'une demi-ligne en largeur. M. Peluche prétend que chaque espece de chenille est bornée à telle plante, & qu'elle se laisse mourir de faim, plutôt que de toucher à un autre feuillage. Il se peut très-bien que M. Vertillart n'aie pas présenté à la sienne la feuille ou la plante destinée à son espece; mais il est toujours fort singulier que si c'étoit une chenille ordinaire, comme il le croyoit, elle ait choisi sa nourri-

ture dans le genre animal ; aucun Naturaliſte n'a remarqué que les chenilles ordinaires vécuſſent de viande. M. de Réaumur penſe que les chenilles rongent indifféremment pluſieurs eſpeces de feuilles. Il eſt pourtant vrai, dit-il, qu'il n'y a qu'un certain nombre de plantes & d'arbres qui conviennent à chaque eſpece. Il n'eſt point, comme on voit, de nourriture animale pour aucune eſpece. Notre chenille a donc quelque choſe de ſingulier. *Journal de Médecine.* Novembre 1762.

CHEVEUX DE NACRE. Paul Lucas, en allant de Damiette à Roſette en Egypte, trouva une coquille, d'où ſortoit une tête de poiſſon avec des cheveux noirs, forts ſemblables à ceux des hommes.

CHEVRE. A Muſci en Champagne, une chevre a mis bas un animal, qui a la tête, les oreilles, les pattes & la queue reſſemblantes à un chien courant. Le reſte du corps reſſemble à un chevreau. Tantôt il crie comme un chevreau, tantôt comme un petit chien.

CHIENS. On nourriſſoit à Adranos, ou Adranios, Ville de Sicile, près du mont Etna, plus de mille chiens, accoutumés à careſſer les étrangers qui venoient pendant le jour, apporter leurs offrandes à une Di-

vinité, du nom de la Ville. Ces animaux avoient l'inſtinct de conduire les ivrognes en leur maiſon pendant la nuit; mais ils déchiroient les furieux & les larrons. *Diod. de Sic. Et. Byz. Elian. Cluvier.*

CHIENS *à deux pattes.* La nature, quelquefois trop libérale, donne ſouvent aux animaux des membres qui paroiſſent multipliés inutilement; ſouvent auſſi elle les prive du nombre des membres qui ſont néceſſaires à leur conſtitution; tant elle met de diverſité dans ſes opérations! Deux petits chiens ſont le ſujet de cette réflexion: ils n'avoient point de pattes de devant; il n'y avoit à la place aucune indication qui pût faire augurer qu'il y en fût jamais venu: on ne voyoit à l'extérieur aucune cicatrice; après la diſſection de ces animaux, aucune apparence d'épaule même en dedans: ils étoient d'ailleurs bien conſtitués, à cela près toutefois, que l'un d'eux avoit apporté, en naiſſant, la levre ſupérieure coupée des deux côtés juſqu'à la narine droite & gauche. Pour marcher, la poitrine faiſoit un mouvement qui aidoit les jambes de derriere; ce qui étoit cauſe qu'ils alloient très-lentement. *Journal de Méd.* Octob. 1755.

CIBOLAS, eſpece de bœufs de l'Amérique, d'une groſſeur extraordinaire, boſſus depuis le chignon du cou juſqu'au milieu du

dos. Ils paiſſent dans les cannes, & s'attroupent quelquefois juſqu'à 1500. Les Sauvages ſe ſervent de divers ſtratagêmes pour les faire ſortir de ces forts & les tuer.

CINABRE. Au pied de la montagne où eſt ſitué le Bourg d'Almada, en Eſpagne, il y a cinq ouvertures différentes qui conduiſent à l'endroit d'où ſe tire le cinabre. C'eſt la mine de vif-argent qui paſſe pour la plus anciennement connue, & pour la plus riche de l'Europe. M. de Juſſieu a examiné cette mine, & le rapport qu'il en a fait ſe trouve dans les *Mémoirss de l'Académie des Sciences*, année 1719, pag. 462.

CINCOU. On voit au Mexique un petit oiſeau nommé *Cincou*; les habitans du pays font de ſes plumes des tableaux dont les nuances ſont admirables. Cet oiſeau eſt moins gros qu'un hanneton : ſon plumage eſt merveilleux. On aſſure qu'il ſe nourrit de roſée & du parfum des fleurs; qu'il s'attache, au mois d'Octobre, à une branche d'arbre, s'y endort, & ne s'éveille qu'au mois d'Avril. *Hiſt. de la conq. du Mex.*

CLITOMNE, riviere que l'on appelle aujourd'hui *Il Clitunno*, dans l'Ombrie, & qui prend ſa ſource à ſept lieues de Spolette. Les anciens Auteurs, tels que Virgile, au *2e. Liv. des Géorg.* Pline, au *Ch.* 107 de ſon

2*e*. *Liv*. & Suétone, dans la *Vie de Caligula*, *Ch*. 43, diſent que ſon eau avoit cette propriété, que les animaux qui en buvoient, mettoient bas des petits qui étoient de couleur blanche.

COLOCASSE, (*la*) plante fort commune en Egypte, a cela de particulier, qu'elle ne produit ni fleurs ni fruits, quoiqu'ailleurs elle rapporte l'un & l'autre. On coupe ſa racine, & on la met dans le potage comme nos navets.

COQS (*les*) de Tanagra, ou comme on l'appelle aujourd'hui *Anatoria*, Ville de la Turquie en Europe, ſont renommés dans l'antiquité. Ils ſont beaucoup plus forts que les coqs ordinaires, & ils ſe battent avec un courage très-ardeut. PLINE, *Liv*. 10. *Cap*. 21. VARRON, *Liv*. 3, *Cap*. 9. PAUSANIAS, *in Beotic*. COLUMEL, *Liv*. 8.

CORAIL. Il y a ſur la côte d'Algéri, Ville de Sardaigne, une pêcherie de corail, qui eſt la plus eſtimée de toutes celles qui ſe font dans la mer Méditerrannée. Les autres pêcheries ſont ſur les côtes de la même Iſle de Sardaigne à Boſa, proche de l'Iſle de Saint-Pierre, ſur les côtes de l'Iſle de Corſe, de Sicile, d'Afrique, de Catalogne & de l'Iſle de Majorque : ce ſont là tous les lieux où l'on pêche le corail ; car il ne s'en

trouve point dans l'Océan. *Cluvier*, *Baudrand*, *Tavernier*.

CORDILLERAS, montagnes de l'Amérique méridionale, à l'orient du Royaume de Chili, depuis le Pérou jusqu'au détroit de Magellan. Ces montagnes sont extrêmement froides, & on y sent un vent si pénétrant & si subtil, qu'il donne la mort, gêle & durcit tellement les corps, qu'ils ne se corrompent point. Diegue Almagro, qui le premier des Castillans passa du Pérou dans le Chili, fut contraint d'abandonner plusieurs de ses gens, & lorsqu'il y repassa longtems après, il les trouva, dit-on, encore debout; on assure même qu'il y en avoit qui tenoient la bride de leurs chevaux gelés & sur pieds, aussi-bien que les hommes. *Garcilasso de la Vega*, *Sanson*, *&c.*

CORNE. Il survint, en 1754, à la Dame Deledeuille, veuve, de la Paroisse de Saint-Nicolas de Tournai, en Flandre, une corne qui avoit pris naissance à la partie postérieure de la cuisse gauche, quatre travers de doigt au dessus du jarret. En 1758, cette Dame en ressentoit des douleurs très-vives, par la séparation d'une partie de cette corne de sa racine. Cette excroissance n'étant plus soutenue que par une partie grosse comme un tuyau de plume à écrire, il se faisoit un tiraillement continuel qui augmentoit la dou-

leur au moindre mouvement que faiſoit cette Dame. On en fit l'extirpation, & la malade fut guérie radicalement.

Cette corne reſſembloit aſſez bien aux cornes des béliers, qui ſe recourbent derriere leurs oreilles; ſa longueur étoit de neuf pouces quatre lignes, ſa groſſeur, vers la racine, de trois pouces, & d'un pouce huit lignes à ſon extrêmité.

Une femme de Franne, en Buiſenal, Bourg à quatre lieues de Tournai, avoit eu le même accident. Cette femme avoit environ 30 ans quand cette corne parut: elle l'a portée 26 ans: elle étoit ſituée dans la partie moyenne & interne de la cuiſſe droite: ſa longueur étoit de dix pouces huit lignes, ſa groſſeur, à la baſe, de trois pouces, & de quatorze lignes à ſon extrêmité: comme elle heurtoit contre la cuiſſe gauche, elle gênoit beaucoup cette perſonne en marchant. Cette bonne femme, nommée Marie-Anne Cauchie, a coupé cette corne de tems en tems, l'eſpace de dix-ſept ans: elle ſe reproduiſoit toujours; après ce terme, elle ne put plus la couper, tant la douleur que cela lui cauſoit étoit grande. En 1756, la corne tomba, & ſe ſépara de ſa racine. Un mois après, la racine tomba auſſi d'elle-même; après cette chûte, la malade ſouffrit des douleurs horribles: il ſurvint un ulcere cancereux qui occaſionna un deſſéchement de la cuiſſe, une contraction de la jambe vers

la

la cuiſſe, au point qu'elle ne pouvoit plus l'étendre. Les douleurs continuerent juſqu'à ſa mort, qui arriva ſix mois après la chûte de la corne.

Il n'eſt pas rare de voir de ces ſortes de difformités. On lit, dans l'*Abrégé chronologique de l'Hiſtoire de France* de Mézerai, *Tome X*, *p.* 112 & 113, édit. d'Amſterdam, que, ſous le regne de Henri IV, dans l'année 1599, il ſe trouva un payſan, nommé Trouillu, au pays du Maine, âgé de trente-cinq ans, qui avoit une corne à la tête, faite à peu près comme celle d'un bélier. Cet homme s'étoit retiré dans les bois pour cacher cette difformité. Un jour que le Maréchal de Lavardin alloit à la chaſſe, ſes gens ayant vu qu'il fuyoit, coururent après lui; comme il ne ſe découvroit point pour ſaluer leur maître, ils lui arracherent ſon bonnet, & ainſi ils apperçurent cette corne. Le Maréchal l'envoya au Roi, qui le donna à quelqu'un pour gagner de l'argent, en le montrant au peuple. Ce pauvre homme eut tant de chagrin & d'ennui de ſe voir mené comme un ours, & ſa honte expoſée en vue à tout le monde, qu'il en mourut bientôt après.

Dans le *Supplément du Journal des Savans* pour le mois d'Août 1672, *page* 132, on lit la deſcription envoyée par le Cardinal de Médicis au Pere Libelli, Maître du Sacré Palais à Rome, touchant une corne prodi-

gieuſe qui eſt venue ſous la jambe d'un homme, à la ſuite d'une plaie qu'il avoit négligée. La matiere qui en ſortoit, devint d'abord épaiſſe comme de la colle; & s'étant endurcie enſuite, il s'en forma une eſpece de corne, longue environ d'une palme. *Journal de Médecine*, Février 1761.

CORNE. Paul Lucas a rapporté de ſon voyage d'Egypte une corne qui a près de deux pieds de long, recourbée & percée, enſorte qu'on en tire un ſon aſſez harmonieux : elle eſt auſſi belle & auſſi dure que les dents d'éléphants. On aſſure cependant que c'eſt une corne de bélier : elle a, dit-on, la vertu de chaſſer le venin, & de guérir de la morſure des ſerpens. La preuve en a été faite ſur une perſonne qui avoit été mordue par un aſpic : on lima de cette corne qu'on fit prendre au malade dans de l'eau; l'enflure diſparut preſque auſſi-tôt, & en quatre heures il fut entiérement guéri.

CRYSTAL. Dans les Sierra-liona, c'eſt-à-dire, montagnes de la lionne, ſituées ſur les frontieres de la Nigritie & de la Guinée, il eſt une montagne, appellée *Machamala*, qui eſt près des Iſles Bannanes. Il y a une grande roche de cryſtal, où l'on voit diverſes pyramides de la même matiere, renverſées, & comme ſuſpendues en l'air. Ce qui augmente l'admiration, c'eſt qu'en les frappant du doigt par deſſus, elles raiſonnent comme une cloche.

CUCUYO. Dans l'isle de Saint-Domingue, on raconte une chose assez singuliere d'une espece d'escarbot, nommé *Cucuyo.* Ses yeux & les côtés où sont attachées ses aîles jettent une lumiere qui éclaire la nuit comme une bougie, & rendent une clarté suffisante pour lire & pour écrire.

CUIVRE. On a découvert dans la Mark, petit pays qui sépare les Suisses des Grisons, une mine de laiton ou d'un cuivre qui ressemble à de l'or, ou qui a l'éclat du tombac. Ce métal est si pesant & si dur, que personne n'a pu trouver encore le secret de le fondre.

CUSIEUSI, animal de la grosseur d'un chat, qui n'a point de queue; & sa laine est aussi douce que celle du castor. Il dort tout le jour, & saute la nuit de branche en branche pour chercher sa nourriture. M. de Vla, dans l'histoire de son voyage du Pérou, dit qu'il vit de fruits sauvages, & que quand il n'en trouve plus à terre, il escalade l'arbre qui en est le plus chargé. Dès qu'il est au haut, il abat le plus de fruit qu'il peut, pour s'épargner la peine de remonter. Quand sa provision est faite ainsi, il se met en peloton, & se laisse tomber à plomb, pour ne pas avoir non plus la fatigue de descendre. Après cela, il reste au pied de l'arbre tant que dure son fruit, & ne change de place que quand la faim l'oblige à aller chercher une nouvelle nourriture.

CYCLOPE. Quoique la nature ſemble donner dans des écarts ſinguliers, je doute fort qu'on puiſſe la trouver plus merveilleuſe & plus déréglée que dans le ſujet dont nous allons parler. Ce monſtre vint au monde à Berlin, le 19 de Février de l'année 1755; c'étoit un vrai Cyclope, dont la tête énorme & le viſage affreux n'inſpirerent que de l'horreur à tous ceux qui le virent. Sur un large & vaſte front, on appercevoit d'abord un œil unique & bien fendu, grand, mais tortu, plutôt rougeâtre que blanc, enfoncé dans un trou quarré, ſans être couvert de ſourcils ou de paupieres; le regard en étoit farouche & menaçant. Immédiatement, au deſſus de cet œil hideux, ſe trouvoit une excroiſſance aſſez épaiſſe & cylindrique, qui repréſentoit, au naturel, un membre viril, pourvu d'un canal ouvert, en forme d'urêtre, d'un gland, & d'un prépuce, qui, à cauſe de ſa ſituation, couvroit la plus grande partie de cet œil effrayant; comme ſi la nature, honteuſe de ſon ouvrage, avoit voulu cacher ſa turpitude, ſous un maſque plus horrible encore que la choſe même. Ce trou quarré, dans lequel l'œil unique etoit placé, n'étoit qu'à quatre ou cinq lignes de l'ouverture de la bouche, & l'excroiſſance dont nous venons de parler, occupoit la place naturelle du nez, qui manquoit abſolument, en ſorte que l'œil étoit entre la bouche & cette excroiſſance.

La peau extérieure de la tête, couverte de cheveux, étoit tout-à-fait détachée de la partie postérieure du crâne, & formoit une espece de calotte ou de bonnet large, retroussé, qui descendoit au delà de la nuque.

Ce Cyclope, si semblable à celui dont Virgile fait la description, naquit de la femme d'un pauvre ouvrier en laine, nommé Horrack, l'un & l'autre originaires de Bohême. Cet enfant monstrueux vint à terme, après un accouchement très-laborieux. Sa mere avoit déja mis au monde deux enfans pleins de vie & de santé, pendant un mariage de cinq ans. M. HALLER, *D. M. de l'Ac. Roy. des Sc. de Berlin. Journ. de Méd.*, Mai 1757.

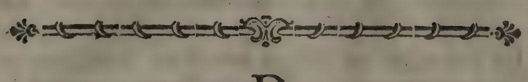
CYNOCÉPHALE (*le*) est dans l'histoire des animaux une espece de singe. On a dit de cet animal qu'il rendoit son urine douze fois par jour, par intervalles egaux, & que c'est ce qui a donné lieu, suivant quelques-uns, aux Egyptiens, de partager le jour en douze heures. Pline, & quelques anciens, ont dit qu'il y avoit des hommes, qu'ils nomment *Cynocéphales*, dans les montagnes de l'Inde & de l'Ethiopie, c'est-à-dire, dans les montagnes qui sont au dessus de la source du fleuve Indus, qui avoient des têtes de chien, qui aboyoient de la même sorte, qui étoient très-farouches, & dont la morsure étoit fort dangereuse; mais les relations de

tous les modernes n'en ſont aucune mention. PLINE, *L.* 6, *c.* 30; & *L.* 7, *c.* 2.

CZIRKNIZERZÉE, ou ZIRICHNITZ, eſt un grand lac de la Province de la Carniole, en Allemagne, vers l'Italie. Il a quatre milles d'étendue entre des bois & des montagnes, & eſt très-célebre, parce que tous les ans on y pêche, on y chaſſe, & on y recueille du bled; les eaux ayant un flux & reflux extraordinaire. Vers le Printems, on y voit deſcendre de petits ruiſſeaux, trois du côté de l'orient, & quatre du côté du midi. L'eau de ces ruiſſeaux diminue à meſure qu'ils coulent, parce que la terre en boit une partie : enfin, ils ſe déchargent dans des foſſes de pierre, qui ſemblent taillées par la main des hommes. Lorſque ces foſſes ſont remplies, il arrive une choſe digne d'admiration; car non-ſeulement les eaux ſe répandent dans le lit du lac, mais celle qui eſt dans les foſſes, en reſſort avec une violence & une rapidité prodigieuſe; les ruiſſeaux ceſſent de couler; alors le lac eſt rempli de leurs eaux dans toute ſon étendue : dans les endroits les plus profonds elles ſont hautes de huit coudées, & ailleurs d'environ cinq pieds. Quelque tems après, les eaux ſe retirent de nouveau dans les foſſes, tandis qu'une partie ſe perd dans les terres, alors on fait la pêche du poiſſon qui y eſt demeuré, & enſuite ceux qui ſont

voiſins de ce lac y ſement des bleds. La terre y eſt ſi fertile, que vingt jours après les ſemailles on fait la moiſſon. Lorſque les bleds ſont coupés, les chaſſeurs y pourſuivent le gibier, qui s'y rend des forêts d'alentour; ainſi ce lac eſt un lieu de pêche & de chaſſe, & une terre labourable. LAZIUS, SANSON.





# D

DACHA eſt une racine cultivée par les *Chainouquas*, un des peuples de la Cafrerie; cette plante a une vertu ſinguliere ; infuſée dans de l'eau, elle enivre comme le vin le plus fort. DAPPER. *Deſc. de l'Af.*

DANIEL. ( *Marguerite* ) femme de Réné Rondeau, du Bourg du Pleſſé, dépendant du Marquiſat de Blin, devint groſſe l'an 1685, environ la mi-Octobre, ſentit remuer ſon enfant le jour de la Chandeleur, & entendit le Vendredi-Saint ſuivant, trois cris ſortir de ſon ventre. Depuis, ſon enfant continua de faire les mêmes cris trois ou quatre fois le jour, & à chaque fois quatre, cinq cris, & même juſqu'à huit & neuf, fort diſtincts, & ſemblables à ceux d'un enfant nouvellement né ; mais quelquefois avec de tels efforts, qu'on voyoit l'eſtomac de cette femme s'enfler comme ſi elle eût dû étouffer. *Journ. des Sav. Journ. de Méd. de Paris.*

DIAMANS. On trouve les diamans qu'on tranſporte du Breſil en Europe, préciſément comme l'or, dans le lit des rivieres, & dans des ravins, mais ſeulement en quelques endroits, & moins généralement que l'or. Il

peut y avoir environ cinquante ans, qu'un homme qui ſe connoiſſoit en diamans brutes, s'imagina que ces cailloux, car on les regardoit comme tels, étoient une eſpece de diamans. Mais il ſe paſſa quelque tems avant que, par un examen approfondi, on ſût, au juſte, ce qui en étoit. Les habitans ne pouvoient ſe mettre dans l'eſprit, que ce qu'ils avoient ſi long-tems mépriſé, fût d'un auſſi grand prix qu'on l'aſſuroit. Un Gouverneur d'un des endroits où ſe trouvent les diamans, avoit raſſemblé, durant cet intervalle, un grand nombre de ces cailloux, pour s'en ſervir en guiſe de jetons. Mais enfin, on reçut de quelques habiles Jouailliers d'Europe, qu'on avoit eu ſoin de conſulter, la confirmation que ces pierres étoient de vrais diamans, & qu'il s'en trouvoit pluſieurs qui ne le cédoient ni en éclat, ni en aucune autre qualité, aux diamans des Indes orientales.

Auſſi-tôt les Portugais qui demeuroient dans les lieux où l'on avoit apperçu ces pierres, ſe mirent à en chercher avec empreſſement. Ils eurent lieu de concevoir l'eſpérance d'en trouver un bon nombre, puiſqu'ils découvrirent de grands rochers de cryſtal dans pluſicurs des montagnes d'où ſortoient les eaux qui emportent avec elles des diamans.

On repréſenta bientôt au Roi de Portugal, que ſi on trouvoit au Breſil une auſſi

grande quantité de diamans qu'on sembloit avoir lieu de le croire, le prix en diminueroit au point, que non-seulement les Européens qui en possédoient une quantité considérable seroient ruinés, mais que Sa Majesté ne pourroit tirer aucun avantage d'une si riche découverte. En conséquence, le Roi trouva bon d'établir une compagnie, qui a le droit exclusif de chercher les diamans dans toute l'étendue du Bresil. Mais pour empêcher que cette compagnie, qui paie fort cher ce droit, ne fasse baisser les diamans de prix, par trop d'avidité à en chercher, il lui est défendu d'employer plus de huit cens esclaves à cette espece de travail. D'un autre côté, pour qu'aucun des autres sujets de la couronne de Portugal n'empiétât sur l'octroi de la compagnie, Sa Majesté a dépeuplé une grande ville, & un grand district tout alentour, & a obligé les habitans, au nombre de plus de six mille, à aller s'établir dans une autre partie du pays : car cette Ville étant dans le voisinage des diamans, il n'y auroit jamais eu moyen d'empêcher qu'un peuple nombreux, établi sur les lieux, ne succombât à la tentation de chercher des diamans, & d'en faire un commerce de contrebande. GEORGE ANSON. *Voyag. autour du monde, T. I.*

DOIGTS ARTIFICIELS. M. Dessaix, un des nobles Conseillers de Thonon, dans le

Chablais, Visiteur des Apothicaires de la Province, & Chirurgien de l'Université de Turin, rapporte un fait qui fait autant d'honneur à son jugement solide & éclairé, qu'à sa sagacité dans les opérations les plus délicates. Nous ne croyons pas pouvoir en donner une preuve plus complette qu'en citant ici ses propres termes dans l'affaire dont il s'agit. » Un enfant de Thonon vint au » monde dans le mois de Juin de l'année der- » niere (1760) avec un vice de conforma- » tion aux mains, qui me parut extraordi- » naire.... Les deux mains, qui, par ha- » sard, pouvoient avoir quelque ressem- » blance avec une tête d'oie, comme avec » beaucoup d'autres choses, étoient d'u- » ne longueur égale à leur extrêmité, qui » étoit bordée d'un ongle assez difforme, qui » regnoit d'un bout à l'autre. La résistance » des mains, qui étoit par-tout égale, m'a » fait connoître qu'elles étoient affermies » par un plan osseux dans tous les points de » leur surface. J'examinai si cette substance » osseuse étoit continue jusqu'au bout, sans » aucune articulation; je m'apperçus alors » d'un léger mouvement dans l'endroit où » doit être l'articulation des premieres pha- » langes avec les os du métacarpe, ce qui » m'a fait juger qu'il y avoit une articulation » organique dans cet endroit-là, & le défaut » de mouvement entre les phalanges, c'est- » à-dire, entre la premiere & la seconde,

» la seconde & la troisieme, m'a fait croire » qu'il n'y avoit là aucune articulation, & » par conséquent, qu'un seul os, d'une seule » & même piece, tenoit lieu de toutes les » phalanges, étant articulé au haut, comme » je l'ai dit, seulement avec les os méta- » carpiens. Il s'agissoit de chercher dans l'art » des moyens pour suppléer au défaut de » la nature. Mes vues furent de séparer cette » masse en petites portions pour en faire » des doigts. Ayant pris mes dimensions, j'ai » vu que la matiere ne seroit pas suffisante » pour nous donner cinq doigts. J'ai mieux » aimé n'en faire que quatre, dont l'enfant » pût se servir. Cette masse étoit un peu » courbe en dehors, & convexe en dedans, » & un peu plus haut dans l'endroit où doit » être positivement la paume de la main, » j'ai remarqué un enfoncement. C'est même » où je sentis la seule articulation dont j'ai » parlé. Pour parvenir à faire un pouce, » étant le plus nécessaire à la main, j'ai plon- » gé le bistouri droit en dehors, & l'ayant » prolongé jusqu'au milieu de cet enfonce- » ment, j'ai incisé jusqu'à l'extrêmité, qui » étoit toute ossifiée; j'en ai fait deux au- » tres, à distance égale, de sorte que ce qui » étoit en place de l'index a été divisé en » deux parties: l'une pour améliorer le » pouce, & l'autre le medius, n'y ayant pas » assez de matiere, comme je l'ai déja dit, » pour les cinq doigts. Le bistouri a bien

» fendu l'os & l'ongle, mais avec peine, » quoique l'os parût assez tendre: le tout a » été fait dans l'espace de deux minutes, » tout au plus. Pour le premier appareil, » je n'ai mis que de la charpie seche entre » mes incisions, des compresses pour me » garantir de l'hémorrhagie, qui n'a pas été » considérable; enfin, le bandage convena- » ble, l'opération achevée, l'enfant, après » quelques cris, s'est mis à tetter, & en- » suite à dormir. Après différens procédés, » nécessaires à la cicatrisation, pendant un » mois seulement, l'enfant guérit. Les qua- » tre doigts, qui paroissoient longs & diffor- » mes, même douze jours après l'opération, » me semblent, ajoute M. Dessaix, à l'heure » que je les examine, être raccourcis de la » moitié, pour y gagner en largeur, ce qui » est venu fort à propos. Ces doigts ne font » point horreur, quoiqu'un peu crochus en » dehors, ce que l'on vient à bout de ré- » former petit à petit. L'enfant les élargit » & les serre fortement ensemble: ils ont » leur libre circulation à la racine, c'est-à- » dire, vers l'os du métacarpe. Tous ces » doigts, qui sont de la même longueur, » ont leur ongle, quoique mal fait, & la » masse de la chair, qui étoit aux extrêmi- » tés, s'est dissipée par le jeu de la suppu- » ration qui s'est établie. Il pourra écrire, » coudre, & il s'en servira avec industrie, » & pourra, par ce moyen, devenir utile » à la société. *Journ. de Méd.* Mars 1761.

DORMEUR. (*le*) Un homme, âgé d'environ 50 ans, charpentier de son métier, entra dans l'hôpital de la Charité. Sa maladie étoit une espece de saisissement, causé par la mort subite d'un ami, avec qui il avoit eu querelle quelques jours auparavant. Celui dont il s'agit ici s'étoit jetté, depuis quelques années, dans une dévotion excessive, & mal entendue, & depuis un an, il lui prenoit, de tems en tems, des assoupissemens, qui se dissipoient, après quelques jours de durée, & pour lesquels on lui avoit déja fait chez lui quelques remedes. Les impressions d'effroi, causées par la mort de son ami, la douleur, le repentir d'avoir eu querelle avec lui, produisirent dans toute l'habitude de son corps un désordre étonnant. Il avoit la contenance d'un homme à demi-hébêté, avec quelque disposition à l'assoupissement; du reste, il jouissoit d'une parfaite connoissance, répondoit aux questions qu'on lui faisoit, & n'avoit nulle fievre. Quelques jours après son arrivée, nonobstant quelques remedes généraux qu'on lui fit, il tomba dans le prodigieux sommeil dont on va parler : plus de connoissance, perte de sentiment, abolition presque entiere de mouvement; d'un autre côté, l'air tranquille, la couleur merveille, le pouls ferme, égal, très-lent, & la respiration libre. Quelques saignées du bras & du pied, jointes aux secousses les plus vives, des émétiques & des

purgatifs le réveillerent pour vingt-quatre heures, ou environ. Après quoi il retomba dans un sommeil si profond, que ni les saignées réitérées aux bras & aux pieds, & à la gorge, ni les vomitifs les plus violens, ni les purgatifs les plus aiguisés ni les plus forts vésicatoires n'ont pu le tirer de son assoupissement. Rebuté de tant de remedes employés sans fruit, on prit le parti d'abandonner le malade aux mouvemens de la nature. Il dormit depuis vers le 20 d'Avril jusqu'à la fin d'Octobre, sans interruption. Pendant les deux premiers mois il ne vécut que de quelques cuillerées de bouillon, de gelée ou de vin, qu'on lui faisoit glisser dans la bouche, en petite quantité, après lui avoir entr'ouvert les dents avec assez de peine. Cependant, dans la suite, on introduisit dans la bouche des alimens avec moins de difficulté; le dormeur l'ouvrit même de son bon gré aux approches des nourritures, &, de tems en tems, il se glissoit sur le bord de son lit pour rendre à terre les gros excrémens. Le Médecin, nouvellement de quartier, proposa aux Religieux de le plonger dans le bassin qui est dans le jardin de l'hôpital. Ce qui fut exécuté, à différentes reprises, mais sans aucun succès, puisque le malade sortit toujours de l'eau, aussi endormi qu'il y étoit entré. Il est vrai qu'étant dans l'eau il se donnoit à peu près les mêmes mouvemens que se donne un chien en

pareil cas, de peur de ſe noyer. Mais au ſortir du baſſin, il ne marquoit pas plus de connoiſſance qu'auparavant. Il a perſévéré dans cet état juſqu'à la fin du mois d'Août, que ſa femme vint le redemander aux Religieux, dans l'eſpérance, dit-on, de tourner à ſon profit la curioſité du public, dont l'empreſſement à voir le Dormeur, attiroit à la Charité un concours extraordinaire. Les Religieux, fort aiſes de ſe débarraſſer d'un malade qu'ils regardoient comme incurable, le rendirent à ſa femme, qui, ſelon toutes les apparences, n'a pas tiré de cette reſtitution tout le profit qu'elle en attendoit; car le Dormeur s'eſt réveillé peu à peu de ſon ſommeil de près de ſix mois, & à une ſorte d'imbécillité près, il a joui d'une bonne ſanté dans la ſuite. *Lettre de M. Burette*, Docteur de la Faculté de Paris, *à M. Falconnet*, Docteur, &c. *Jour. de Méd.* Octobre, *pag.* 249.

DORMEUSE. Cette femme, bien différente du Dormeur de la Charité de Paris, comme on va le voir, a fait beaucoup de bruit dans la Flandre, ſa patrie : elle étoit de la Ville de Saint-Guillin, âgée d'environ 50 ans, d'une taille fort médiocre, & d'un tempérament mélancolique : elle tomboit tous les jours dans un ſommeil léthargique : cet accès lui prenoit exactement tous les matins, & l'aſſoupiſſement augmentoit par degrés,

grés, à meſure que le Soleil montoit ſur l'horizon : il diminuoit de même, à proportion que cet aſtre approchoit de ſon couchant, & il ceſſoit enfin, auſſi-tôt que le jour faiſoit place aux ténebres. Cette ſituation critique, qui renverſoit dans cette femme l'ordre naturel, ſi ſagement établi par la Providence, donna lieu à quelques mauvaiſes plaiſanteries, & la fit appeller la *Marmotte de Flandre* : on auroit pu cependant la nommer, avec plus de vraiſemblance, le *Hibou des Pays-Bas*.

Pendant ce ſommeil contre nature, ſon pouls étoit paſſablement bon, & peu au deſſous de l'état où il ſe trouvoit quand elle étoit éveillée. Tout ſon corps étoit roide de convulſions : ſes membres, tant ſupérieurs qu'inférieurs, reſtoient étendus & abſolument immobiles : toutes les parties de ſon corps ſembloient abſolument privées de ſentiment & de mouvement : on employoit alors en vain différens moyens pour lui reſtituer l'un & l'autre de ces avantages.

Comme on ne put d'abord s'empêcher de ſoupçonner, de ſa part, quelque ſupercherie, on s'aviſa de la piquer avec de groſſes épingles, de la pincer, de la ſecouer, de la frapper, de lui faire des brûlures, & même des inciſions aſſez profondes, ſans qu'elle témoignât reſſentir aucune douleur, ou qu'elle parût ſortir, pour quelques momens, d'un ſommeil ſi extraordinaire; tant

l'exercice de ſes ſens étoit anéanti ! Son réveil, qui n'arrivoit qu'après le Soleil couché, comme on vient de le dire, étoit toujours annoncé par de violens mouvemens convulſifs, qui attaquoient d'abord ſes membres, paſſoient enſuite à la tête, & dans les différentes parties du viſage, & ſe graduoient à meſure que le tems de ſon réveil approchoit. Lorſqu'il étoit arrivé, cette femme ſembloit recouvrer, par degrés, le libre exercice de ſes ſens, & ſe trouvoit en état de faire tous les mouvemens ordinaires, quoique cependant avec plus de difficulté que dans l'état naturel, & ſa reſpiration devenoit plus libre. Des larmes involontaires couloient alors de ſes yeux, elle paroiſſoit triſte, & avoit toujours beſoin d'aller à la ſelle : elle demandoit enſuite un verre de vin & un biſcuit, qu'elle ne pouvoit manger qu'en l'humectant, & en prenant, d'inſtant en inſtant, quelques gorgées de vin : cette nourriture étoit celle qu'elle deſiroit uniquement : c'étoit en vain qu'on lui préſentoit d'autres mets plus friands & plus délicats ; ce qui étoit cauſe qu'elle étoit extrêmement maigre, & reſſembloit à un vrai ſquelette.

Revenons encore à ce qui ſe paſſoit à ſon réveil : lorſqu'elle avoit été maltraitée pendant ſon ſommeil, elle portoit ſes mains ſur les parties malades, & ſe plaignoit amérement à ceux qui l'environnoient, des mau-

vais traitemens qu'on lui avoit faits, ſans qu'elle l'eût méritée : elle ne faiſoit néanmoins jamais ces plaintes qu'après avoir pris la nourriture dont on vient de parler.

Le peuple, qui eſt toujours extrême en tout, apres avoir long-tems regardé cette femme comme une créature digne de pitié & d'admiration, & contribué même à lui faire une petite fortune, chercha à lui nuire de mille manieres : elle fut obligée de ſortir de Louvain, & de ſe cacher dans les Villes voiſines : elle retourna chez elle, où elle continua de dormir, après quelques courſes dans les Provinces, où on la montroit pour de l'argent. Telle eſt la cupidité des hommes, d'une part, & leur curioſité, d'une autre, qu'on emploie juſqu'aux maladies pour les ſatisfaire toutes deux. A ſon retour, la Dormeuſe s'eſt fixée à ſon domicile ordinaire, dans la Ville de Saint-Guillin. *Journ. de Méd.* Octobre 1755.

DORMEUSE. Mademoiſelle de . . . . fut attaquée d'un ſommeil qui duroit toute la ſemaine, & ne finiſſoit que le Dimanche matin : alors elle s'éveilloit d'elle-même, s'habilloit, mangeoit une ſoupe, alloit entendre la Meſſe à la Paroiſſe, diſtante d'un petit quart de lieue, revenoit au château, ſe remettoit au lit, & dormoit encore une ſemaine entiere. Ce ſommeil a duré deux ans; dans ſa vigueur, le plus long a été de quatorze jours entiers, pendant leſquels on l'a

crut morte : elle n'avoit rien pris ; il ne s'étoit fait aucune évacuation. L'attaque du ſommeil étoit annoncée par une forte migraine, ſuivie de mal-aiſes à la région du cœur & de défaillances. Le ſommeil la prenoit dans toutes les ſituations où il la trouvoit ; depuis ſa guériſon, elle ſentoit toujours quelques atteintes de ſa migraine, & il lui eſt reſté une ſorte de débilité d'eſprit qui ne vaut guere mieux que le ſommeil.





# E

EAU GLACÉE. Le Chevalier de Serainchamps avoit de très-violentes chaleurs d'entrailles & dans les reins depuis dix ans : il rendit, après l'uſage de l'eau glacée, des urines ſi chaudes & ſi brûlantes, que les pots-de-chambre de verre ſe caſſoient, & les ſelles du ſoir bouilloient encore le lendemain. C'eſt que cette eau ſe chargeoit des parties ignées des humeurs, proportionnellement à ſon poids, & devenoit prodigieuſement chaude, juſqu'à ce qu'ayant abſorbé cet excès de chaleur, les humeurs fuſſent à une température naturelle ; ce qui arriva après le 48e. jour de cette boiſſon. *Lettre de Malte à M. le Bailli de Meſmes*, & *Mercure de France* du 28 Juillet 1724.

EAU. A deux lieues au deſſous de Tours, Ville conſidérable de France, auprès de Savonnieres, ſur la Loire, eſt un rocher creuſé, d'où ſortent des gouttes d'eau qui ſe congelent en pluſieurs figures, les unes rondes, les autres longues, & ſemblables à des amandes, qui ſont néanmoins toutes fort blanches & polies, & reſſemblent aux dragées ; ce qui a ſouvent trompé, dans les feſtins, ceux qui n'y prenoient pas bien garde.

A une pareille diſtance de cette Ville,

près de Colombiers, il y a auſſi quelques cavernes, où l'eau ſe glace au cœur de l'Été.

EAU DU SOLEIL, fontaine proche du Temple de Jupiter-Ammon, dans la Lybie-propre, en Afrique, où eſt maintenant le Royaume de Barca : au point du jour, elle eſt tiede, froide à midi; vers le ſoir, elle s'échauffe peu-à-peu, & à minuit elle eſt toute bouillante : à meſure que le jour approche, ſa chaleur diminue, continuant toujours dans cette viciſſitude : on comprend qu'elle eſt ainſi nommée, parce que ſes qualités changent ſuivant l'approche ou l'éloignement du Soleil.

EAU. A une lieue & demie de Sens, capitale du Sénonois, en France, on voit la fontaine de Vérou, célebre par les particularités ſuivantes : elle eſt ſituée au pied d'une montagne, & forme d'abord un baſſin de ſept toiſes & demie de diametre, qui eſt plein toujours également. A deux toiſes de ce baſſin, elle fait tourner un moulin : l'eau, en rejailliſſant ſur les murs, durcit, pétrifie, en aſſez peu de tems, la mouſſe qui s'y rencontre; il en réſulte des pierres ſpongieuſes, caverneuſes, légeres, & dans quelques-unes deſquelles on diſtingue encore la mouſſe. Ce fait eſt ſi réel, qu'il faut, de tems en tems, arracher ces pétrifications, qui, ſans cela, empêcheroient la roue de tourner. Au bout de 500 pas, le ruiſſeau,

que forme cette fontaine, se perd dans la prairie voisine.

ÉCHO. Il y a dans les collines d'Alcala de Henarès, appellées *Alcala la Viga*, un écho qui répete toutes les syllabes d'un mot avec une netteté surprenante. Vis-à-vis le fameux rocher Pararuma, dans le fleuve Orénoque, il y en a un autre beaucoup moins élevé, où les Voyageurs observent trois échos successifs du même mot. On a vu quelque chose de plus dans la riviere Apure, qui se rend dans le fleuve dont je viens de parler: c'est qu'à un même coup de fusil, répondent quatre échos successifs: le premier de la fondriere & du bois qui est vis-à-vis; le second, de la fondriere où l'on a tiré le coup; le troisieme, du haut de la riviere, & le quatrieme du bas. Tout cela n'est rien auprès de ce que rapporte le Pere Marsen (*) de l'écho de Charenton, qui répete treize fois le même mot; de celui du Parc de Wostok, en Angleterre, qui répete, pendant le jour, dix-sept syllabes, & vingt durant la nuit. Le *Journal des Savans*, 16 Août 1677, rapporte des choses encore plus admirables de l'écho d'Ormesson, & de quelques autres endroits.

(*) *In Harm. univers.* liv. 3, pag. 214.

ÉCREVISSES. On trouve dans le territoire de Lucerne, en Suiſſe, deux petits lacs, dans leſquels on pêche de groſſes écreviſſes de couleur bleuâtre, qui ne deviennent point rouges quand on les fait cuire, & dont on fait d'excellentes biſques & de bons ragoûts.

EMGALO. On trouve dans le Royaume de Congo, une eſpece de ſanglier, que l'on nomme *Emgalo*, dont les dents ſont fort eſtimées, parce que leur limure étant priſe avec du bouillon, eſt un excellent antidote, & un remede aſſuré contre la fievre. MAFFÉE, *Hiſtoire des Indes.* DAPPER, *Deſcript. de l'Afrique.*

ENFANT *à trois jambes.* On a vu des hommes ſans tête, ſans bras ou ſans jambes : il s'en eſt trouvé d'autres à deux têtes, & d'autres encore à quatre bras, ou trois & quatre jambes. Cette même nature, toujours féconde en variétés, préſente aujourd'hui au Lecteur un phénomene de ce dernier genre : c'eſt un enfant Allemand qu'on a fait voir à la Foire Saint-Germain, en 1755. Il avoit trois jambes ; mais la nature avoit ici multiplié les Êtres ſans néceſſité, & cet enfant, avec toutes les apparences d'une bonne conformation, étoit condamné à porter toute ſa vie le poids incommode d'une troiſieme jambe inutile : je dis inutile, car c'eſt l'idée qu'on doit avoir

d'une partie, dont la fonction naturelle est de servir au soutien des autres, & qui se trouve dans une situation ou d'une conformation contraire à cet effet.

Cette troisieme jambe n'étoit pas sur la ligne des deux autres ; mais prenant son origine un peu au dessous de la chûte des reins, elle descendoit, du milieu de la hanche droite, sur la jambe du même côté, en maniere de zig-zag ; la petite cuisse descendoit d'abord obliquement vers le jarret de la jambe droite, & de ce point, elle décrivoit aussi une ligne oblique, dans le sens contraire, jusqu'au dessous du mollet de la même jambe droite, sur laquelle le petit pied venoit battre dans les mouvemens de l'enfant : quoique cette partie, dans son insertion, semblât partager, avec la fesse droite, le vaste muscle du gros fessier, il ne paroissoit pas du moins qu'elle fût formée aux dépens de la cuisse sur laquelle elle étoit placée : celle-ci répondoit, en tout, à la structure & aux mouvemens de la gauche, & le membre surnuméraire avoit ses mouvemens d'extension & de contraction à part & bien distincts. Une singularité qui n'échappa à personne, étoit le défaut de la rotule au genou : tandis que la jambe, d'ailleurs, ne laissoit voir de cheville qu'à sa partie externe ; mais le pied, qui étoit contourné de maniere à former un angle aigu, avec le dedans de la jambe, donnoit à lui seul une seconde preuve

de la fécondité de la nature : on y comptoit huit doigts d'égale grandeur, dont les deux du milieu sembloient former les pouces pour la grosseur : c'est sur la plante de ce pied que la cuisse gauche est placée comme sur un coussin, quand l'enfant vient à s'asseoir : c'est aussi à l'habitude qu'on lui a laissé prendre de s'asseoir, de la sorte, sur sa petite jambe, que les parens attribuoient l'exténuation de cette partie : ils assuroient que cet enfant, qui, en 1755, avoit trois ans, avoit, à sa naissance, les trois jambes semblables en tout par la grandeur & par la grosseur. Dans les perquisitions faites alors sur les causes prochaines ou éloignées, il ne s'en trouva pas d'assez lumineuses pour servir à expliquer cette surabondance de combinaisons. La mere, qui avoit déja eu plusieurs enfans, n'en avoit jamais porté plus d'un à la fois. Cette bonne paysanne ne se souvenoit pas d'avoir jamais eu l'imagination frappée, dans le tems de cette grossesse, de rien qui eût rapport avec la petite jambe de son enfant.

Au reste, cette production singuliere de la nature n'est pas de la classe des Nains ou des Géans. Dans ces derniers, le trop ou le trop peu de matiere, comme le plus ou moins de souplesse dans la connexion intime des parties, présentent des phénomenes peu difficiles à saisir ; mais c'est ici une nouvelle organisation, & par conséquent un

problême physique inexpliquable jusqu'à ce jour. Si l'on voit les vers à soie, ainsi qu'une infinité d'autres insectes, passer par trois états differents, leur métamorphose n'est cependant qu'apparente. Le ver ne fait que quitter les enveloppes qui cachoient le papillon. Ce fait n'est plus révoqué en doute aujourd'hui, depuis les nombreuses expériences de Messieurs de Réaumur & de Swammerdam; mais on n'explique pas de même la régénération d'une patte d'écrevisse à la place de celle qu'on aura coupée. La nature, qui n'en avoit destiné que deux à cet animal, sait, au besoin, lui en substituer une troisieme, & celui, sans doute, qui dévoilera, dans cette action, le secret de la nature, parviendra aussi à découvrir, par la voie de l'analogie, la cause formatrice de la troisieme jambe du jeune Allemand. Ceux qui n'ont point vu, à la Foire Saint-Germain, cet enfant singulier, pourront le voir dans une gravure en bois qui termine sa description, dans le *Journal de Médecine* du mois d'Avril 1755.

Enfans monstrueux. A Rabastens, Diocese d'Alby, le 11 Septembre 1769, la femme du nommé Millet, Facturier de cette Ville, y est accouchée, à terme, de deux jumeaux en vie, joints ensemble vers le milieu du corps; chacun de ces enfans étoit très-bien formé dans toutes ses parties, jusqu'à la partie inférieure du tronc, lieu de

leur union. La partie poſtérieure de chaque enfant étoit dans un état naturel, depuis les vertebres cervicales, juſqu'à la derniere vertebre lombaire, qui ſe trouvoit unie à la derniere lombaire de l'autre. On ne pouvoit tenir un de ces enfans droit, que l'autre n'eût la tête en bas. Lorſqu'ils étoient couchés ſur leur dos, les deux enfans ſe regardoient. Leurs cuiſſes étoient dans un état de flexion, & les jambes élevées; leurs extrêmités étoient ſans nulle difformité. La partie antérieure de chaque enfant étoit également dans un état naturel, juſqu'à la partie inférieure de la région hypogaſtrique, qui étoit unie à la même région de l'autre. A la jonction de ces parties, on diſtinguoit une petite ligne circulaire qui paroiſſoit faire la ſéparation des deux corps: au bas & au milieu de la région hypogaſtrique, précisément ſur la ligne de ſéparation, on voyoit les parties du ſexe féminin; mais elles n'étoient pas dans un état naturel. Entre la cuiſſe droite de l'un de ces enfans, répondant à la cuiſſe gauche de l'autre, on remarquoit un enfoncement, au fond duquel on voyoit une petite ouverture, par laquelle ſortoit le *meconium*. Chacun de ces enfans a avalé du lait qu'on lui donnoit avec une cuiller. Le lendemain de leur naiſſance, l'un des deux demeura, depuis quatre heures du ſoir juſqu'à huit, ſans donner le moindre ſigne de vie: il commença enſuite

de remuer les lévres, ſe colora, & revint entiérement : mais auſſi-tôt l'autre tomba dans l'état d'où le premier ſortoit; ces foibleſſes furent alternatives, mais de moindre durée que la premiere, juſqu'au lendemain à trois ou quatre heures du matin, que ces enfans moururent tous deux au même inſtant. On a remarqué que le nombril de celui qui n'étoit point en foibleſſe, ſortoit beaucoup pendant la foibleſſe de l'autre, & cet effet fut auſſi alternatif juſqu'à la mort. Chaque enfant avoit un cordon ombilical qui communiquoit à un ſeul arriere-faix. *Gazette de France* du Lundi 4 Septemb. 1769.

Enfans monstrueux. Le 20 Mai 1763, une femme du Bourg de Moulins, près Rennes en Bretagne, accoucha aſſez heureuſement, dans ſon ſeptieme mois, de deux jumeaux, d'une conformation digne de remarque. A l'extérieur les deux troncs étoient unis par leur partie antérieure, depuis la tête juſqu'à la région ombilicale. Tout le reſte étoit bien ſéparé, ayant quatre pieds, quatre bras naturellement conformés; leur ſexe étoit bien marqué. C'étoient deux garçons; les deux têtes n'en paroiſſoient faire qu'une, de figure oblongue, dont les viſages, bien conformés, ſe trouvoient ſur les parties latérales. Leurs parties poſtérieures étoient dans l'état naturel, & répondoient à un double col fort qui étoit enveloppé dans les mêmes tégumens, ce qui le faiſoit paroî-

tre simple. Ils avoient chacun une bouche; une langue; en un mot, presque toutes les parties qui forment d'ordinaire un corps bien organisé. On a vu ce spectacle singulier entre les mains de M. de Buffon, Docteur-Régent de la Faculté de Paris, à qui M. Launay Hanet, Me. Chirurgien à Piré, l'avoit confié. C'est ce dernier qui en a fait la dissection. *Journal de Médecine.* Juillet 1764.

ENFANT PRÉCOCE. L'espece humaine est un trésor inépuisable de recherches, soit par sa constance & sa fécondité dans ses productions, soit par ses écarts hardis, & toujours merveilleux. Si elle dégénere, & s'abâtardit quelquefois, elle fait bientôt des efforts pour se relever, en enfantant des êtres nouveaux qui sont pour nos yeux des prodiges de force, pour nos esprits des motifs de réflexions les plus profondes, des aiguillons très-vifs pour notre curiosité, & pour le commun des hommes un sujet d'admiration continuelle. En voici un exemple frappant. Jean-Gilles Loustain naquit, le 15 Novembre 1764, dans la paroisse de St. Georges, Evêché de Rennes. Jusqu'à l'âge de 21 mois il n'offrit rien de remarquable: il paroissoit plus fort & mieux nourri que le commun des enfans de cet âge. Ce fut pour lors qu'il devint d'une grosseur extraordinaire, & qu'il prit une croissance très-rapide. Certains membres de son corps qu'il n'est pas besoin de nommer, devinrent gros

comme ceux d'un homme de trente ans. Sa mere, effrayée d'une métamorphose si singuliere, crut ces parties enflées, & fit mettre dessus des cataplasmes, qui heureusement ne produisirent aucun effet sensible. La nature, qui avoit pris plaisir à former cet enfant avec des talens si prématurés, a pris le soin de les lui conserver; cependant cette mere inquiete consulta quelqu'un sur le prétendu accident de son fils. On la rassura, & on lui dit qu'il n'étoit que trop bien constitué, que ses poils naissans, ses membres bien moulés, sa tête fort grosse, & sa poitrine fort large, étoient des preuves d'une virilité précoce, qui, loin de devoir l'effrayer, servoit à lui prouver que c'étoit un nouvel effort qu'avoit fait la nature pour assurer à son fils une vigueur athlétique. Il éprouvoit, en effet, tous les symptômes de la puberté, excepté un seul.

Depuis ce tems, ses membres ont encore augmenté en force, en grosseur, avec la même rapidité avec laquelle ils se développerent il y a près d'un an. A trente mois environ, il avoit la tête fort grosse, la voix pleine & forte. La circonférence de son corps, mesurée sous les aisselles, qui n'étoient pas garnies de poils, étoit de vingt pouces, sur le nombril de vingt-quatre. Cet enfant levoit de terre, sans se fatiguer, un poids de trente-six livres. *Journal de Médecine*, Septembre 1757.

On lit au mot *ACCROISSEMENT*, dans la *Bibliotheque choisie de Médecine*, par M. Planque, Docteur en Medecine, qu'une fille, à l'âge de quatre ans, avoit trois pieds & demi de haut, les mamelles & les parties de la génération comme une fille de dix-huit ans. On fait mention d'un enfant de six mois qui commençoit à marcher; à quatre ans il paroissoit capable de génération; à sept ans il avoit de la barbe, & la taille d'un homme fait. Un autre enfant avoit quatre pieds huit pouces six lignes de haut, à quatre ans, sans souliers. Il prenoit des bottes de foin de quinze livres, & les jettoit dans les rateliers des chevaux. Un autre garçon de onze mois, avoit plus de quatre pieds & demi de haut.

ENFER. Dans un lieu que les Sauvages nomment d'un nom qui signifie *Enfer*, dans la Province de Guatimala, on voit une source d'eaux bouillantes, qui sortent par plusieurs endroits, & sont de diverses couleurs. L'une claire, l'autre trouble; celle-ci rouge, & la quatrieme jaune. Ce qui peut venir des différentes veines de métaux, ou de minéraux par où ces eaux passent. De tous ces ruisseaux, se forme une petite riviere que l'on nomme *Chaude*, parce qu'elle conserve sa chaleur presque une lieue au dessous de sa source. DE LAET. *Histoire du Nouveau Monde.*

ENTIENGIE. On voit dans le Royaume du Congo, ſur les arbres, une petite bête fort jolie, nommée *Entiengie*, dont la peau eſt mouchetée de diverſes couleurs. Elle ne deſcend jamais à terre, & on dit qu'elle meurt auſſi-tôt qu'elle la touche. Cette bête a toujours autour d'elle certains petits animaux noirs, appellés *Embis*, qui ſont comme ſes gardes. Il y en a dix qui vont devant, & dix qui la ſuivent. Mais lorſque les premiers ont donné dans les filets des chaſſeurs, les autres prennent la fuite, & l'*Entiengie* ſe laiſſe prendre. Sa peau eſt ſi eſtimée, qu'il n'y a que le Roi de Congo qui en porte, ou les Princes & les grands Seigneurs à qui il en donne la permiſſion. *Jean de Barros*, *Maffé*, *Sponde*, *Dapper*.

ÉPERVIER, (*l'*) après avoir mangé avec excès, ne peut plus s'élever en l'air; mais il a un inſtinct naturel qui lui fait regorger ce qu'il a pris de trop, & alors il s'envole aiſément.

ERQUEN. Sorte d'arbres épineux qui portent un fruit à noyau, d'où les habitans d'Hea, Province du Royaume de Maroc en Afrique, tirent une huile d'aſſez mauvais goût. Ce fruit, qui eſt gros comme un abricot, n'a que le noyau couvert d'une peau, & brille la nuit comme une étoile, quand il eſt mûr. *Marmol, de l'Afrique*. Liv. III.

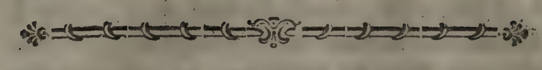
ESCARBOUCLE. Sorte de pierre précieuse très-rare. Les Jouailliers donnent ordinairement le nom d'Escarboucle aux plus gros & aux plus beaux rubis de l'Orient. On dit que celui qui tua la couleuvre d'où est venue l'escarboucle qui est en Espagne, n'osa se servir de fusil, & qu'il se fit enfermer dans une machine de bois, en maniere d'un grand tonneau, garnie en dehors de pointes de clous; que sachant où cet animal s'étoit retiré, il se fit rouler dessus; que la couleuvre mourut, mais que la puanteur qui sortit de ses blessures empoisonna l'homme dans la machine. *Mémoires du tems.*

ÉTANG de Leucate, près de Salus, petite Ville du Comté de Roussillon, où l'on voit une Isle flottante, & où Méla dit qu'on a pris autrefois un poisson en vie dans la terre. SANSON. BAUDRAND. J. EUSEBE. NIEREMB. Liv. I. *de Mirac. Naturæ in Europ.*

ÉTETA, femme de Laodicée, Ville de Syrie, étant avec son mari, devint homme tout d'un coup, & fut nommée *Etetus.* On prétend que cette incroyable métamorphose arriva du tems de l'Empereur Adrien. Phlégon de Tralles, dans son livre, *De mirabilibus & longævis*, dit avoir vu cet Etetus, ci-devant femme.

EXAGON, Ambaſſadeur de Chypre à Rome, de la race des Ophiogenes, peuples de cette Iſle, fit paroître, en préſence des Conſuls, qu'il étoit vrai que les Ophiogenes avoient une puiſſance naturelle de faire fuir les ſerpens, & de guérir ceux qui en étoient mordus. Il ſe mit, de ſon plein gré, dans un tonneau rempli de ſerpens, & on vit ces reptiles lui lécher le corps auſſi doucement qu'eût pu faire un petit chien. PLINE. *Liv. XVIII, chap.* 3.





# F

FARA, animal que les Indiens de l'Orénoque appellent *Ravale*. Il ne ſort que la nuit, & on en trouve rarement le jour. Sa femelle a la peau de l'eſtomac double. Celle de dehors eſt fendue, d'un bout à l'autre, par le milieu, de ſorte qu'elle forme, de chaque côté, une poche dans laquelle elle éleve & tient ſes quatre petits, juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de marcher, & de chercher leur nourriture, ce qui eſt une choſe bien digne de curioſité.

FAUCONS BLANCS. Il y a dans l'Iſlande des faucons blancs qui ſont regardés comme les meilleurs de toute l'Europe pour la chaſſe, & que l'on envoie dans les Cours étrangeres, comme quelque choſe de rare & de fort précieux.

FEMME VIEILLE ET RÉGLÉE. Une femme des environs de Châlons-ſur-Marne, âgée de ſoixante-quinze ans, après avoir ceſſé d'éprouver, dans ſa quarante-cinquieme année, les évacuations qui conſtituent la fécondité, redevint ſujette à ce flux périodique, à ſoixante-douze ans : en voici

l'occaſion. Son mari, âgé d'environ quatre-vingt ans, ancien Garde-chaſſe de M. d'Etigny, demeuroit avec elle au château de Chaplaine, pour récompenſe de ſes ſervices. Cette femme eut une frayeur ſubite pendant la nuit. Elle crut voir dans l'intérieur du château un homme dont elle avoit appris la mort, deux mois auparavant. Au même inſtant elle ſe ſentit toute baignée de ſang. La grande quantité qu'elle en perdit par la voie ordinaire du flux menſtruel, l'affoiblit conſidérablement. Cette foibleſſe, en diminuant la vélocité du ſang, diminua inſenſiblement ſon cours, qui enfin s'arrêta, ſans appeller aucun ſecours. Revenue à elle-même, & rétablie de ſa foibleſſe, elle ne fut pas moins alarmée, au bout d'un mois, du retour de cette évacuation. Elle avoit tout lieu de craindre que ce ne fût une perte pareille à celle qu'elle venoit de ſupporter, qui lui auroit infailliblement été funeſte. Mais elle ſe trompa; le ſang coula pendant vingt-quatre heures, en petite quantité. Les mois ſuivans ſe paſſerent de même. Il y avoit déja trois ans que ce phénomene duroit, quand M. Celliez, Chirurgien à Sommeſons, près Châlons, en fut inſtruit. Le flux étoit le même qu'à l'âge de vingt ans, tant pour la qualité du ſang, que pour la quantité, la durée. Le chagrin que lui a occaſionné la perte de ſon mari, n'a fait en elle aucun changement. Cette femme ne ſe trouvoit

point fatiguée de cette évacuation, quoique dans un âge ſi avancé, où la nature eſt ordinairement plus débile. Au contraire, elle ſe trouvoit, diſoit-elle, plus leſte & plus gaie, ou, pour mieux dire, moins peſante. *Journal de Médecine.* Février, 1762.

FERO. (*Iſles de*) Les voyageurs rapportent qu'on ne connoît dans ces Iſles ni fievre, ni maladie contagieuſe, & que les habitans parviennent à une extrême vieilleſſe. Ils mangent, par préférence, la viande putrifiée, ſur-tout la graiſſe, qu'ils enfouiſſent dans une terre marécageuſe.

FIGUES. Dans le Royaume de Tonquin il y a une eſpece de figues, aſſez ſemblables d'ailleurs à celles de Provence, mais qui ont cela de particulier, qu'elles naiſſent au pied de l'arbre, & quelquefois en ſi grande quantité, que vingt hommes affamés pourroient s'en raſſaſier. *Lettres éd. 30e. Recueil.*

FILASSE DE LA BONNE VIERGE. Ce phénomene, qui a embarraſſé long-tems les Naturaliſtes, n'eſt autre choſe que le duvetdes plantes cotonneuſes, qui s'en eſt détaché petit à petit, lorſqu'elles ſe ſont flétries & deſſéchées. Ces duvets, enlevés dans l'air par le vent, ſe réuniſſent enſemble, au moyen de l'humidité, qui eſt aſſez conſidérable pendant les nuits de Septembre; ce qui forme

ces filets cotonneux, ou la filasse dont il s'agit.

FILLE DOUBLE. Dans le village de Donremy, surnommé la *Pucelle*, situé sur la Meuse, à trois lieues du Neufchâteau, & à cinq de Vaucouleurs, la nommée Sébastienne Camus, femme d'Elophe Rouyer, maçon, accoucha, le 27 Décembre 1722, d'une fille double, d'une conformation des plus extraordinaires. Cet enfant étoit composé de deux bustes joints en droite ligne l'un à l'autre. Chaque buste avoit une poitrine, deux tettons, deux bras, deux mains, une tête, une face; en un mot, tout ce qui doit composer les parties supérieures. Au nombril ces deux bustes se réunissoient, & ne faisoient plus qu'un seul corps, qui avoit, comme à l'ordinaire, de chaque côté une cuisse, une jambe, & un pied. La partie qui distinguoit le sexe, étoit unique, ainsi que celle qui sert à la sortie des excrémens. Elles étoient toutes deux communes aux deux bustes dont nous venons de parler. Au côté opposé du nombril, sortoit entre les deux bustes une masse de chair, en forme de moignon, d'une cuisse, jusqu'au genoux, dont le bout paroissoit replié jusqu'à environ trois doigts du tibia. Ce tronçon de cuisse avoit du mouvement; ce qui devoit faire soupçonner que ce n'étoit, en quelque façon, qu'une ébauche de ce que la na-

ture avoit voulu produire de ce côté de cuiſſes, de jambes & de pieds, comme on les voyoit du côté oppoſé. Peut-être que quelque dérangement, ou un défaut de nourriture dans cet endroit, avoient été cauſe que cet ouvrage étoit reſté imparfait. On trouve dans *Ambroiſe Paré* un exemple aſſez ſemblable, & il y a quelques années que l'on montra à Paris un enfant mâle qui étoit conformé de même, à l'exception que les cuiſſes, les jambes & les pieds exiſtoient de chaque côté. Ce qu'il y a de plus ſingulier au double enfant dont il eſt queſtion ici, c'eſt qu'il a vécu juſqu'au 5 de Février de l'anné ſuivante. On a cru devoir lui adminiſtrer un double baptême. Il eſt triſte qu'il n'ait pas vécu; car comme chaque demi-corps avoit une circulation, une reſpiration, une tranſpiration, une nourriture, & un mouvement qui étoient propres, il auroit été curieux d'obſerver ſi leurs inclinations & leurs penſées ſe feroient rapportées. On a néanmoins déja quelques obſervations à ce ſujet, qui conſtatent que cette union intime n'établit pas pour cela un rapport dans la façon de penſer. *Journal de Médecine.* Décembre, pag. 464.

Fille mouchetée. Une Négreſſe de Carthagene, dans le nouveau Royaume de Grenade, mit au monde un enfant tel qu'on n'en a jamais vu; c'étoit une fille qui, en 1738, pouvoit avoir environ ſix mois. Elle

étoit tachetée de blanc & de noir, depuis le ſommet de la tête juſqu'aux pieds, avec tant de ſymmétrie & de variété, qu'il ſembloit que ce fût l'ouvrage du compas & du pinceau. Sa tête étoit couverte de cheveux noirs bouclés, d'entre leſquels s'élevoit une pyramide de poil crépu, auſſi blanc que la neige, dont la pointe venoit aboutir ſur le ſommet même de la tête, d'où elle deſcendoit, en élargiſſant ſes deux lignes collatérales, juſqu'au milieu de l'un & de l'autre ſourcil, avec tant de régularité dans la diviſion des couleurs, que les deux moitiés des ſourcils qui ſervoient de baſe aux deux angles de la pyramide, étoient d'un poil blanc & bouclé, au lieu que les deux autres moitiés qui étoient du côté des oreilles, étoient d'un poil noir & crépu. Pour mieux relever l'eſpace blanc que formoit la pyramide dans le milieu du front, la nature y avoit placé une tache noire ſinguliere qui dominoit conſidérablement. Le reſte de ſon viſage étoit d'un noir clair, parſemé de quelques taches d'une couleur plus vive; mais ce qui relevoit infiniment ſes traits & la vivacité de ſes yeux, étoit une autre pyramide blanche, qui s'appuyant ſur la partie inférieure du cou, s'élevoit avec proportion, & qui partageant le menton, venoit aboutir au deſſus de la levre inférieure. Depuis l'extrêmité des doigts juſqu'au deſſus du poignet, & depuis les pieds, juſqu'à la moitié des jambes,

elle paroiſſoit avoir des gants & des bottines naturels, d'un noir clair, tirant ſur le cendré : ce qu'on voyoit avec d'autant plus de ſurpriſe, que ces extrêmités étoient parſemées d'un grand nombre de mouches auſſi noires que du jais. De l'extrêmité inférieure du cou deſcendoit comme une eſpece de pelérine noire ſur la poitrine & les épaules, laquelle ſe terminoit en trois pointes, dont deux étoient placées ſur les gros muſcles des bras, & la troiſieme, qui étoit la plus large, ſur la poitrine. Son épaule étoit d'un noir clair, & tacheté comme celui des pieds & des mains. Le reſte du corps étoit tacheté de blanc & de noir dans la plus agréable variété, avec deux taches noires qui occupoient les deux genoux. Toutes les perſonnes du pays voulurent voir ce phénomene curieux, comblerent cette fille des plus riches préſens, deſirerent de l'acheter, à quelque prix que ce fût, mais les égards qu'elles ſe devoient entr'elles, joints à la crainte de chagriner le pere & la mere, furent cauſe qu'elles ne purent ſe ſatisfaire. L'Auteur dont nous avons tiré cette deſcription, aſſure que la mere avoit une petite chienne noire & blanche qui ne la quittoit jamais, & qu'ayant examiné en détail les taches de la fille & de la chienne, il y trouva une reſſemblance totale, non-ſeulement par la forme, la figure & la couleur, mais encore par rapport aux endroits où elles étoient placées. Il en

conclut que la vue continuelle de cet animal avoit été plus que ſuffiſante pour tracer dans ſon imagination cette variété de couleurs, & l'imprimer à la fille qu'elle portoit dans ſon ſein. *Jour. de Med.*

FILLE RESSUSCITÉE. Phlégon, dont nous avons parlé plus haut, rapporte une hiſtoire bien plus ſurprenante encore ; c'eſt celle d'une fille qui, ſix mois après ſa mort, avoit paru marcher, manger, & faire toutes les fonctions d'une perſonne vivante. Son pere & ſa mere accoururent pour la voir; mais dès qu'ils l'eurent vue, elle leur dit, que leur curioſité lui étoit funeſte, & terminoit le tems qui lui avoit été donné pour revivre, & elle tomba morte à leurs pieds. Le bruit qui ſe répandit de ce prodige attira un grand nombre de perſonnes qui virent le corps étendu ſur un lit, & Phlégon même fut de ce nombre. Il ne ſe contenta pas de ce premier rapport de ſes yeux, il fit ouvrir la cave où ceux de cette famille étoient enterrés. » On » les trouva, dit-il, chacun ſur leur lit; » mais celui où la fille avoit été miſe ſix » mois auparavant, étoit vuide «. Il circonſtancie toutes les choſes très-exactement, & marque même tous les noms des perſonnes. Nous en ſaurions aſſurément le lieu & l'année, ſi le commencement de la narration n'étoit perdu. Malgré tant de vraiſemblance, il eſt plus que permis de douter d'un pareil prodige.

FILLE SANS LANGUE. Marie Grélard naquit, le 18 Décembre 1743, dans la paroiſſe de St. Hilaire, près de Mortagne en Bas-Poitou. A l'âge de huit à neuf ans elle fut attaquée d'une petite vérole maligne. Il ſurvint à la langue, des ulceres qui dégénérerent en gangrene. Cet organe ſe corrompit. La malade en détachoit des lambeaux avec les doigts, & le Chirurgien lui enleva le reſte avec des ciſeaux. Dès-lors cette fille ceſſa de parler. Pendant les deux ou trois premieres années qui ſuivirent cet accident, elle ne fit plus entendre qu'un bruit confus, tels que peuvent être les ſons mal articulés d'un muet. La déglution devint pour elle une opération laborieuſe. La ſalive lui couloit involontairement par les côtés des levres, ne pouvant la cracher qu'avec peine. Au bout de ce tems la nature ſut reprendre ſes droits. D'abord Marie Grélard bégaya. Elle forma quelques mots avec effort, & s'accoutuma à la fin, peu à peu, à parler plus diſtinctement. Elle chanta même preſque avec autant de facilité qu'une perſonne ordinaire. Il y avoit ſeulement quelques lettres, quelques ſyllabes qu'elle avoit un peu plus de peine à prononcer que les autres : défaut dont on ne s'appercevoit preſque pas. Elle faiſoit la maſtication des alimens, & avaloit tant les ſolides que les fluides, ſans aucune difficulté. Enfin, elle trouvoit du goût dans tous les alimens dont elle faiſoit uſage.

Ce phénomene n'eſt pas le ſeul qu'il y ait eu de cette eſpece. Roland de Belebat, Chirurgien à Saumur, fait mention, dans un petit Traité qu'il donna au public, du nommé Pierre Durand, né dans la paroiſſe de St. George, près Montaigu en Bas-Poitou, qui, à l'âge de huit à neuf ans, avoit auſſi perdu ſa langue à la ſuite d'une petite vérole maligne, & recouvra l'uſage de la parole.

Tulpius, dans ſes Obſervations, parle d'un jeune homme à qui des Pirates Barbareſques couperent la langue. Il paſſa trois ans ſans parler. Un jour s'étant trouvé expoſé à un orage terrible, un éclair des plus vifs, & des plus étincellans, lui cauſa une ſi grande frayeur, qu'il reprit, ſur le champ, l'uſage de la parole. Enfin, les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, année 1718, nous préſentent une obſervation de M. Antoine de Juſſieu, au ſujet d'une fille Portugaiſe, née ſans langue, & qui s'acquittoit fort bien, ſans cet organe, de toutes les fonctions qui lui ſont propres. Ce célebre Médecin, qui vit & examina à loiſir cette fille chez le Comte Ericeira, explique, avec clarté, les cauſes de la parole dans un ſujet qui étoit privé de ſon principal organe. Sans entrer dans un grand détail à cet égard, bornons-nous à dire que des paſſions vives ſont bien capables d'opérer des prodiges, & qu'elles en ont effectivement opéré de ce genre. Le jeune homme dont parle Tulpius, aſſura que

dans l'inſtant qu'il fut ſaiſi de frayeur, par le vif éclair qui le frappa, & lui rendit ſubitement la parole, il avoit reſſenti un mouvement plus grand qu'à l'ordinaire, dans les muſcles de la langue, dans leſquels les eſprits animaux ſe frayerent, ſans doute, alors un cours plus libre, & comme précipité.

Marie Grélard a auſſi déclaré que les premieres paroles qu'elle commença à prononcer, après avoir reſté trois ans muette, lui furent occaſionnées par une colere, ou impatience qu'elle reſſentit contre ſa ſœur qui lui avoit enlevé des pommes qu'elle venoit de faire cuire. Nous liſons dans les *Nuits Attiques d'Aulu-Gelle*, Liv. V, chap. 9, que le Roi Créſus eut un fils, qui, dans ſon jeune âge, avoit eu l'uſage de la parole, l'avoit perdu dans la ſuite, & étoit devenu muet. Créſus ayant été forcé dans une Ville, un ſoldat qui le trouva ſur ſes pas, ſans le connoître, leva ſur ce malheureux Prince ſon cimeterre, pour le tuer. Le fils, à côté de ſon pere, fut ſi frappé de ce danger, que ſa tendreſſe filiale rompit tout d'un coup les liens qui garottoient ſa langue. Il parla, & dit au farouche ſoldat : *Epargne le Roi.* Aulu-Gelle a pris ce traitdans Hérodote. *Journal de Médecine*. Juillet, 1765.

FILLE SANS SEXE. Il y a quelques années qu'on voyoit à Niſmes une fille de 14 ans, d'un très-bon tempérament, & d'une jolie figure, mais ſi ſinguliérement conſtituée,

qu'elle excitoit l'étonnement, la pitié & l'admiration. Elle n'avoit aucune marque de ſexe, pas même la moindre apparence de parties naturelles, ni d'anus. Malgré cette conformation ſi bizarre, cette fille avoit un très-bon appétit, dormoit bien, & travailloit avec d'autres jeunes perſonnes de ſon ſexe à dévider de la ſoie. Cependant il falloit une iſſue aux excrémens. La nature l'avoit pratiquée par la voie la plus dégoûtante; en un mot, par la bouche. Cela eſt affreux, mais il n'y a rien de ſurnaturel. Les reins & les conduits urinaires étoient ſans action, les mamelles y ſuppléoient, & verſoient, en différens tems de la journée, une eau claire & limpide qui dégageoit la maſſe du ſang du fluide ſuperflu. La vérité de ces deux faits eſt atteſtée par M. Baux, Médecin à Niſmes, de l'Académie-Royale de la même Ville. *Journal de Médecine.* Janvier 1768.

FIGUIER D'ADAM eſt un arbre qui porte un fruit ſemblable à un petit concombre jaune doré, dont le goût eſt admirable. On appelle ainſi cet arbre, parce qu'on dit qu'Adam prit de ſes feuilles, qui ont ſix pieds de longueur & deux de large, pour couvrir ſa nudité, après avoir mangé du fruit défendu. Cet arbre eſt commun dans la Phénicie, en Syrie, & ſur-tout dans les beaux jardins qui environnent la ville de Sidon.

FLUX ET REFLUX. La riviere de Ché dans la Province de Chekiang, en Chine, a quelque chose de fort remarquable. Elle s'enfle extraordinairement proche de la ville de Hangcheu, le dix-huitieme jour de la lune qui arrive en Octobre, & ce flux surpasse de beaucoup ceux de toute l'année. Les eaux y entrent avec tant d'impétuosité, & les flots sont si violens, qu'il n'y a point de navires qui n'en soient renversés. Ce jour-là, vers les quatre heures après-midi, toute la Ville & le Gouverneur y accourent, pour voir la violence prodigieuse de cette marée. Ce phénomene nous fait connoître qu'encore que le flux & reflux de la mer s'accommodent, en quelque sorte, aux périodes de la lune, ils n'y sont pas néanmoins soumis absolument; mais qu'ils dépendent aussi de la disposition de la terre & de l'eau, & des exhalaisons souterraines qui en sortent dans de certains tems. MARTINI. *Descrip. de la Chine*; *Recueil de Thévenot*, Liv. III.

FŒTUS *mort*, *& porté* 27 *mois*. Une femme demeurant à Alemon, village voisin du Bourg d'Oysans en Dauphiné, tomba du haut d'un arbre, le 8 Août 1754, étant pour lors enceinte de sept mois. Depuis ce moment son enfant ne fit aucun mouvement. Elle passa un mois entier sans avoir recours à aucun remede. Enfin, elle s'adressa à M. Bochard, Docteur en Médecine à Bourg-d'Oysans,

d'Oyſans, qui lui adminiſtra tous ceux qui convenoient à ſon état. A la fin du mois de de Décembre ſuivant, il ſurvint à cette femme un écoulement de ſang qui charioit des cheveux. Après un traitement convenable pendant huit jours, ſon ventre diminua conſidérablement, & l'on ſentit beaucoup moins une maſſe roulante de côté & d'autre, qu'on avoit ſentie auparavant dans le bas-ventre. La ſanté de cette femme ne fut point altérée par ces accidens. Elle avoit de fort bonnes couleurs, aſſez d'appétit, & vaquoit à ſes affaires à l'ordinaire.

Au mois de Février 1755, elle redevint groſſe, ſe porta aſſez bien, & accoucha heureuſement d'un enfant ſain & robuſte. La couche eut des ſuites qui la retinrent au lit juſqu'en Février 1756. Le 8 Mars, il parut une tumeur vers le nombril, & après divers traitemens qui regardent la médecine, cette tumeur s'ouvrit, & on en tira d'abord deux petits os des côtés du fœtus mort, enſuite ceux de la tête, le fœtus lui-même qui étoit comme un vrai ſquelette, ſans chair & ſans peau, & le placenta pétrifié, ou du moins d'une conſiſtance de pierre. M. Bochard a embaumé ces parties, & les conſerve pour les faire voir à ceux qui pourroient douter de ce fait extraordinaire. Cette opération heureuſe a délivré cette femme de la mort dont elle étoit menacée, & elle a joui depuis d'une ſanté parfaite. *Journal de Médecine.* Décembre, 1756.

FONTAINE ARDENTE, lieu de France, dans le Dauphiné; ce n'eſt point une fontaine, comme on l'a prétendu pendant long-tems. L'Académie des Sciences de Paris a fait examiner la choſe par des perſonnes habiles, qui ont détrompé le public, dont on avoit ſurpris la crédulité : on peut conſulter l'*Hiſtoire* de cette Académie à l'an 1699. Il réſulte de ces obſervations, que cette prétendue fontaine n'eſt autre choſe qu'un petit terrein de ſix pieds de long ſur trois ou quatre de large, où l'on voit, en effet, une flamme légere, errante, & telle qu'une flamme d'eau-de-vie, attachée à un rocher mort, d'une eſpece d'ardoiſe pourrie, & qui ſe fuſe à l'air. Il tombe des montagnes voiſines un petit ruiſſeau ou torrent, qui peut-être a coulé autrefois plus haut, & auprès du terrein brûlant; ce qui aura donné lieu de croire que ces eaux brûloient. On ne rapporte pas que la flamme ſorte d'un trou, ou d'une fente de rocher, par où l'on pourroit ſoupçonner qu'elle auroit communication avec quelque caverne inférieure qui feroit enflammée. On ne voit point de matiere qui puiſſe ſervir d'aliment à la flamme; on s'apperçoit ſeulement qu'elle ſent beaucoup le ſoufre; elle ne laiſſe point de cendres. On a aſſuré à M. Dieulamant, chargé par l'Académie, de faire cet examen, que ce feu eſt plus ardent l'hiver, & dans les tems humides, & qu'il diminue peu à peu dans les grandes chaleurs, & même s'éteint ſouvent

ſur la fin de l'été ; après quoi il ſe rallume de lui-même. Il eſt fort aiſé auſſi de le rallumer avec d'autre feu, ce qui ſe fait promptement, & avec bruit. Il y a une eſpece de ſalpêtre blanc, fort âcre, aux environs de l'endroit où eſt le feu.

FONTAINE. Proche du village de Cazacualpa, dans la Province de Chiapa, on trouve une fontaine qui croît & décroît de ſix heures en ſix heures, par un flux & reflux réglé ; ce qui ne peut venir de la mer, qui en eſt extrêmement éloignée. Auprès de Taſixa, on voit une autre fontaine, qui jette ſes eaux trois ans durant avec abondance, quoiqu'il pleuve peu, & qui tarit les trois années d'après, quoique les pluies ſoient fréquentes.

A cinq lieues de Ciudad-Réal, il y en a une autre qui ſe déborde l'été, & qui tarit l'hiver. Près du Bourg de Cinacaton, on voit une petite fontaine, dont l'eau guérit les maladies où il faut appliquer le cautere, & qui fait mourir les oiſeaux & autres animaux qui en boivent. LAET. *Hiſt. du Nouv. Mond.*

FONTAINE. On voit au milieu d'une montagne, ſituée dans le Palatinat de Cracovie, en Pologne, une grande fontaine, dont l'eau eſt claire, agréable au goût, & d'une odeur merveilleuſe ; dans ſa ſource elle ſort avec impétuoſité. Les bouillons qu'elle pouſſe ainſi avec bruit, ſuivent réguliérement les mouvemens de la lune, ſans doute parce

qu'elle tire son origine de la mer. L'eau de cette fontaine, quoique froide, s'enflamme à sa surface comme de l'esprit-de-vin à l'approche d'un flambeau ; ce qui ne lui arrive pas hors de sa source : phénomene qu'on peut attribuer aux esprits de soufre, qui s'allument dans le moment qu'ils se dégagent des parties de l'eau. On guérit plusieurs maladies par l'usage de cette eau, & les habitans d'un village voisin qui en boivent, vivent long-tems, & en bonne santé ; ce qu'on peut encore attribuer au soufre & aux sels que cette fontaine renferme.

FONTAINE. Magin, Aristote, Pline & plusieurs autres Auteurs, disent qu'il y a à Tine, isle de l'Archipel, vers l'Europe, & l'une des Cyclades, une fontaine dont l'eau ne peut se mêler avec le vin.

FONTAINE. Il y a à Angra, Ville capitale de l'isle de Tercere, une fontaine qui pétrifie le bois ; qualité dont on voit une marque évidente à un arbre, dont la racine est changée en pierre du côté où l'eau la couvre, & qui conserve son bois de l'autre côté. MANDESTO. *Voy. des Ind.* TEXEIRA, LINSCHOT.

FONTAINE. Pougues, village du Nivernois, entre la Charité & Nevers, est renommé à cause de deux fontaines, dont les eaux ont la vertu de guérir l'hydropisie. Quoique ces deux sources, dont l'une s'appelle de *Saint-Léger*, & l'autre de *Saint-Marceau*, ne soient distantes l'une de l'autre que d'un

pied, on remarque toutefois quelques différences dans le goût de leurs eaux. Il y a quantité de malades qui y demeurent huit ou neuf jours, pour en boire tous les matins un ou deux verres. On en transporte même à ceux qui ne peuvent venir sur les lieux. Les habitans du pays ne boivent point d'autre eau, la trouvent savoureuse, & avouent qu'elle soutient beaucoup plus que l'eau commune : sur quoi on peut consulter *le traité de ces fontaines*, qui fut imprimé à Paris, en 1581.

FONTAINE. On remarque dans Zéa, isle de l'Archipel, une fontaine qui cause, dit-on, une espece de folie à ceux qui boivent de son eau. Après un léger assoupissement, elle se digere, & laisse l'esprit dans sa premiere situation. BOSCHINI, *de Archipelago*.

FOURMIS. On voit dans les plaines de l'Orénoque, des fourmis, d'une grosseur extraordinaire, & assez fortes pour emporter un grain de maïs, sans que ce fardeau ralentisse leur marche. Dès les premieres pluies qui tombent dans les mois d'Avril & de Mai, après quatre ou six mois de sécheresse, ces fourmis sont aîlées, & un peu plus grosses qu'auparavant. On en voit paroître une multitude prodigieuse, qui, après avoir pris leur vol, retombent aussi-tôt à terre par leur propre poids, sans pouvoir s'élever une seconde fois. De la ceinture en

bas elles ne compoſent qu'un peloton de graiſſe. Les Indiens les coupent en deux, & lorſqu'ils en ont amaſſé une quantité ſuffiſante, ils les font frire à la poële, où elles ſe cuiſent dans leur propre graiſſe. Ceux qui en ont mangé aſſurent qu'elles ne le cédent point à la meilleure friture ; c'eſt ainſi que les Indiens ſe vengent du dommage que ces fourmis cauſent toute l'année à leurs fruits & à leurs moiſſons.

Il eſt une autre eſpece de fourmis petites, rougeâtres, vernimeuſes, & dont la morſure cauſe une cuiſſon ardente, & ſouvent une fievre de vingt-quatre heures. Ces animaux vivent dans l'intérieur d'un arbre, appellé *Palo-ſanto.* Ce qui doit ſurprendre, c'eſt qu'il n'en reçoit aucun dommage, & ſemble même tirer vanité de ce qu'elles lui rongent continuellement le cœur, car il n'y a point d'arbre qui l'égale pour la beauté. Il eſt très-touffu, & couronné de fleurs, qui forment autant de bouquets qu'il pouſſe de jets. Malheur aux voyageurs qui s'aſſeyent au pied, pour jouir de ſon ombre, qui en coupent une branche, qui la touchent même en paſſant, ou avec le chapeau, ou du bout de l'habit. Ils ne tardent pas à ſentir la morſure des fourmis qui y étoient attachées. Ce qui fait croire que ces inſectes ne vivent que du ſuc du *Palo-ſanto*, c'eſt qu'elles ne s'en éloignent point pour chercher à manger comme les autres fourmis ; ou ſi elles en ſortent, elles ne s'écartent jamais de plus

de trois ou quatre pas. Leurs pieds ont une telle malignité, qu'il ne croît pas un ſeul brin d'herbe dans les endroits où elles marchent : circonſtance qui eſt un avis pour ceux qui en connoiſſent la cauſe, & devient une amorce trompeuſe pour ceux qui l'ignorent.

FRAXINEL, ou DICTAME BLANC, eſt une plante qui exhale une matiere graſſe, ſubtile, & très-inflammable. Si on approche une lumiere de ſa tige, elle paroît tout d'un coup enveloppée d'un feu violent, comme celui de l'eſprit-de-vin. Il faut choiſir, pour cette expérience, la ſoirée d'un beau jour d'été, lorſque la plante eſt en fleur, & qu'elle eſt échauffée par le ſoleil. On ne doit pas attendre que le ſerein ſoit tombé. On peut quelquefois répéter cette expérience pluſieurs fois de ſuite.

FRAYLECILLO. Les habitans de la Havane ont trouvé dans cette plante un des purgatifs les plus rares qu'on puiſſe imaginer. Ils en font une ſalade fort agréable au goût. Mais autant de feuilles qu'ils mangent, autant de fois ils vont à la garde-robe. Il faut une attention toute particuliere pour arracher ces feuilles, & ceci doit être remarqué par les Phyſiciens. Si on arrache les feuilles de haut en bas, chaque feuille procure une évacuation ; ſi on les arrache de bas en haut, autant de feuilles qu'on mange,

autant de vomiſſemens on eſſuie. Si enfin on les arrache les unes en montant, & les autres en deſcendant, on va également par haut & par bas. Ce phénomene eſt connu de tous les habitans de la Havane. Qui eſt-ce qui pourra comprendre les effets de la nature.

FUMÉE DE TABAC. Un Vigneron, qui avoit été ſoldat, & qui étoit âgé d'environ quarante-deux ans, fit gageure, avec un de ſes voiſins, de fumer, dans une après-midi, & de ſuite, vingt-cinq pipes de tabac, quoiqu'il n'en fumât communément que trois ou quatre par jour. Il gagna ſon pari; mais la fumée de tabac que cet homme avala, ou ce qui eſt la même choſe, la ſalive empreinte des parties ſubtiles de cette ſubſtance, firent un tel déſordre dans ſon corps, qu'au bout de quelques heures, il fut ſaiſi d'un engourdiſſement, ſuivi d'une perte de connoiſſance, qui ne lui revint qu'après des vomiſſemens très-violens & continuels, & qu'on appaiſa, à force de lui faire boire du petit-lait. Malgré le prompt ſoulagement que ce remede procura au malade, il lui reſta, pendant l'eſpace de dix-huit mois, de grands maux de tête, & des vertiges qui l'obſédoient, de tems en tems, avec beaucoup de violence; ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'il a eu, depuis cet accident, une telle averſion pour la fumée de tabac, qu'il diſoit que la vue d'une pipe lui faiſoit mal à la tête. *Journ. de Méd.* Juillet 1757.



# G

GALIERI, ( *Patrice*) jeune Dame de Naples, âgée de dix-ſept ans, fut attaquée d'une maladie qui lui endurcit la peau comme l'écorce d'un bois ſec & dur : elle ſe tranſporta, le 22 Juin 1752, à l'Hôpital-Royal des Incurables. Les Médecins, qui s'y étoient aſſemblés, aſſurerent que cette maladie étoit très-extraordinaire. Cette Dame ne ſentoit autre choſe qu'une extrême tenſion & dureté par toute la peau; ce qui l'empêchoit de mouvoir ſes membres avec facilité. Cette tenſion & cette dureté n'étoient cependant pas égales par toutes les parties de ſon corps; elles étoient plus ſenſibles au cou, au front & aux paupieres; enſorte qu'elle ne pouvoit mouvoir ces dernieres, ni les fermer entiérement. Les levres, la langue, l'abdomen, & la largeur de quatre doigts de la ligne blanche, ſe trouvoient auſſi particuliérement affectés de cette maladie. A la vérité, les muſcles étoient libres, & les articulations jouoient à la volonté de la malade; ainſi ce n'étoit pas le défaut des muſcles eux-mêmes qui empêchoient les parties de ſon corps de faire les mouvemens naturels, mais ſeulement la dureté & la tenſion de la peau qui ne cédoient pas aux mouve-

mens des muſcles. Si l'on touchoit à ſa peau, on la trouvoit moins chaude que dans l'état naturel; lorſqu'on la preſſoit avec l'ongle, la malade diſoit qu'elle ſentoit une douleur ſemblable à celle que produiroit le déchirement de la peau. Cette maladie fut heureuſement guérie par les ſoins de M. Charles Cuzzio, Médecin de la Ville de Naples. Cette cure n'entre pas dans le plan de cet ouvrage. Ceux qui ſeront curieux d'en voir le détail, pourront le lire dans le *Journ. de Méd.* d'où nous avons tiré cet article, mois de Juillet 1754, *p.* 96.

GÉANT. Dans la ſéance publique de l'Académie de Rouen, en 1754, M. le Cat, Secrétaire perpétuel pour les Sciences, lut la lettre d'un Magiſtrat de Bordeaux, communiquée par M. de la Maltieres à M. le Cat. Cette lettre annonce la découverte d'un Géant, dont l'os de la cuiſſe alloit juſqu'à la hanche d'un homme ordinaire, dont la tête étoit trois ou quatre fois groſſe comme la nôtre, & les dents douze ou quinze fois plus groſſes que celles d'un adulte. Ce Géant a été trouvé en Mai 1754, dans un tombeau de pierre du cimetiere de l'Egliſe Collégiale de Saint-Séverin de Bordeaux.

GÉANT. A Taveſtock, Ville d'Angleterre, dans le Comté de Devon, il y avoit autrefois une Abbaye, où, ſelon le témoignage de Guillaume de Malmesbury, on pouvoit

voir le ſépulcre d'Ordoupa, fils d'un Comte de Devon. Ce Seigneur étoit d'une taille ſi giganteſque, qu'il lui étoit facile d'enjamber la riviere, qui a, en cet endroit, dix pieds de large : il étoit ſi fort, qu'il rompoit les barres de fer des portes les plus ſolides.

GRENOUILLE-TAUREAU. Le regne animal offre, en Amérique, les diverſités les plus étonnantes. L'oiſeau-mouche & la grenouille-taureau ſont auſſi remarquables l'un que l'autre; le premier, par ſa petiteſſe extrême; le ſecond, par l'énormité de ſa groſſeur. Voici ce que M. Kalm, Suédois, en dit dans ſon *Voyage de l'Amérique ſeptentrionale.*

Vers l'Automne, auſſi-tôt que l'air devient un peu froid, ces grenouilles ſe cachent dans la bourbe, & y paſſent l'Hiver dans l'engourdiſſement. Au Printems, lorſque l'air ſe réchauffe, elles ſortent de leurs retraites, & croaſſent. Leur croaſſement reſſemble exactement au beuglement d'un taureau, ou à celui d'un bœuf qui ſeroit enroué. Leur voix eſt ſi forte, que deux hommes qui parleroient enſemble très-haut, ſur le bord d'un foſſé où il y a de ces animaux, ne pourroient pas s'entendre. Ce qu'il y a de plus incommode, c'eſt que ces grenouilles croaſſent toutes enſemble, s'arrêtent par intervalles, & recommencent enſuite. Il pa-

roît qu'elles ont un chef, car, auſſi-tôt que l'une de ces grenouilles ſe met à croaſſer, toutes les autres en font autant, & quand la même vient à ceſſer, toutes les autres ſe taiſent. Le ſignal du ſilence eſt un ſon dur & fort, qui reſſemble au mot *poop*. Ces animaux ſont aſſez ſilencieux pendant le jour, à moins que le ciel ne ſoit couvert : ils croaſſent pendant la nuit ; & ſi le tems eſt calme, on les entend à un mille & demi de diſtance. Lorſqu'ils croaſſent, ils ſont près de la ſurface de l'eau, ſous les buiſſons, & la tête hors de l'eau. On peut les prendre facilement, avant qu'ils s'apperçoivent qu'on les approche : auſſi-tôt qu'ils ont la tête ſous l'eau, ils ſe croient cachés, quoique leur corps ſoit à découvert. Quelquefois ces grenouilles s'éloignent dé l'étang ; mais au moindre danger, elles y rentrent à grands ſauts ; car une grenouille de cette eſpece, dans toute ſa vigueur, franchit près de trois verges par ſaut.

Voici un fait qu'on a raconté au Voyageur que j'ai cité, & qui eſt arrivé dans le tems que les Suédois vivoient avec les Indiens. On ſait que ces derniers ſont d'excellens coureurs. Pour connoître le degré de vîteſſe d'une grenouille-taureau, quelques Suédois gagerent avec un jeune Indien, exercé à la courſe, qu'il n'attraperoit pas un de ces animaux qui auroit ſur lui deux ſauts, ou ſix verges. En effet, ils porterent

une grenouille dans la campagne, & lui mirent un charbon allumé ſur le dos. La douleur que cet animal éprouvoit, & la proximité de l'Indien qui le pourſuivoit, produiſirent un tel effet, qu'il fut arrivé à l'étang pluſieurs minutes avant l'Indien.

La population de ces grenouilles varie ſuivant les années : elle eſt quelquefois très-conſidérable, & quelquefois très-petite. On ignore ſi les ſerpens vont les attaquer, comme les grenouilles ordinaires. Les femmes ſont leurs ennemies jurées. Ces animaux mangent les oiſons & les jeunes canards, quelquefois même les poules qui viennent trop près des étangs. On ne les a jamais vus mordre quand on les tient; mais, ſi on les bat, elles jettent des cris ſemblables à ceux des enfans. On mange les cuiſſes de ces ſortes de grenouille, comme celles des autres plus petites, & c'eſt un mets très-délicat.

GROTTE, lieu ſouterrein, tel qu'on en voit beaucoup dans la Thébaïde, en Egypte. Il y en a une, entr'autres, qui mérite l'attention des curieux : elle a environ trois cens pas de profondeur; mais il n'eſt pas poſſible de meſurer ſa largeur, à cauſe de l'irrégularité des logemens qu'on y a ménagés, qui avancent ou reculent ſans aucune ſymmétrie; ce qui doit ſurprendre le plus, c'eſt qu'il y a dans cette grotte un endroit où l'on entend un bruit extraordinaire. On

juge, ſans beaucoup de peine, que ce bruit eſt cauſé, ou par le vent qui s'engage par quelques ouvertures dans ces vaſtes rochers, ou par une chûte d'eau qui ſe perd dans ces gouffres.

GROTTES D'ARCY, ainſi nommées d'un Village, auprès duquel on les voit, à ſept lieues d'Auxerre, ſont des cavernes d'une profondeur & d'une capacité ſurprenantes, mais plus merveilleuſes encore par leurs congellations différentes. Nous allons en donner la deſcription d'après M. Perrault, qui en parle dans ſon livre de l'*Origine des fontaines*, depuis la page 273, juſqu'à celle 287. Le Village d'Arcy eſt ſur le bord d'une petite riviere nommée la *Cure*, dont le cours, en ce lieu, décrit un demi-cercle, dans lequel elle enferme une portion de terre en côte, qui deſcend de tous côtés à la riviere : le deſſus eſt plat à l'ordinaire, & en terres labourées. A l'endroit où commence ce demi-cercle, au deſſus d'Arcy, eſt une grande arcade, d'environ quinze toiſes de large, d'une roche naturelle, dont le ceintre eſt comme celui de l'arche d'un pont : cette arcade tient d'une longue ſuite de rochers eſcarpés, qui bordent la côte, en cet endroit, en remontant la riviere : c'eſt par cette arcade que l'on entre dans ces grottes, en traverſant quelques brouſſailles.

L'entrée n'eſt pas difficile d'abord; mais quand on a marché quinze ou vingt pas, le

terrein, qui s'éleve ſous la voûte, laquelle eſt ceintrée, en cet endroit, comme l'arcade, oblige à ſe baiſſer pour paſſer par deſſous, & deſcendre ſubitement ſur le vrai terrein ou plafonds de la grotte.

Elle paroît d'abord de la largeur de huit ou dix toiſes; mais ſa longueur, qui eſt environ de trois cens toiſes, ne peut s'appercevoir, à cauſe des ténebres de ce lieu, qu'il faut éclairer avec des flambeaux.

On voit ſeulement que les congellations ſont blanches, comme ſi elles étoient de plâtre; en des endroits, la voûte paroît haute de vingt pieds, en d'autres de vingt-cinq, & ailleurs de trente. Il y a deux chemins pour aller dans le fond de cette caverne, qui ſe rejoignent à trente ou quarante toiſes de-là.

L'élévation, la largeur, la longueur de cette voûte, font un écho ou retentiſſement agréable, qui prolonge le bruit qu'on y fait, & qu'on entend rouler bien loin dans la profondeur de cette caverne.

Cette voûte eſt ornée de congellations qui forment des pointes ou culs-de-lampe de toute groſſeur, & qui deſcendent en bas, les unes plus, les autres moins, avec une diverſité admirable; les côtés en ſont ornés auſſi, où s'étant aſſemblées, elles font des avances, de tems en tems, ſur le chemin, qu'elles interrompent; quand on les conſidere de près, on y remarque des ruſtiques,

des rochers, des montagnes, des plaines, &c. ſemblables aux grottes artificielles des jardins ; mais celles-ci n'ont point, ſans comparaiſon, la beauté ni le génie de celle-là.

Les congellations qui pendent de la voûte, deſcendent quelquefois juſqu'à terre, où s'amaſſant & ſe joignant enſemble, elles font pareillement des corps ou maſſifs, dans le milieu du chemin, qui repréſentent de ſemblables ruſtiques : quelquefois il ſemble que ce ſoit de ces Chapelles en forme de ſépulcre de Notre-Seigneur, ou de celles où l'on voit attachés & pendus à l'entour des bras, des jambes, des têtes, des mains de cire, & autres marques de dévotion; on y apperçoit auſſi comme des linges de ſervice, chemiſes, caleçons, chauſſettes, & autres qu'on ait étendus pour ſécher : quelquefois ce ſont des pieces de drap ou de ſerge, qu'on croiroit attachées, en pluſieurs rangs, à cette voûte, l'une après l'autre, que le vent feroit mouvoir, & les mêleroit enſemble : d'autres fois, ce ſont comme des pierres couvertes de petites ondes, de même que l'eau qui coule, & qui s'échappe de côté & d'autre entre des pointes de rochers ; enfin, l'on y voit des reſſemblances de tout ce qu'on peut s'imaginer, ſoit d'hommes, d'animaux, de poiſſons, de fruits, &c. Il s'y voit auſſi des colonnes qu'on diroit être cannelées, poſées ſur leur piedeſtal, qui s'élevent juſqu'à la voûte, ou plutôt qui en deſcendent:

descendent : ces colonnes ont plus de quinze pouces de diametre, & quinze ou vingt pieds de hauteur : on y remarque une congellation plus étrange encore que celle-là.

C'est une portion de colonne attachée à la voûte, à laquelle portion de colonne tient une maniere de dôme, dont cette colonne est comme la lanterne : ce dôme est de cinq à six pieds de large, creux par dedans comme une coupe, & tout ondé dedans & dehors : il est ainsi suspendu en l'air à six pieds de terre, sans être soutenu par autre chose que par cette espece de lanterne, à quoi il est attaché. Entre les congellations qui partent des côtés, en voici une qui mérite d'être remarquée : elle est à main droite ; ce sont cinq à six gros tuyaux de cinq ou six pieds de haut, & de huit à dix pouces de diametre, creux par dedans, & arrangés d'allignement l'un près de l'autre, sans se toucher pourtant ; quand on frappe ces tuyaux avec un bâton, ils rendent des sons différents, & fort agréables, que l'écho de la grotte fait durer long-tems, & c'est pour cela qu'on les appelle *des orgues*.

Il y a en quelques endroits, sur les côtés gauches de la grotte, des especes de cabinets ou cellules, où l'on entre avec peine. M. Perrault, continuant son récit, dit : » J'entrai dans un lieu où il y avoit une espece
» de siege & de table, tout de congellation,
» avec un petit bassin, dans lequel il tom-

» boit de l'eau de la voûte : cette eau étoit
» claire & agréable au goût. «

Il y a de l'eau en abondance dans cette grotte, comme à l'entrée, environ 30 toises en avançant à main droite ; c'est ce que les gens du pays appellent *l'étang*. Vers le bout de cette grotte, il y a un peu de cette eau répandue dans différents bassins que forment l'inégalité du plancher, & des congellations qui le composent : on ne voit point, dans ces endroits, d'eau tomber de la voûte ; on entend seulement en distiller quelques gouttes de tems en tems.

Toutes les congellations sont fort blanches, & les figures qu'elles forment, sont, pour la plupart, raboteuses, & couvertes de petites élévations, quelquefois rondes comme celles du chagrin, d'autrefois pointues & piquantes. Cette blancheur n'est qu'une petite croûte tendre, qui ressemble à du sucre qu'on met sur des fruits, ou autre chose, qui est facile à emporter ; quand on casse quelqu'une de ces pointes, elle se trouve percée par le milieu d'un bout à l'autre, & l'on voit que la matiere s'est mise en rond autour de ce vuide, par les différents cercles qu'elle marque, de même que les troncs d'arbre en font voir autour de leur moëlle, quand on les a sciés : cette matiere est jaunâtre, & approche du crystal ou du talc de plâtre : on y voit quelques brillans par place, à-peu-près comme du sel.

Les congellations, dont on a parlé, qui descendent de la voûte en grande quantité, & qui font ces fréquens amas au milieu & aux côtés; les élévations ou abaissemens du terrein ou plancher, sur lequel il s'est fait d'autres congellations, qui représentent des pierres roulées çà & là, ou des bornes : tout cela empêche la vue de se porter bien loin; mais ces embarras ne sont pas désagréables; au contraire, ils donnent une grande magnificence à cette grotte, par la variété surprenante de tant de différentes figures qui se présentent de tous côtés.

Il y a un endroit de cette voûte où il ne se voit point de congellations, & où elle paroît de pierre fort unie, sans ceintre, couverte d'une petite broderie de quelque matiere plus brune & de relief, à petits compartimens ou guillochis, à-peu-près comme ces traces que font les vers sur le bois, entre le tronc & l'écorce, & que l'on voit quand on leve cette écorce à demi-pourrie. On ne peut pas juger de quelle matiere est cette broderie, aussi-bien que de la grande élévation de la voûte, en cet endroit, qui est aussi fort vaste; on l'appelle la *salle du bal* ou *de M. le Prince.*

L'air de cette grotte est fort tempéré : il n'est, ni chaud, ni froid, ni sec, ni humide, & l'on y peut demeurer long-tems sans être incommodé; enfin, on y remarque une chose assez singuliere. Il y avoit autrefois des chau-

ve-souris en grande quantité : ces animaux, pendant qu'ils y faisoient leur retraite, avoient soin de faire leur ordure tous en un même endroit, qui est environ à 30 toises de l'entrée : il y a un amas de leur fumier de plus de cinq pieds de haut, & que vingt tombereaux ne pourroient pas vuider : on n'en voit point par-tout ailleurs.

Environ au milieu de cette caverne, il y a une ouverture à l'un des côtés de près de trois pieds de diametre, & à l'opposite une autre ouverture pareille, par lesquelles il passe quelquefois un torrent qui traverse la montagne & la caverne. Dans l'examen qu'on a fait, en 1716, par ordre de M. le Régent, de ces grottes, on croit que ces congellations se sont formées uniquement des eaux procédantes des pluies qui tombent sur la montagne, & qu'elles sont l'ouvrage d'une distillation presque imperceptible de la voûte, qui semble pleurer comme fait la vigne, laquelle filtration entraîne les sels que la montagne renferme dans son sein, & qui servent de ferment aux congellations : cette eau se vitrifie, avant de se pétrifier, par succession de tems, comme on le voit évidemment au bout des tuyaux de congellations, formées aux cônes renversés.

M. Perrault finit sa description, par dire que les grottes d'Arcy le font ressouvenir d'une grotte qui est dans l'Isle d'Antiparos, une de celles de l'Archipel : il dit qu'alors il

en avoit vu une relation faite depuis peu, & que, ſuivant celle-ci, il y a des congellations comme dans la grotte d'Arcy : pointes en culs-de-lampe, colonnes, bornes, cabinets, orgues, figures d'hommes, d'animaux, de fleurs, de fruits, de draperies, & de la broderie en quelques endroits; mais que la matiere en eſt plus dure & plus ſemblable aux cryſtal, & que les pierres ſont de marbre. Les grottes d'Arcy appartiennent à un Gentilhomme de la maiſon d'Eſtue, Seigneur d'Aſſey, en Berri, & de Châtenay, Village de la Paroiſſe d'Arcy, à laquelle il confine. Elles ſe ferment à préſent à la clef.

GRUES, (*les*) ſont fort lentes à prendre leur eſſor, & pour n'être point ſurpriſes à l'improviſte, elles ſe relevent les unes les autres pendant la nuit, pour faire ſentinelle; & comme celle qui eſt au guet, craint de s'endormir, elle tient un pied en l'air, & ſaiſit avec ſes griffes une pierre, ou une motte de terre qui, venant à tomber quand elle s'endort, la réveille auſſi-tôt. La grue ne peut ſoutenir, en volant, le poids de ſa tête, & par un inſtinct tout particulier, elle la répoſe ſur le dos de celle qui va devant elle; lorſque celle-ci eſt fatiguée, elle quitte ſa place, & va repoſer la ſienne ſur le dos de celle qui eſt à la queue, ſans quoi elle ne pourroit voler.

GUACHI, ou CHIEN D'EAU. On trouve ſur les bords de pluſieurs rivieres qui ſe jettent dans l'Orénoque, des chiens d'eau de la groſſeur d'un chien couchant. Leur poil eſt beaucoup plus fin que celui des loutres. Cet animal nage avec une grande légéreté. Il eſt amphibie, & ſe nourrit de poiſſons; mais il vient manger ſa nourriture ſur terre. Il creuſe des foſſes ſur le rivage, dans leſquelles la femelle met bas ſes petits, & les nourrit de ſon lait. Ils ne creuſent ces foſſes que dans l'endroit où ils vivent, pour mieux dire, en commun, & où ils ſe divertiſſent enſemble. On ne peut rien voir de plus propre que leurs tanieres. Ils ne laiſſent pas la moindre herbe aux environs; ils amaſſent, à l'écart, dans un monceau, les arêtes des poiſſons qu'ils mangent, & à force de folâtrer, d'aller & de venir, ils pratiquent des chemins auſſi propres que commodes.

GUAJABES, eſt un arbre de l'Amérique qui porte un fruit ſemblable à une pomme, dont la chair eſt rouge, & renferme de petits pepins qui, tombant de terre, levent auſſi-tôt, croiſſent en peu de tems, rempliſſent les pâturages, & empêchent, par leur ombrage, que les herbes n'y profitent. Il y a de ces arbres en ſi grande abondance dans l'Iſle de Porto-Rico, qu'ils rendent une partie du terrein inculte & inutile. Cette Iſle a encore une incommodité plus grande, c'eſt

que les vaches & les autres animaux domestiques s'y effarouchent tellement, qu'on ne peut plus les apprivoiser.

GUANACOS (*le*), est une espece de cerf, mais plus petit, fort commun dans les forêts de Buénos-Ayres. Il a de grands yeux noirs, la tête haute, qu'il porte fort majestueusement. Son poil est une espece de laine assez semblable au poil de chevre. Cet animal est ennemi de la chaleur; quand le soleil est un peu plus ardent qu'à l'ordinaire, il crie, s'agite, se jette par terre, & y reste quelquefois très-long-tems sans pouvoir se relever. *Lett. éd.* 30*e. Recueil.*

GUANCABALITA, est une eau minérale du Pérou qui, tirée du ruisseau, & mise dans des moules, y prend la figure qu'on veut, & se convertit en des pierres dont on bâtit des maisons. On rapporte, à peu près, la même chose de deux célebres fours à chaux de Tanlagua, & de Concomito, dont le premier est éloigné de neuf lieues de Quito, & le second de huit, du Popayan. Ce sont deux sources dont l'eau se convertit en pierres à chaux, de sorte que si elles étoient près de Guancabalita, on y verroit une merveille; savoir, des murailles bâties avec de la pierre & de la chaux, qui auparavant étoient une eau courante.

GUAO, eſt un arbre de l'Iſle de Porto-Rico, que les Méxicains nomment auſſi *Thettatian*, & qui porte des feuilles rouges velues, & qui ne tombent jamais. Son fruit eſt verd, & reſſemble à celui d'un arboiſier. Son bois eſt auſſi d'un beau verd, & on en tranſporte en Europe pour faire des piliers de lit, parce qu'on croit qu'il détruit les punaiſes; mais les ouvriers qui l'emploient ont le viſage & les mains enflés pluſieurs jours après l'avoir manié.

GUENON. Il mourut à Plancot, près Dinan en Bretagne, il y a environ vingt ans, une petite fille âgée de cinq ans, qui avoit exactement la figure & les façons d'une guenon. Elle n'a jamais parlé; mais elle crioit comme un vrai ſinge. A tous momens elle grattoit ſa cuiſſe, prenoit avec ſes deux mains ce qu'on lui donnoit à manger, le portoit à ſon nez, en faiſant de véritables ſingeries. Elle ſe tenoit difficilement debout, & marchoit beaucoup mieux ſur les mains & ſur les pieds. *Journal de Médecine.* Mars 1757.





# H

HECLA, montagne de l'Isle d'Islande, qui est sous la domination du Roi de Danemark, est remarquable par ses mines de soufre. Quoiqu'elle soit toujours couverte de neige, elle jette des torrens de feu par son ouverture. Près du mont Hécla, on trouve encore deux fontaines, dont l'une a une eau froide, & l'autre une eau bouillante.

HÉMORRAGIE *périodique du front.* Il est des gens qui se croient autorisés à nier des faits, parce qu'ils les surprennent, & qu'ils ne peuvent en rendre raison. D'autres plus sages veulent d'abord savoir si les faits qu'on annonce existent, avant que de faire les frais d'une explication. C'est pour ces derniers qu'on va tracer des effets singuliers du tonnerre. Le 10 Septembre 1761, le feu du ciel tomba, vers les dix heures du soir, sur le château de Saint Barthelemi, appartenant à M. du Cos, Ecuyer. Les Demoiselles du Cos, aînée & cadette, couchées ensemble, furent vivement blessées; l'aînée, dont il est ici question, au milieu du front, à la racine du nez, au menton, & à l'épaule gauche. Les couvertures, les rideaux de leur lit, des étoupes sur lesquelles le feu du ciel tom-

ba, ne furent point brûlées. Le plomb qui tenoit les vîtres d'une croisée qui fut écrasée, ne fondit point. Les plaies furent guéries ; il ne resta que quelques rougeurs à l'endroit des blessures. On remarquera que le 10 Septembre étoit un Jeudi. Environ trois mois après, un Jeudi à dix heures du soir, la Demoiselle du Cos aînée dit ressentir une douleur insupportable à la partie moyenne du front. Vers les deux heures après-minuit, la blessure qu'elle avoit eue au même endroit, se rouvrit. La nuit suivante, il s'y forma une croûte, & alors la douleur cessa. La semaine d'ensuite, le Jeudi à dix heures du soir, elle ressentit la même douleur, & au même endroit. A deux heures après-minuit, la croûte qui couvroit la blessure, fondit, & il en sortit de l'eau & du sang. Il se fit une seconde ouverture au dessus de la premiere; & enfin, toutes les semaines en suite, il s'en forma une nouvelle, jusqu'au nombre de neuf, toujours aux mêmes heures & aux mêmes jours.

On a observé qu'après la formation de trois ou quatre marques sur le front, les rougeurs de l'épaule, du menton & de la racine du nez avoient disparues, que celles du front se sont multipliées, à mesure que les autres se sont effacées; que les marques sont alternativement plus étendues une semaine que l'autre; que la douleur cesse toujours, dès que les croûtes sont fondues; que le

tems orageux fait grandir la blessure; que tous les ans, dans le mois de Septembre, le Jeudi le plus prochain du 10 du mois, jour de la premiere époque, la plaie devient plus considérable, & l'écoulement hebdomadaire du sang & de la sérosité plus grand. *Journal de Médecine.* Mars 1766.

HERMINIUS, montagne de Portugal, au pied de laquelle on voit encore les ruines de Méidobriga. On trouve sur cette montagne plusieurs débris de tours, de ponts, d'aqueducs qui prouvent incontestablement qu'elle a été autrefois très-peuplée. On voit dans une de ses vallées deux gouffres, dont on prétend que l'on n'a jamais pu trouver le fond. Leur eau est croupissante, & ne porte rien qui vive. On y trouve quelquefois des débris de vaisseaux, ce qui donne lieu de croire qu'ils communiquent avec la mer.

HOMME MARIN. En 1671, il parut dans la mer, aux environs du Diamant, rocher voisin de la côte de la Martinique, un homme marin. On assure qu'il fut vu par deux François, accompagnés de quatre Negres, qui en firent le récit à un Jésuite Missionnaire dans les côtes du voisinage, & au Sr. de la Paire, Capitaine de ce grand quartier de la Martinique. Ces témoins firent leurs dépositions pardevant un Notaire, en présence des Officiers & des personnes les plus

considérables du lieu, & s'accorderent tous à dépeindre ainsi le monstre en question. Il avoit la figure d'homme, depuis la tête jusqu'à la ceinture, la taille petite, telle que sont ordinairement les enfans de quinze ans. La tête proportionnée au corps, les yeux un peu gros, mais sans difformité. Le nez large & camus, le visage large & plein. Ses cheveux gris, mêlés de blancs & de noirs, étoient plats, & arrangés comme s'ils eussent été peignés, & lui flottoient sur le haut des épaules. Une barbe grise, également large par-tout, lui pendoit sur l'estomac, qui étoit couvert de poil gris comme aux vieillards. Le visage, le cou, & le reste du corps étoit médiocrement blanc; il paroissoit avoir la peau assez délicate. On n'avoit rien remarqué de particulier au cou, aux bras, aux mains, aux doigts, & aux autres parties du corps qui sortoient de l'eau. La partie inférieure depuis la ceinture, que l'on voyoit entre deux eaux, étoit proportionnée au haut du corps, semblable à un poisson, & se terminoit par une queue large & fourchue. Ce monstre se montra sur l'eau plusieurs fois & fort long-tems. Un des François l'appella, en sifflant, comme on appelle les chiens, & un des Negres lui jetta une grosse ligne pour le prendre; mais elle ne l'atteignit pas. L'homme marin parut pour la premiere fois, une heure avant le coucher du soleil, à huit pas du rocher, se mon-

tra plus près la seconde fois, & vint, enfin, tout proche du rivage. Puis se retirant le long d'un herbage qui est au pied de ce rocher, il tourna plusieurs fois, & s'arrêta long-tems sur l'eau. Enfin, il disparut au commencement de la nuit. Les témoins ont assuré qu'ils l'avoient oui souffler du nez, & qu'ils lui avoient vu passer la main sur le visage, comme pour s'essuyer ; mais qu'il n'avoit fait aucun bruit de la bouche, qui pût faire connoître s'il avoit de la voix. Les curieux remarquent que ce n'est pas le premier homme marin qui ait paru. Il y a quelques années qu'on en vit un sur les côtes de Bretagne, près de Belle-Isle, fort semblable à celui de la Martinique. *Lettre écrite de la Martinique*, par M. Chrétien.

HOMME *monstrueusement gros*. Edouard Bright, natif de Malden, dans le Comté d'Essex, Province d'Angleterre, étoit haut d'environ cinq pieds neuf pouces. La largeur de ses épaules étoit de trois pieds quelques pouces, & il avoit les jambes plus grosses que le corps d'un homme ordinaire. Il pesoit 595 livres, ou 646, suivant une autre relation. Cet homme, malgré l'énormité de sa taille, étoit cependant d'une agilité surprenante. Il mourut, le 10 Novembre 1750, âgé de 20 à 30 ans, laissant sa femme enceinte de son sixieme enfant. Après sa mort, deux particuliers de ses voisins firent gageure que sept hommes d'une corpulence ordinaire,

tiendroient aiſément dans ſa veſte : ce qui fut exécuté ſans qu'aucun bouton ſe détachât. Nous joindrons ici une lettre de M. Morand, Profeſſeur de la Faculté de Médecine de Paris, à l'Auteur du *Journal de Médecine*, ſur ce ſujet, & ſur un autre qui n'eſt pas moins digne de curioſité. La voici.

MONSIEUR,

» Lorſque j'ai eu l'honneur de vous com-
» muniquer les notes que vous avez inſérées
» dans votre Journal d'Avril dernier ( 1755 )
» ſur Edouard Bright, j'avois quelque no-
» tion ſur un pareil exemple de corpulence
» dans le Comté d'Eſſex. Mais outre que je
» n'avois rien de certain & de poſitif, la ſi-
» militude de poids, de tems, de pays &
» d'âge, me faiſoit ſoupçonner que c'étoit
» abſolument le Négociant de Malden, ſur
» lequel différentes relations pouvoient avoir
» varié dans les circonſtances. Ce qui ren-
» doit ma conjecture plus vraiſemblable,
» c'eſt que le mot Anglois *Stone*, par lequel
» la peſanteur d'Edouard Bright, Négociant
» de Malden, eſt exprimée, eſt un poids de
» différente valeur en Angleterre, & qui
» vaut 14 livres à Londres ; d'où il pouvoit
» réſulter quelque variété ſur le poids de
» Bright, lequel étoit de 43 ſtones, ( 602
» liv. meſure de Londres ).

» Depuis peu il m'eſt parvenu une gra-

» vure, en maniere noire, du compatriote
» d'Edouard Bright, dont on m'avoit parlé.
» Son nom eſt Jacob, ou Jacques Ponwel,
» natif de Stebbing, dans le Comté d'Eſſex.
» Il mourut le 6 Octobre (1754), âgé de
» 37 ans. Il peſoit 40 ſtones, (560 liv.)

» Nous connoiſſons bien quelques exem-
» ples de ces embonpoints maladifs. On en
» trouve pluſieurs dans Schonchir Sennert.
» Il fait mention d'une femme qui peſoit 450
» liv. & d'un homme qui en peſoit 600.
» Mais il eſt ſingulier que dans le même
» pays & dans le même tems il ſe ſoit ren-
» contré deux hommes preſque du même
» poids & du même âge «.

Paris, ce 10 Avril, 1755.

Homme Porc-Épic. (*l'*) De tous les exemples qu'on puiſſe citer pour prouver les caprices de la nature, je ne crois pas qu'il y en ait un où ils ſoient marqués avec autant de ſingularité que dans l'homme dont on va lire l'hiſtoire. On l'appelle communément en Angleterre, *the porcupine man*, ou *l'homme porc-épi*. Les Anglois n'ont point d'expreſſion pour dépeindre mieux cet homme ſingulier. Il vivoit encore en 1756, & fut vu par M. Aſcanius, Docteur en Médecine, & de la Société Royale de Londres. Il eſt né de parens ſains & bien conformés. Il a eu des freres & des ſœurs qui n'avoient

rien de difforme. Quand ſa mere fut enceinte de lui, elle n'éprouva aucun accident fâcheux ni de corps ni d'eſprit. Il naquit ſain & bien conformé. Ce ne fut que cinq ou ſix ſemaines après qu'on apperçut ſur ſon corps une infinité de petites excroiſſances, que l'on prit pour l'effet de quelque maladie de la peau, ſemblable à celles auxquelles les enfans ſont très-ſujets. Incontinent on découvrit que c'étoient des ſoies qui avoient une conſiſtance de corne. On tenta toutes ſortes de moyens pour en arrêter le progrès, ou pour les faire changer de nature. Ce fut en vain; elles s'accrurent, & firent échouer toutes les reſſources de l'art. C'eſt depuis ce tems que tout ſon corps eſt garni de pointes de corne, à l'exception de la tête, de la paume de la main & de la plante des pieds. Quand elles commencent à pouſſer, elles reſſemblent à des tuyaux de plume, tels qu'on peut les voir ſur la volaille quand elle eſt déplumée. Elles ont ſix lignes de longueur, & deux ou trois de groſſeur, & elles ſont implantées perpendiculairement dans la peau, comme on l'obſerve dans les hériſſons. La couleur en eſt livide, & quand on les oppoſe à la lumiere, elles ſemblent tranſparentes. Lorſque l'on plie la peau, & que les ſoies ſont couchées horizontalement, elle paroît blanche, tandis qu'elle eſt noirâtre dans les autres endroits du corps. Quand cet homme eſt habillé, & qu'ils a des gants,

il reſſemble à un autre homme. Il a la barbe & les cheveux noirs. Il eſt bien fait, & d'une figure intéreſſante ; de façon qu'il peut aiſément, à l'extérieur, en impoſer au beau ſexe, & même lui plaire. Il ne reſſent aucune incommodité.

Mais un phénomene non moins ſingulier; c'eſt que toutes les automnes ſes ſoies tombent, & renaiſſent après, tellement qu'on peut dire que cet homme reſſemble à une bête par les poils & par la mue. Il a eu un morceau de chair emporté à la jambe, la place eſt encore nue, & n'eſt couverte d'aucune de ces ſoies. A l'âge de vingt ans, il fut attaqué d'une petite vérole confluente ; tout ſon corps ſe dépella en très-peu de tems ; mais après ſa guériſon, les ſoies repoufferent comme auparavant. Du reſte, il a preſque toujours joui d'une bonne ſanté : il a paſſé deux fois par les grands remedes, & a ſouffert la ſalivation ſans amendement. C'eſt ce qui fait que l'on a ceſſé tout remede, ne connoiſſant pas la cauſe cachée de cette étrange maladie. Mais qui pourroit le croire ! Cet homme ſauvage eſt devenu amoureux, & a ſu rendre ſenſible une jeune fille, à laquelle il s'eſt uni par les nœuds du mariage. Eſt-ce l'amour ? eſt-ce la curioſité qui a fait décider cette fille en faveur de cet homme ? *Quidquid ſit, tota ſuperficies penis ſetoſa eſt, ſed ſetæ minores, mollioreſque quam alibi, preſertim tempore decidentiæ.* Il a eu de ce ma-

riage six enfans, tant filles que garçons; tous étoient constitués comme lui, & également couverts de cornes. Le sort a disposé de cinq; il ne reste plus qu'un garçon, qui ressemble parfaitement à son pere.

Le Docteur Sloane rapporte ce fait dans les *Transactions Philosophiques*, n°. 424, p. 299. On y lit aussi une observation donnée par M. George Ash, Secrétaire de la Société de Dublin, année 1685, au sujet d'une fille qui avoit des excroissances de corne dans toutes les articulations. Mais il paroît que ce n'étoit que des verrues extrêmement seches qui avoient pris cette consistance. Comme l'homme porc-épic est le premier de son espece, on doit desirer que son fils en soit le dernier, car autrement il y auroit à craindre que cette race, en se multipliant en Angleterre, ne rendît un jour les Anglois de véritables porcs-épics.

Ne pourroit-on pas dire que cette histoire favorise beaucoup l'opinion de M. de Buffon, sur les particules organiques? Comment peut-on expliquer la ressemblance parfaite de ces enfans à leur pere, par le moyen du systême des œufs? Y a-t-il de la vraisemblance à soutenir que le Créateur a formé des œufs de cette espece? Ce phénomene me paroît mériter l'attention de tous les Savans; & c'est à eux que je laisse la gloire d'en trouver l'explication.

HOMME *réglé comme les femmes.* Le berger d'une métairie fit une chûte considérable. M. le Bœuf l'aîné, Chirurgien à la Roche-Chalais, près Coutras, fut appellé. Prêt à saigner le malade, la maîtresse du logis lui dit confidemment que cette opération pourroit avoir des suites fâcheuses, parce que son valet lui avoit dit qu'il avoit ses regles. Cet avis causa à M. le Bœuf un extrême étonnement. Il approche du malade, considere la partie malade, & ensuite le sein gauche, qui lui paroît d'une grosseur beaucoup plus considérable que les mamelles d'un homme. Sa base étoit ronde, bien circonscrite, & formoit, sans affaissement, une piramide soutenue; en un mot, tel que le sein d'une fille de vingt ans : c'étoit aussi l'âge du malade. Le Chirurgien lui déclara la confidence de la Fermiere : il reste interdit, rougit, & avoue qu'il étoit vrai que depuis deux ans il étoit sujet à une évacuation de sang, dont les retours étoient réglés comme ceux de la lune. Il ajouta que cet écoulement duroit environ deux jours; qu'il ne causoit pas le moindre changement à sa santé; qu'il ne ressentoit à son approche aucune douleur aux reins & aux parties de la génération; qu'il n'étoit averti par aucun signe; que communément il commençoit pendant le sommeil; de maniere qu'étant toujours surpris, il n'avoit pu dérober son incommodité à sa maîtresse. M.

le Bœuf exigea du berger qu'il lui permît de s'assurer de son sexe, & il trouva qu'il étoit vraiment mâle, sans la moindre altération dans aucune de ses parties. Ce phénomene, aussi surprénant que nouveau, le parut davantage encore à cet artiste, lorsque le malade lui dit qu'il n'étoit pas le seul, puisqu'ils étoient dans sa famille quinze freres & une sœur qui avoient également leurs regles; & que son pere étoit dans le même cas. *Journ. de Méd.* Octobre 1756.

Homme *réglé par les narines.* George Schleith, habitant de la Seigneurie de Hellange, village près de Thionville, & Sergent du même lieu, perdoit tous les mois, par les narines, une quantité considérable de sang. Cet homme avoit trente-huit ans; & depuis l'âge de seize, il étoit soumis à cette hémorrhagie périodique. Deux jours avant il éprouvoit un mal-aise sensible, des étourdissemens considérables, des lassitudes, des engourdissemens, jusqu'à ce que l'écoulement y eût fait succéder le calme. Ce phénomene, surprenant par lui-même, le paroîtra encore davantage, quand on saura que la mere de cet homme, d'un tempérament sanguin, outre les évacuations communes à son sexe, avoit payé néanmoins périodiquement, par les narines, le même tribut, depuis l'âge de vingt-cinq ans, tems de son premier enfantement, jusqu'à quarante-cinq, terme où elle fut délivrée de l'une & l'autre incommodité. Cette double

évacuation exposa sa vie en différens tems, par l'accablement & les syncopes que lui occasionnoit cette perte démesurée de sang. Son fils, d'une stature médiocre, jouissoit d'ailleurs d'une santé parfaite. *Journal de de Médecine.* Janvier 1765.

HOMMES A SIX DOIGTS AUX MAINS ET AUX PIEDS. M. de Réaumur rapporte ce fait singulier, *Art de faire éclore des poulets*, tom. II, pag. 377, & c'est de M. Godeheu de Riville, Commandeur de Malte, que M. de Réaumur le tient. Cet illustre Académicien, après avoir parlé d'une espece de poule, qui a cinq doigts à la patte, nous fait observer que cette singuliere variété se trouve aussi dans les hommes. Il donne la relation d'une famille qui est dans un village de l'isle de Malte, où un homme né avec six doigts aux mains & aux pieds, a communiqué, en se mariant, cette conformation à ses enfans : qu'un de ceux qui n'étoient pas constitué de même, avoit donné le jour néanmoins à des enfans qui avoient également six doigts aux pieds & aux mains. Cela s'est soutenu dans trois branches jusqu'à la seconde génération; on attend avec impatience quel sera le produit de la seconde souche, & si les enfans de la troisieme génération naîtront avec six doigts. Rien n'empêche de croire que cette espece puisse se perpétuer. On dit qu'il y a à Liege un phénomene qui semble autoriser cette conjec-

ture : c'eſt une race diviſée en pluſieurs familles de pluſieurs perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui ont ſix doigts aux mains & aux pieds. On les appelle vulgairement les *Dodo*, parce que, dit le peuple, ce vice de conformation ſubſiſte en eux depuis le meurtre de ſaint Lambert, patron du pays, qui fut aſſaſſiné par un nommé *Dodo*, que l'on prétend être celui d'où toute cette famille ſinguliere eſt ſortie.

HUILE DE TARTRE. M. Ferrier, homme univerſellement connu par tous les curieux, fut prié de faire une livre ou deux de bonne huile de tartre. Mais la calcination du tartre ſe faiſant auſſi facilement de vingt livres que de deux, & ſans preſque augmenter la dépenſe, il en voulut faire une plus grande quantité, afin d'en avoir pour lui-même. Elle ſentoit ſi fort l'eau de roſe, qu'il ſembloit qu'il y eût mêlé de cette eau. Cependant il l'avoit faite purement par défaillance, c'eſt-à-dire, que ſans le mêlange d'aucune liqueur, il avoit laiſſé le tartre calciné, ſe diſſoudre de ſoi-même à l'air humide de ſa cave. Mais il fit cette opération dans la ſaiſon des roſes; l'air plein des atomes de ces fleurs, ſe changea en eau par l'attraction du ſel de tartre. L'odeur de ces corpuſcules ſe rendit ſenſible au lieu où ils s'étoient amaſſés enſemble ; comme les rayons du ſoleil brûlent, quand ils ſont raſſemblés

dans un miroir ardent. Il arriva encore une autre merveille touchant cette huile de tartre, c'eſt qu'à meſure que la ſaiſon des roſes ſe paſſoit, cette huile perdoit l'odeur qu'elle en avoit empruntée. Mais l'année ſuivante, au tems des roſes, elle devint auſſi forte qu'auparavant, & ſe perdit encore à l'approche de l'hiver. Elle n'a pas ceſſé de garder le même ordre ; c'eſt pourquoi M. Ferrier l'a conſervée long-tems, comme une rareté ſinguliere. *Diſ. du Chev. d'Igbi ſur la Poudre ſympatique.*

HYDROCÉPHALE. Marie Ravot naquit, le 23 Avril 1755, dans la paroiſſe de Begle, au village de Birambitz, à une lieue de Bordeaux. L'état de la ſanté du pere & de la mere, l'accouchement qui venoit d'être heureux, ne firent point ſoupçonner que cet enfant exciteroit bientôt la curioſité des Médecins & des Chirurgiens, ainſi que le zele des Académies. Elle parut d'abord jouir d'une parfaite ſanté; mais pendant que la mere ſe remettoit de jour en jour, la nature opéroit bien différemment ſur la tête de ſa fille. On remarqua que, quoique la face de cet enfant n'eût point ſouffert d'altération ſenſible dans aucune de ſes dimenſions, la tête cependant étoit devenue d'une groſſeur extraordinaire. Tous les os qui en compoſent les différentes parties, offrirent un phénomene auſſi nouveau que ſurprenant. Ils

étoient tranſparens, & en plaçant une bougie à l'oppoſite, on voyoit, à travers, dans l'intérieur du crâne. On en diſtinguoit, ſans peine, toutes les parties. Toute la ſubſtance du cerveau paroiſſoit une liqueur limpide, claire & rougeâtre. On ne ſentoit une certaine réſiſtance au doigt que vers les parties ſupérieures & latérales de l'occiput. Ces portions étoient un peu moins tranſparentes que les autres os du crâne. Ils cédoient tous à la preſſion du doigt ; mais on appercevoit encore moins de réſiſtance à l'endroit des ſutures. Le volume du crâne ne s'eſt accru que par degrés, & par l'écartement des os les uns des autres. A la premiere viſite, la tête avoit les dimenſions ſuivantes. Depuis la racine du nez juſqu'à la nuque, un pied quatre lignes, & de circonférence un pied huit pouces. Huit jours après, la tête avoit cru d'un pouce en hauteur, & de cinq lignes en largeur.

Dans une troiſieme viſite faite le 15 Septembre, le coronal, les pariétaux, les temporaux, & l'occipital, qui, au premier examen, avoient paru d'une conſiſtance molle, ont inſenſiblement acquis de la fermeté, & étoient en ce moment auſſi durs que ceux de tout autre enfant du même âge. Premier effet qui mérite attention, puiſqu'il eſt le produit d'un nouveau degré d'oſſification qui s'eſt faite dans un tems où tout concouroit à ramollir encore davantage ces parties

de la boîte osseuse, ainsi qu'il est arrivé dans les hydrocéphales dont nous avons l'histoire. Ces os ne cedent plus à la pression du doigt; ils ont cependant conservé leur transparence. Seconde particularité. En trente-quatre jours, la tête a grossi d'un pouce dix lignes, depuis la racine du nez jusqu'à la nuque, de trois lignes seulement d'une oreille à l'autre, & d'un pouce quatre lignes en circonférence.

La lumiere de la bougie ne paroissant pas suffisante pour découvrir ce qui se passoit dans cette tête, on l'exposa aux rayons du soleil dans une chambre obscure. Elle parut beaucoup plus transparente qu'à la lumiere de la bougie. A-peine remarqua-t-on un peu d'opacité en quelques endroits. Cette transparence étoit une véritable diaphanéité. Ce qui parut le plus singulier, c'est la transparence du nerf optique qu'on reconnut, à travers la prunelle, à son implantation dans le globe de l'œil, sans cependant que les autres parties fussent plus diaphanes que dans l'état naturel. La transparence se fit également appercevoir dans l'oreille.

Cet enfant se portoit très-bien, & est parfaitement nourri. Elle suivoit, avec les yeux, la lumiere d'une bougie; elle les portoit en haut, en bas, à droite, à gauche, suivant qu'on la lui présentoit. Si l'on mettoit cet enfant au grand jour, la prunelle se contractoit, le globe paroissoit se précipiter

dans la partie inférieure de l'orbite, afin d'éviter les impressions trop fortes de la lumiere. Ses pere & mere la porterent de ville en ville, & priverent Mr. Belbeder, Doct. Med., de qui nous avons tiré cet article, de pousser plus loin ses observations. Ce qu'on vient d'en donner est inséré dans le *Journal de Médecine*, Octobre & Novembre 1755.

HYPPOCENTAURE. Phlégon de Tralles en Asie, affranchi de l'Empereur Adrien, est Auteur d'un livre des *Evénemens extraordinaires*. Il y fait la description d'un hyppocentaure pris sur les montagnes de l'Arabie. Le Roi de ce pays l'envoya en Egypte, pour être mené à l'Empereur. Cet animal mourut bientôt, néanmoins, le Gouverneur d'Egypte le fit embaumer, & porter à Rome, où il fut mis dans le palais d'Adrien. Phlégon invitoit ceux qui doutoient de ce récit, à s'en assurer par eux-mêmes. Suidas, Photius, & Vossius rapportent ce fait, sur la foi de Phlégon : nous le donnons comme une chose possible, plutôt que véritable.



# I

IBIS, eſt un oiſeau particulier de l'Egypte. Il reſſemble à la cigogne par ſon bec, & ſes jambes longues & maigres, & il aime ſi fort ce pays, qu'il ſe laiſſe mourir de faim quand on le tranſporte ailleurs. Il ſe nourrit d'eſcargots, de ſauterelles, de ſerpens, & ſurtout de ceux que le vent du midi amene des déſerts de la Lybie, & qui ont des ailes. La nature a donné à ces oiſeaux un inſtinct ſi particulier ſur ce ſujet, qu'ils vont les attendre dans la ſaiſon ſur les frontieres, & les engloutiſſent en volant. On trouve des ibis de deux ſortes, de blancs & de noirs. Ces derniers ne ſe rencontrent que dans la Baſſe-Egypte. Les autres ſont ſi communs dans tout le pays, qu'on en voit quelquefois des quantités prodigieuſes.

ICHNEUMON, ou *Rat d'Egypte*, eſt de la grandeur d'un chat, couvert d'un poil fort rude, moucheté de blanc, de jaune & de cendré. Son grouin reſſemble à celui du pourceau, & il s'en ſert pour fouiller la terre. Il a les oreilles courtes, les jambes noires, & une queue ſemblable à celle des renards. Il ſe nourrit de lezards, de ſerpens, de limaçons, de caméléons, de rats, & d'au-

tres animaux. Les Naturalistes ajoutent qu'il est fort avide du foie des crocodiles, qu'il se coule dans leur ventre pendant qu'ils dorment, le dévore, & s'échappe ensuite par un trou qu'il fait au corps de cet animal. Mais le plus grand service qu'il rend à l'Egypte, est de briser leurs œufs par-tout où il en rencontre. C'est pour cela que les anciens Egyptiens lui rendoient un respect religieux.

INDIENS (*les*) de l'Orénoque ont une pêche & un divertissement dignes de la curiosité du lecteur. La premiere est celle du cayman, le crocodyle de leur fleuve. Cet animal est fort vorace. Ils lui tendent un piege appellé *Tolette*. Ce piege consiste en un morceau de bois dur & pointu, qu'on enveloppe d'un poisson, ou d'un morceau de chair. La tolette est attachée à une forte courroie, qu'on lie bien ferme à terre. L'hameçon flotte sur l'eau. Le cayman l'engloutit, impatient d'avaler la proie qu'il voit devant lui. Mais il s'engorge tellement que les deux pointes du bâton lui entrent dans les deux mâchoires, & qu'il ne peut ni ouvrir ni fermer la gueule. Le Pêcheur attend que le bois soit suffisamment enfoncé, de part & d'autre, par les efforts que le cayman fait pour s'en délivrer, & le tire ensuite à terre par le secours de ses camarades.

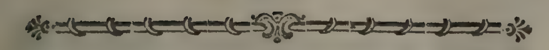
On emploie le même moyen pour le ti-

rer à sec, sans qu'il soit besoin de viande, ni d'aucune autre amorce, & c'est là un divertissement qui mérite d'être vu. Un Indien prend la tolette par le milieu, & agace le cayman, qui s'échauffe au soleil, la gueule ouverte d'une aune. Cet animal ne voit pas plutôt venir l'Indien qu'il court pour le dévorer. L'Indien, à une distance convenable, fait un pas de côté, & le cayman passe outre. Cet animal ayant les vertebres de l'épine si roides & si inflexibles, qu'il est obligé de décrire un grand cercle pour rejoindre son ennemi. L'Indien l'attend de pied ferme, jusqu'à deux ou trois fois, & même plus, l'évitant toujours avec la même adresse. A la fin, il délie la corde, empoigne fortement le bâton, & attend le cayman sans bouger de sa place. Celui-ci se jette sur lui en fureur, & alors l'Indien, avec une intrépidité étonnante, lui plonge le pieu en travers, & tout le bras dans la gueule, assuré qu'en la fermant, les deux pointes de la tolette lui entreront dans les mâchoires. Dans cet état il devient furieux, & attaque les assistans qui l'irritent comme un taureau, & se divertissent à le voir s'élancer inutilement sur l'un & sur l'autre. Je doute qu'on ait jamais vu dans les cirques & dans les amphithéatres de Rome un pareil exemple d'adresse & d'intrépidité. Les Indiens de Campêche se procurent le même divertissement; mais les habitans des Philippines

ſont infiniment plus adroits qu'eux, auſſi leurs caymans ſont-ils plus agiles & plus légers que ceux de l'Amérique.

Les Otomachos & les Guamos les attaquent avec encore plus d'audace. Deux Indiens prennent une forte courroie, au bout de laquelle eſt un nœud coulant. Quand le cayman eſt au ſoleil, ils s'en approchent ſans bruit, lui jettent le lac autour du muſeau. Le cayman s'élance auſſi-tôt dans l'eau, emporte l'Indien, & va juſqu'au fond; mais quand il y arrive, il a déja la trompe & le cou ſerré de trois ou quatre nœuds. Alors l'Indien ſort de l'eau ſans le moindre effroi, & aide ſon compagnon à tirer le cayman à terre, & à le tuer.

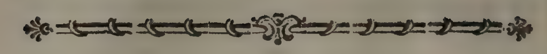




# K

KINYU. Dans le lac de Cinking en Chine, on pêche de petits poiſſons dorés nommés *Kinyu*, que les grands Seigneurs achetent fort cher, pour les nourrir dans leurs jardins de plaiſance. Un de ces poiſſons vaut quelquefois trois écus d'or, quoiqu'ils ne ſoient pas plus gros que le doigt. Ce qui les fait tant eſtimer, eſt leur peau qui brille, & paroît parſemée de poudre d'or, & qu'ils s'apprivoiſent avec ceux qui leur donnent à manger dans leur main, faiſant mille petits jeux dans l'eau. MARTIN MARTINI. *Deſcrip. de la Chine; Recueil de Thévenot*. Liv. III.





# L

LAC. A une demi-lieue de Tivoli, Ville d'Italie, on voit un petit lac qui n'a que quatre ou cinq cents pas de tour, mais qui eſt extrêmement profond. L'eau en eſt fort ſoufrée; il en ſort un ruiſſeau de même qualité; ce qui lui fait donner le nom de *Solffo-rata*. On va prendre le bain dans ce ruiſſeau pour la guériſon de différentes maladies. Le lac eſt remarquable à cauſe de pluſieurs Iſles flottantes que le vent pouſſe de côté & d'autre. Elles ſont à fleur d'eau, & toutes couvertes de roſeaux. Ceux qui ont paſſé par-deſſus, ont reconnu qu'elles avoient de la ſolidité & de l'épaiſſeur, parce qu'ils ne pouvoient atteindre le fond avec leur épée, ou des pieux qui étoient aſſez longs. On juge de la profondeur de ce lac par le tems que demeure à s'élever un bouillon, que les pierres qu'on y jette pouſſent en haut. La plus grande de ces Iſles a environ vingt-cinq pas de long, & quinze de large. Les autres ſont un peu moindres. Pline fait mention de pluſieurs Iſles flottantes en divers lacs d'Italie. Entr'autres, d'une dans le lac Vadomonis, que quelques-uns croyent être le lac de Viterbe, & d'autres celui de Biſſanelle. Il ajoute que cette Iſle étoit chargée d'une

d'une épaiſſe forêt, & qu'elle ne s'arrêtoit jamais un jour & une nuit dans le même lieu. Pline le jeune a décrit ce lac de Vadomonis. Ce qu'il en rapporte a beaucoup de reſſemblance avec les Iſles du lac de Tivoli. Denis d'Halicarnaſſe fait la deſcription d'une Iſle dans le lac de Cutilium, appellé préſentement *Contigliano*, dans la terre de Sabine, laquelle avoit cinquante pieds de diametre, un pied de terre au deſſus de l'eau, & portoit quelques arbriſſeaux. Le peuple appelle les Iſles du lac de Tivoli *Carquetes*, parce qu'elles ſe peuvent conduire comme des barques. Si le lac étoit plus grand, elles pourroient s'agrandir juſqu'à pouvoir porter des jardins & des forêts, comme celles dont parle Pline, & celles qui ſont auprès de Saint-Omer, où il y a des habitans. La raiſon qu'on peut donner de ces Iſles flottantes, c'eſt que ce lac étant rempli de ſources d'eau ſoufrée, les bouillons qu'on y remarque élevent quantité de limon raréfié par le ſoufre, lequel ſurnageant, & s'attachant à des joncs & des herbages, ſe groſſit, peu à peu, par de ſemblables matieres qui s'y amaſſent; de ſorte que ces Iſles étant compoſées d'une terre poreuſe, & mêlée de ſoufre, elles ſe ſoutiennent ſur l'eau, & produiſent des roſeaux comme les autres terres marécageuſes. *Solin*, *Jean Spon*, *Martio*, *Bayle*.

LAURIER ENRAGÉ. Dans Amycles, Ville & Port du Bosphore de Thrace, étoit le sépulchre d'un Roi de Bebrycie, qui fut tué. Près de ce tombeau on avoit planté, le jour même de la mort de ce Prince, un laurier que l'on appelloit le *Laurier enragé*, parce que si l'on en portoit quelque branche dans un navire, tous ceux qui y étoient prenoient querelle ensemble, & ne pouvoient s'appaiser qu'on n'eût jetté la branche dans la mer. PLINE, *Lib.* 16, *Cap.* 44.

LENTISQUE. A trois lieues de Chio, sur une montagne qui est au midi, il croît quantité de lentisques, qui sont de petits arbrisseaux d'où coule le mastic : ils ont la feuille approchante de celle du myrthe, & poussent des branches si longues, qu'elles vont jusqu'à terre, en serpentant; mais ce qui est surprenant, c'est qu'aussi-tôt qu'elles sont en bas, elles se relevent peu à peu d'elles-mêmes. On fend les branches dans le mois de Mai & de Juin, & il en sort une espece de gomme que nous appellons *Mastic*, & les Turcs *Sages*. Toutes les femmes du serrail en mâchent incessamment pour se rendre les dents blanches, & pour avoir l'haleine agréable. BELLON. Liv. II. ORTELIUS, PORCACCIO. *Descrip. de Chio*, &c.

LION MARIN. On trouve dans l'Isle de Juan Fernandez, qui est un mouillage de la

mer du ſud, ou pacifique, un animal amphibie qu'on appelle *Lion marin*. Il a depuis douze juſqu'à vingt pieds de long, & en circonférence, depuis huit juſqu'à quinze pieds. Ces animaux ſont tellement gras, qu'après avoir fait une inciſion à la peau, qui a environ un pouce d'épaiſſeur, on trouve au moins un pied de graiſſe, avant que de parvenir à la chair & aux os. On a tiré de quelques-uns des plus gros, juſqu'à cinq cents pintes d'huile, meſure de Paris. Ils ne ſont pas moins ſanguins, puiſqu'un ſeul a fourni deux barriques de ſang. Leur peau eſt couverte d'un poil court, de couleur tanée claire. Mais leur queue & leurs nageoires, qui leur ſervent de pieds, quand ils ſont à terre, ſont noirâtres. Les extrêmités de leurs nageoires ne reſſemblent pas mal à des doigts joints enſemble par une membrane; mais cette membrane ne s'étend pas juſqu'au bout des doigts, qui ſont garnis chacun d'un ongle. Outre la groſſeur qui les diſtingue des veaux marins, ils en different encore en pluſieurs choſes, ſur-tout les mâles, qui ont une eſpece de groſſe trompe qui leur pend du bout de la mâchoire ſupérieure, de la groſſeur de cinq ou ſix pouces. Cette partie ne ſe trouve point dans les femelles, ce qui les fait diſtinguer des mâles au premier coup d'œil, outre qu'elles ſont plus petites. Ces animaux ſont de vrais amphibies. Ils paſſent l'Eté dans la mer, & l'Hiver à terre. C'eſt

alors qu'ils travaillent à la génération, & que les femelles mettent bas. Ils vivent de l'herbe qui croît aux bords des eaux courantes. Ils ſont d'un naturel fort peſant, & difficiles à éveiller. Mais ils ont la précaution de placer des mâles en ſentinelle autour de l'endroit où ils dorment, & ces ſentinelles ont grand ſoin de les éveiller, dès qu'on approche de leur horde. Ils ſont propres à donner l'alarme. Leurs cris ſont bruyans & de tons différens. Tantôt ils grognent comme des pourceaux; tantôt ils henniſſent comme les chevaux les plus vigoureux. ANSON. *Voy. autour du monde.*

LIONS. Les Heuſaquas, un des peuples Caffres, tendent des pieges pour attraper des lions; ils les apprivoiſent, & les rendent auſſi dociles que des chiens: juſques-là même qu'ils les menent avec eux à la guerre, & les lâchent contre leurs ennemis dans la chaleur du combat. DAPPER. *Deſcrip. de l'Afrique.* LUDOLPH. *Hiſt. Ethyop.*

LIONS. Il y en a dans les environs d'Aguila, Ville du Royaume de Fez, une grande quantité dans les forêts; mais ils ſont ſi lâches qu'un enfant les fait fuir, & l'on dit communément à Fez, pour déſigner un poltron, *qu'il eſt comme les lions d'Aguila, à qui les veaux rongent la queue.* MARMOL. *Liv. IV.*

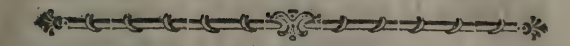
LOUPS MARINS. (*les*) Il y a dans la riviere de la Plata une Iſle qui n'eſt preſque habitée que par ces animaux. Lorſqu'ils ap-

perçoivent un bâtiment, ils courent en foule au devant de lui, s'y accrochent, en considerent les hommes avec attention, grincent des dents, & se replongent dans l'eau; ensuite ils passent & repassent continuellement devant le navire, en jettant des cris, dont le son n'est pas désagréable à l'oreille; & lorsqu'ils ont perdu le bâtiment de vue, ils se retirent dans leur Isle, ou sur les côtes voisines. Ils ne sont ni redoutables par leur férocité, ni difficiles à prendre. Ils s'enfuient aussi-tôt qu'ils voyent un chasseur armé. Leur peau est très-belle, & très-estimée pour la beauté de son poil, qui est ras, doux & de longue durée. *Lettres éd. 30e. Recueil.*

LUCIOLES. On voit autour de Samogia, Village de Lombardie, entre Bologne & Modene, à trois lieues de l'une & de l'autre, à l'entrée de la nuit, la campagne couverte de mouches luisantes, qu'on appelle *lucioles* : elles sont faites comme un hanneton, mais beaucoup plus petites : elles ont le bas du corps rempli d'une matiere presque liquide, & de couleur de citron. A chaque coup d'aîle que donnent ces mouches, cette matiere jette un trait de feu, qui semble l'étincellement d'une étoile. MISSON, *Voyage d'Italie.* Il y a de semblables mouches dans la vallée de Pragelas, en Dauphiné. On dit qu'il y en a encore, mais de plus grandes, dans l'Isle Barbade. MATY, *Dict.*

LUNDE, (*la*) eſt un oiſeau des Iſles de Fero, plus gros qu'un pigeon : il eſt toujours en guerre avec le corbeau, parce que celui-ci en veut à ſes petits : ſouvent la lunde, dont le bec eſt fort & crochu, ſaiſit ſon ennemi à la gorge, lui preſſe la poitrine entre ſes ſerres, l'entraîne au deſſus de la mer, s'y laiſſe tomber, & étrangle le corbeau dans l'eau.





# M

MACANILLO. Dans l'Isle de Porto-Rico, sur le rivage de la mer, il croît un arbrisseau qui porte des pommes mortelles aux poissons, lorsqu'elles tombent dans l'eau, & dont l'ombre même nuit aux hommes, s'ils s'endorment sous leurs branches. Les Espagnols nomment cet arbrisseau *Macanillo*. Il pousse quantité de fleurs qui se nouent en petites pommes tachetées d'un beau rouge, & dont l'odeur est admirable. L'ombre du Macanillo fait enfler tout le corps de ceux qui dorment sous cet arbre. Si quelque goutte de rosée tombe des branches sur leur peau, elle s'écorche comme si c'étoit de l'eau-forte. Les Sauvages composent de ce fruit un poison sans remede.

MAPURITO, ou, selon les Indiens, *Mafutiliqui*, est un petit animal, le plus beau, & en même-tems le plus infecte qu'on ait encore vu : il a le corps tacheté de blanc & de noir : sa queue est proportionnée à sa grosseur, & garnie d'un très-beau poil : il est vif, méchant & hardi, & ne craint aucun animal, quelque grand & féroce qu'il puisse être ; lorsqu'il voit venir à lui un homme, un tigre, &c. il l'attend de pied ferme,

& lorſqu'il eſt à une portée convenable, il lui tourne le dos, & lui lâche un vent ſi empeſté, qu'il l'étourdit, & le met, pendant long-tems, hors d'état de le ſuivre; enſuite il continue ſon chemin, bien aſſuré qu'on ne le pourſuivra point. Les Indiens le tuent à coups de fleches, & trouvent ſa chair auſſi délicate que celle du lapin : ils ſe parent de ſa peau, qui eſt belle, douce au toucher, & ſans aucune mauvaiſe odeur.

MARA eſt une réſine fort rare parmi les Indiens *Guaybas*, *Tunevos & Chiricoas*. On ignore même d'où ils la tirent : elle eſt de couleur de feu, d'une odeur forte, mais agréable. Il eſt difficile de concevoir quelle connexion elle a avec le gibier; mais ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'il ſuit ceux qui en ont ſur eux. Voici l'uſage qu'en font les Indiens dont je viens de parler. Dès qu'ils voient quelques bêtes fauves, ils ſe frottent la poitrine & une partie des bras avec de la *mara* : ils obſervent de quel côté vient le vent, ſe placent dans cet endroit, prennent leurs arcs & leurs fleches, & ſe couvrent le viſage d'une branche d'arbre : le gibier ne ſent pas plutôt l'odeur de la réſine, qu'il la ſuit la tête levée; ce qui donne le moyen aux Indiens de le tuer à leur gré. Cette propriété mérite l'attention des curieux.

MÉDECINIER, arbre de l'Amérique, dont les feuilles, infuſées dans de l'eau tiede, ſont un excellent antidote contre le poiſon tiré du ſuc, ou du fruit ſemblable à nos pommes d'api, d'un autre arbre de ce nouveau monde, nommé *Mancenilier. Journ. de Méd.* Novemb. 1757.

MICOULIER (*le*) eſt un arbre d'Egypte, qui a cela de particulier, que ſes feuilles ne ſortent qu'à l'extrêmité des branches, où elles ſe forment en gros bouquets, & ſi égaux, qu'il ſemble qu'on auroit pris la peine de les couper avec des ciſeaux. Les branches, qui commencent vers le tronc, en produiſent de plus petites, qui ſont toute fourchues & fort minces.

MOLANGUIN eſt un bois des *Philippines* qui ſe convertit en pierre. Sur les côtes de la *Terre-Ferme*, le bois gris de *Guayacan*, jetté dans l'eau, ſe change en pierre à fuſil. On a vu un morceau de ce dernier qui étoit moitié bois & moitié caillou.

MOMIE VIVANTE. La Dame Boſquet, de la Ville d'Aumale, offre un de ces phénomenes par leſquels la nature ſemble ſe jouer de l'eſpece humaine. A la ſuite d'une maladie de rhumatiſme, les muſcles des bras, des jambes & des cuiſſes devinrent roides, ſecs comme ceux d'une momie; ceux des extrê-

mités du corps acquirent une consistance comme tendineuse ; c'étoit une rigidité & une dureté qui ne pouvoient se comparer qu'à celles des cartillages. Les mouvemens des pieds étoient de plus en plus difficiles : ceux des genoux, quoique très-roides, étoient moins gênés : il en restoit un peu aux doigts de la main, point du tout aux poignets, & fort peu aux coudes ; l'avant-bras ne souffroit plus la moindre extension ; la peau, qui recouvroit toutes ces parties, étoit dure & âpre comme un cuir, au point d'émousser la lancette ; cependant on démêloit encore la pulsation des arteres : peu-à-peu les muscles du cerveau participerent au vice général des autres muscles du corps : il gagna de proche en proche, & sur la fin, ses progrès furent assez rapides ; enfin, l'endurcissement de presque toutes les parties charnues avoit desséché le corps de cette femme, pendant sa vie, comme une véritable momie, & l'emporta après un mois de durée. *Journ. de Méd.* Juillet 1758.

Momie. On a découvert un tombeau, le 11 Février 1756, en fouillant la terre dans un canton nommé *le terroir de Jarblot*, à deux lieues de Maringues, & à trois lieues de Clermont-Ferrand, en Auvergne. M. Strope, Chirurgien & Apothicaire à Maringues, a fait une description de la momie qu'il renfermoit, aussi curieuse qu'intéressante, par les singularités qu'elle contient. Nous allons

rapporter ses propres termes. » La momie » reposoit, dit-il, dans un cercueil de » plomb, dont le couvercle n'étoit point » soudé, mais s'emboîtoit comme le dessus » d'une tabatiere. Ce cercueil étoit renfermé dans une espece d'urne de pierre de » grès, qui se réduisit en poudre dès qu'on » voulut y toucher. Le sujet, ajoute M. » Strope, m'a paru être un jeune homme » d'environ 13 à 14 ans, & de 4 pieds de » haut : tout son corps m'a semblé assez bien » proportionné, à l'exception de la tête, » qui étoit un peu plus grosse qu'elle ne l'est » ordinairement à cet âge, & de son pied » qui étoit fort petit. Je lui trouvai du baume appliqué sur son corps en forme de cataplasme, de l'épaisseur d'un pouce : le » tout étoit soutenu avec des bandes & des » compresses ; chaque extrêmité avoit son » bandage particulier, & il y avoit un bandage universel qui couvroit toutes les » parties du corps : la tête portoit un bonnet de toile qui servoit à contenir le baume destiné à conserver cette partie, & » pardessus on avoit mis un autre bonnet de » soie : les deux bras étoient croisés vers le » poignet, renfermés dans une bourse, & » fixés avec des rubans. Cette momie avoit » de plus deux chemises l'une sur l'autre, » qui se trouvoient immédiatement dessous » une couverture faite avec du gros fil : » tous les linges extérieurs étoient trempés

» avec du goudron, pour les garantir de
» l'humidité. «

Tout ce détail ne présente presque rien de particulier & de nouveau; mais certaines circonstances qui accompagnoient cet embaumement, me paroissent mériter l'attention des Savans; au moins j'avouerai qu'elles ont réveillé mon admiration. La peau avoit la souplesse & le coloris qu'elle a coutume d'avoir dans un sujet qui vient d'expirer : elle étoit cependant plus brune & plus roide au visage & à la partie chevelue : les doigts s'étendoient d'eux-mêmes quand on les avoit fléchis : le bas-ventre étoit souple & mollet; ce que la pudeur défend de nommer, étoit fort apparent, & dans toute son intégrité : les cheveux étoient châtains, & on avoit beaucoup de peine à les arracher.

Ce qui augmente la surprise de M. Strope, c'est que, ni le ventre, ni l'estomac, ni la tête de cette momie n'avoient point été vuidés. Les ingrédiens de cet embaumement étoient d'une odeur si forte, qu'elle a servi à faire découvrir le tombeau, & qu'elle a incommodé plusieurs habitans d'un Village voisin. *Journ. de Méd.* Avril 1756.

MONTAGNE DES OISEAUX, est en Egypte, ainsi appellée, parce que dans une certaine saison de l'année, il y en vient une si grande quantité, & d'especes si différen-

tes, qu'il eſt difficile de deviner ce qui peut les y attirer. Ces oiſeaux, entiérement inconnus aux habitans du pays, ſont gros comme des pigeons; ils ont les aîles noires & le col blanc : leur bec eſt ce qu'ils ont de plus ſingulier; il eſt plat, & long comme le doigt, avec cette différence que la partie ſupérieure eſt plus courte, & s'emboîte dans celle de deſſous. C'eſt du moins ainſi que paroît la tête & le bec d'un de ces oiſeaux, mis, par Paul Lucas, dans le Cabinet de Mgr. le Duc d'Orléans.

MOUCHERONS. Le célebre M. de Tournefort, dans ſa *Diſſertation ſur l'Iſle de Milo, dans l'Archipel*, rapporte une maniere ſinguliere de faire mûrir les figues. Selon cet Auteur, on ne peut leur procurer cette maturité que par la piquure de certains moucherons qui ſont formés dans les figues ſauvages. On porte exprès ces inſectes ſur les arbres qui produiſent les figues domeſtiques ou greffées, afin qu'ils en piquent le fruit qu'on veut faire mûrir.

MOUCHERONS. Aux bords du Danube, ſur un rocher qui n'eſt pas éloigné de Raïm & de Paſſarowitz, Villes de Servie, où s'eſt tenu le Congrès pour le fameux Traité de Treve, entre l'Empereur, la République de Veniſe & le Grand-Seigneur, ſigné le 27 uillet 1710; ſur ce rocher, dis-je, on remarque qu'il s'engendre une prodigieuſe

quantité de moucherons. Ces insectes piquent les chevaux, les bœufs, &c. les font enfler, & mourir en peu d'heures, sur-tout si ces moucherons entrent dans leurs oreilles & dans leurs nazeaux; alors ces animaux meurent presque aussi-tôt: phénomene dont les Plénipotentiaires des Puissances que je viens de nommer furent témoins. Suivant le rapport des habitans du pays, le passage de ces insectes ne dure que neuf ou dix jours, & n'arrive que de deux années l'une. On ne sait point d'autre moyen pour s'en garantir, que de renfermer les bestiaux, & de faire une fumée épaisse & puante qui les éloigne.

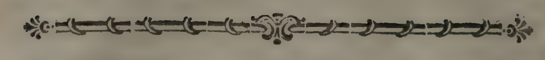
MOUCHES. Le pays des Amazones, dans l'Amérique méridionale, a cela de particulier, que quoique proche de la ligne, on n'y voit, ni mouches, ni les autres insectes qui sont si incommodes dans tout le reste de l'Amérique. LAET. *Histoire du nouv. mond. Géorg. moderne*, *&c.*

MOUTONS (*les*) qui paissent dans les campagnes de Tyr & de Saïde ont des dents dorées. Il y a apparence que c'est l'herbe qu'ils mangent qui leur donne cette couleur, & les habitans du pays en sont si persuadés, qu'ils croient que cette plante formeroit de l'or. Les dents de ces moutons changent de couleur lorsqu'ils ne trouvent plus de cette herbe dans les champs.

Moutons. Près de Reame, Ville de l'Arabie-Heureuſe, on voit des moutons d'une groſſeur ſi prodigieuſe, qu'il y en a dont on aſſure que la queue peſe juſqu'à 40 liv. L'air eſt très-pur dans cette Ville. Il n'eſt pas rare, dit-on, d'y voir vivre juſqu'à plus de 100 ans, & même juſqu'à 120. Davity, *Deſcription de l'Arabie.*

MUGUEI. Le Mexique produit une plante admirable. Les habitants la nomment *muguei* ou *maquei* : elle leur fournit du petit vin, du vinaigre, du miel, des aiguilles, du fil, des étoffes & du bois propre à bâtir.





# N

NAIN. M. Borwslaski, Gentilhomme Polonois, eſt arrivé à Lunéville, à la ſuite de Madame Hunſiecska, parente de Sa Majeſté le Roi de Pologne, & grande Porte-glaive de la Couronne. Ce jeune Gentilhomme peut être regardé comme l'être le plus ſingulier qui ſoit dans la nature; & *Bébé*, nain du Roi de Pologne, n'avoit rien qui dût ſurprendre, depuis qu'on a vu celui-ci.

M. Borwslaski a vingt-deux ans. Sa hauteur eſt de 28 pouces. Il eſt parfaitement bien formé dans ſa taille; la nature ne s'eſt point échappée, & nulle partie ne le défigure. Sa tête eſt bien proportionnée: ſes yeux ſont beaux, & pleins de feu. Tous ſes traits ſont agréables; ſa phyſionomie eſt douce, ſpirituelle, & annonce la gaieté, la politeſſe, & toute la fineſſe de ſon eſprit. Sa taille eſt bien formée & droite; ſes genoux, ſes jambes, ſes pieds ſont dans les proportions exactes d'un homme bien fait & vigoureux. Les perſonnes qui le ſervoient, ont aſſuré qu'il étoit en pleine puberté. Il leve, avec facilité, d'une ſeule main, des poids très-conſidérables pour ſa ſtature. Il jouit d'une bonne ſanté, ne boit que

que de l'eau, mange peu, dort bien, & résiste à la fatigue. Il danse avec justesse; il est léger & adroit. La nature n'a rien refusé à cette aimable créature; elle semble même l'avoir dédommagé de son extrême petitesse, par les graces qu'elle a répandues sur sa figure, & par celles qu'on découvre, à tous momens, dans son esprit. Il joint aux manieres les plus gracieuses des reparties fines & spirituelles. Il parle très-sensément de ce qu'il a vu. Sa mémoire est très-bonne, son jugement fort sain; son cœur est sensible, & capable de reconnoissance & d'attachement. Il n'a jamais montré de colere, ni de méchanceté. Il est d'une complaisance extrême; mais il sent vivement tout le prix des politesses qu'on lui fait, sur-tout lorsqu'on lui parle comme à un homme de vingt-deux ans, & avec les égards dûs à un Gentilhomme. Cependant, il ne montre ni imprudence, ni humeur, quand on abuse de sa petitesse pour badiner avec lui, & pour lui parler comme à un enfant. Le pere & la mere de M. Borwslaski sont d'une taille fort au dessus de la médiocre : ils ont six enfans : l'aîné n'a que trente-quatre pouces, & est bien fait; le second, celui dont nous parlons, n'en a, comme il a déja été dit, que vingt-huit; trois freres cadets de celui-ci, & qui se succédent tous à un an l'un de l'autre, ont chacun environ cinq pieds six pouces, & sont forts & bien faits.

Le ſixieme des enfans eſt une fille, que l'on dit être charmante de taille & de viſage, & qui n'avoit que vingt à vingt-un pouces à l'âge de ſix ans. Elle marchoit, elle parloit auſſi librement que les enfans de ſon âge, & annonçoit autant d'eſprit que le ſecond de ſes freres.

Le pere & la mere ont regardé trop long-tems les deux aînés comme des jouets de la nature, & les ont laiſſé ſans éducation. Ce n'eſt que depuis deux ans que Madame la Comteſſe Huniecska, & une autre Dame de ſes parentes, ſe ſont attachés ces deux jeunes gens. On ne peut voir qu'avec admiration, que celui dont nous parlons ait pu acquérir tant de connoiſſances dans un ſi court eſpace. Il eſt très-inſtruit dans la religion catholique, qu'il profeſſe. Il lit, écrit bien, & ſait l'arithmétique. Il a même un eſprit d'arrangement qui lui fait tenir dans le meilleur ordre le compte de tout ce qu'il a, & de ce qu'il dépenſe. Il eſt d'une adreſſe extrême pour tous les ouvrages qu'il entreprend; & il eſt facile de remarquer qu'il ne ſe compromet pas à tenter ceux qui ſont au deſſus de ſes forces. En quatre mois il a appris l'allemand ſuffiſamment pour ſes beſoins, & le françois aſſez à fond pour s'exprimer avec facilité, & en termes choiſis; en un mot, il n'a rien qui tienne à l'enfance, & à cette eſpece de foibleſſe & d'imbécillité qui, dans le nain du Roi de Pologne, ſe ma-

nifeſte ſouvent, & plus encore que dans un enfant de quatre ans.

Pluſieurs différences eſſentielles ſe font encore remarquer entre ces deux nains. Celui du Roi de Pologne naquit à ſept mois d'une payſanne des montagnes des Voſges. Il n'avoit pas tout-à-fait huit pouces en naiſſant : un ſabot à moitié rempli de laine lui ſervit de berceau pendant plus d'un an. Bébé eût reçu la meilleure éducation, s'il eût été capable d'en profiter : à vingt ans, il avoit trente-ſix pouces de haut. Son dos ſembloit courbé par la vieilleſſe ; ſon teint étoit flétri ; une de ſes épaules étoit beaucoup plus groſſe que l'autre. Son nez aquilin étoit devenu monſtrueux ; ſon eſprit n'étoit nullement formé. On n'a jamais pu lui donner une idée de la religion, ni lui apprendre à connoître une lettre. Il n'a jamais pu faire le plus petit ouvrage. Il étoit imbécille, colere, & le ſyſtême de Deſcartes ſur l'ame des bêtes ſeroit plus facilement prouvé par l'exiſtence de Bébé que par celle d'un ſinge ou d'un barbet.

Ce que j'ai rapporté de M. Borwslaski prouve au contraire un eſprit doux & intelligent dans ce jeune Polonois. J'avoue même que je n'ai jamais vu Bébé qu'avec un extrême répugnance, & une ſecrete horreur qu'inſpire preſque toujours l'aviliſſement de notre être. Le jeune Polonois, au contraire, plaît par ſa figure & par ſon eſ-

prit. Il intéresse par ses sentimens ; il n'inspire enfin que l'attendrissement & le desir d'adoucir tout ce que son sort peut avoir d'humiliant & de douloureux. Voici des circonstances très-singulieres sur la naissance des trois enfans Polonois. Madame la Comtesse de Huniecska les a certifiées ; ainsi que plusieurs personnes de sa suite. Madame Borwslaska mere, est toujours accouchée à terme de ses six enfans ; les trois garçons, qui sont aujourd'hui d'une grande taille, sont nés de la grandeur ordinaire de dix-huit à vingt-deux pouces, toutes les parties de leurs corps étant bien formées, libres & déployées. Dans l'accouchement des trois nains, l'enfant, en venant au monde, avoit à peine une figure humaine : la tête rentrée entre les deux épaules, qui l'égaloient en hauteur, donnoit dans la partie supérieure une forme quarrée à l'enfant. Ses cuisses, ses jambes croisées & rapprochées de l'os *sacrum* & de l'os *pubis*, donnoient une forme ovale à la partie inférieure. Le tout ensemble représentoit une masse informe, presque aussi large que longue, qui n'avoit presque d'humain que les traits du visage. Ces trois enfans ne se sont déployés que par degré. Cependant aucun n'est demeuré difforme. Ils sont, au contraire, bien proportionnés & bien faits. Ils n'ont jamais porté de corps, & nul art n'a été employé pour rectifier la nature.

Ces rapports ne permettent pas d'imaginer un défaut dans la conformation de l'utérus qui ait pu gêner le fœtus, & l'empêcher de s'étendre ; puiſque depuis l'accouchement des deux nains, la mere a eu trois garçons, grands & bien formés, ſuivis d'une fille abſolument ſemblable aux deux premiers enfans, & venue au monde ſous la même forme. *Extrait du Mémoire de M. le Comte de Treſſan, à l'Académie Royale des Sciences, dont il eſt aſſocié.* Julie, petite fille d'Auguſte, avoit un nain, nommé Andromede, qui n'avoit guere plus d'une coudée de haut. Cette Princeſſe le faiſoit porter dans une cage à perroquet.

NEGRES BLANCS. A Carthagene des Indes, dans l'habitation des Majates, une Négreſſe mariée à un Negre, tous deux eſclaves de cette même habitation, avoit accouché ſept à huit fois juſqu'en 1738, mettant au monde des enfans, tantôt noirs, tantôt blancs, mais d'une blancheur dégoûtante, pour être exceſſive, & qui avoient les cheveux auſſi jaunes que le ſafran : elle a eu quatre enfans de cette couleur, & les autres ſont auſſi noirs que leur pere. Le Marquis de Villa-Hermoſa, au ſortir de ſon Gouvernement de Carthagene, amena l'aîné de ces Negres blancs à la Cour de Madrid, & Don Dioniſio de Halcedo-y-Herrera, autrefois Préſident de Quito, prit la fille pour

la placer auprès de ſa femme. Ces ſortes d'accouchemens ne ſont point rares dans ce pays, & ſans compter les quatre freres dont nous venons de parler, il y a à Carthagene d'autres Negres blancs, qu'on appelle *Negros albinos*. Quelques Negres d'Angola queſtionnés là-deſſus, ont aſſuré qu'il naiſſoit chez eux de ces ſortes d'enfans, ſans que leurs compatriotes en fuſſent ſurpris. L'Auteur de *l'Hiſtoire générale de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique* réfute cette aſſertion : on peut voir ſes raiſons dans la deſcription du Royaume d'Angola, qui eſt dans cet excellent ouvrage. Ceci eſt donc un phénomene particulier.

NIDS. Dans quatre Iſles du Tonquin, qui ſont vers la Cochinchine, on trouve des nids d'oiſeaux, dont on fait d'excellens ragoûts. Ces oiſeaux ſont environ de la groſſeur d'une hirondelle, & font leurs nids d'une eſpece de gomme, qui forme pluſieurs pelures les unes ſur les autres, à peu près de la maniere des oignons. Cette gomme étant délayée dans de l'eau tiede, ſert pour aſſaiſonner la viande & le poiſſon. Les ſauces où elle entre ont un goût ſi merveilleux, qu'il ſemble qu'on y ait mêlé tous les aromates & fines épiceries de l'orient. Un traducteur des relations modernes a rendu le mot italien *nido*, par celui de nichée, pour marquer les oiſeaux ; mais il s'eſt trompé, car effec-

tivement le nid même est employé pour l'assaisonnement des mêts. TAVERNIER. LE P. MARTINI, *Hist. du Tonquin.*

NOYÉ. Au mois de Septembre 1757, il se passa vis-à-vis des Invalides un fait très-intéressant : le voici. » Il y a dans cet endroit de la riviere un bateau, qui sert à passer l'eau. Le batelier, qui le conduisoit, soit qu'il fût pris de vin, soit qu'il lui arriva quelque accident imprévu, tomba dans l'eau & se noya. On fut près d'une demi-heure à le chercher dans l'eau, après laquelle on le retira sans mouvement & sans vie. Un Médecin, dont nous ignorons le nom, en passant par cet endroit, s'y arrêta, fit porter ce noyé à l'hôtellerie la plus voisine, lui fit faire des frictions sur tout le corps, mettre sous le nez de la fumée de tabac, donner des lavemens avec une décoction de la même plante, le réchauffa par degrés ; en un mot, vint à bout de rétablir le jeu de la respiration, & bientôt après le mouvement & la vie, & par une conduite sage & éclairée, a trouvé le moyen de réchapper ce pauvre malheureux. Cette découverte intéressante a mérité en France, en Angleterre & en Hollande, l'attention du Gouvernement : on a vu dans les papiers publics les précautions que l'on y a recommandées, & les récompenses offertes à ceux

qui pêcheront des noyés. *Journal de Médecine*. Octobre 1757.

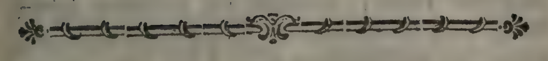
Noyée. Une fille tomba de la hauteur de quinze pieds dans un bras de la riviere de Grosne, qui passe à Cluny, en Bourgogne. On ignore le tems de sa chûte, & conséquemment le tems qu'elle demeura dans l'eau. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle fut entraînée par le courant environ à 150 pas de l'endroit où elle tomba. Elle fut retirée de l'eau, exposée sur la place, où elle resta long-tems sans être reconnue par sa mere & sa maîtresse, qui la cherchoient : on la transporta chez la derniere, où on l'étendit devant un grand feu. M. Dumolin, Médecin de Cluny, qui passoit par-là, s'arrêta, & entra sans être appellé : il fit éloigner ce cadavre du feu. La noyée étoit sans mouvement, glacée, insensible, les yeux fermés, la bouche béante, le teint livide, le visage bouffi, tout le corps enflé, chargé d'eau, & sans pouls. Le Médecin demanda des cendres qui n'eussent point servi à la lessive. Il avoit plu le matin, & l'air étoit encore humide. Il fit mettre ces cendres dans de grandes chaudieres sur le feu, pour en faire évaporer les parties qui tenoient leurs sels dissous & flottans. On en étendit ensuite sur un lit de l'épaisseur de quatre doigts : on y coucha la noyée toute nue, & on la couvrit d'une pareille quantité de cendres : on

lui garnit le cou & la tête d'un bas & d'un bonnet auſſi pleins de cendres, & on la couvrit du drap & de la couverture. Une demie-heure étoit à peine écoulée, que le pouls de la noyée ſe rendit ſenſible ; ſa voix revint peu-à-peu, des ſons inarticulés & confus devinrent plus diſtincts, & firent d'abord entendre ces mots : *Je gêle, je gêle.* M. Dumolin fit prendre à la malade une cuillerée d'eau clairette, & la laiſſa enſevelie ſous la cendre pendant près de huit heures : après ce tems, elle en ſortit parfaitement rétablie, ſi ce n'eſt qu'il lui reſtoit une laſſitude qui ſe diſſipa le troiſieme jour. Toutes les eaux s'écoulerent par la voie des urines. Cette fille s'eſt mariée dans la ſuite, & a eu trois enfans. *Journ. de Méd.* 1758.

NUAGE. Le 9 Mars 1768, à Villefranche, en Rouergue, ſur les 9 heures du matin, l'air étant ſerein, & le tems très-froid, on entendit un bruit aſſez conſidérable dans l'atmoſphere, & l'on vit en même-tems un nuage très-élevé, qui avoit la forme d'un ſerpent, & dont l'extrêmité étoit terminée par une eſpece de globe. Ce nuage, pouſſé rapidement vers le midi, s'abaiſſa à très-peu de diſtance de terre, conſervant toujours ſa rapidité, & paſſa fort près de deux hommes, à qui il fit éprouver l'impreſſion d'un vent très-violent : il s'enflamma à une cer-

taine diſtance de ces hommes, avec une explosion ſemblable au bruit de ſix coups de canon conſécutifs, dont les deux derniers furent moins forts que les quatre autres, & ſe diſſipa enſuite dans un tourbillon de fumée très-épaiſſe.





# O

OANNES. *Oannes*, monſtre demi-homme & demi-poiſſon, qui a paru, dit-on, autrefois en Egypte. Il ſortoit de la mer-rouge le matin, & venoit aux environs de la Ville de Babylone, d'où il retournoit le ſoir dans la mer. Pendant le jour, il enſeignoit à ceux qui l'écoutoient toutes ſortes de ſciences & d'arts; l'agriculture, l'architecture, les mathématiques, la morale & la médecine. On a vu quatre différens *Oannes* dans l'eſpace de quatre ſiecles, qui furent nommés *Annedotes*, & l'on gardoit encore à Babylone une ſtatue qui en repréſentoit un, 304 ans avant J. C. On prétend que les Egyptiens adorerent ce monſtre ſous le nom de *Dagon* & d'*Adargar*. Helladius de Byſance le nomme *Oën*; mais le ſentiment de Scaliger, eſt qu'il faut lire *Oannes*, & que cette abréviation vient des Copiſtes. Outre les Auteurs dont nous venons de parler, Béroſe, Appollodore, Seldene, Hornius, font encore mention d'*Oannes*; Seldene, dans ſon *Traité des Dieux de Syrie*, & Hornius, dans ſon *Hiſtoire Philoſophique*, Liv. II.

OISEAUX. On voit communément ſur les bords du Nil de gros crocodiles éten-

dus sur l'eau, comme de grandes poutres, sans mouvement. Une multitude d'oiseaux qui ressemblent assez à des vanneaux, & qui sont aussi gros, volent autour, & entrent, de tems en tems, dans leurs gueules béantes. Dès qu'ils y ont demeuré un peu de tems, les crocodiles la ferment, & la rouvrent bientôt après pour les laisser sortir. Ces oiseaux ont, en effet, une pointe très-aiguë au bout des aîles, & piquent le crocodile quand ils se trouvent enfermés; ce qui l'oblige à leur redonner la liberté : ils se nourrissent apparemment de ce qui reste aux dents de cet animal, ayant de quoi se garantir, par leur piquure, du danger qu'ils coureroient sans ce secours. C'est, sans doute, ces oiseaux dont parle Pline, & qu'il nomme *Trochilos*. Bœtar, Auteur Arabe, en raconte la même chose, sans les nommer. Il y a des aîles de ces oiseaux curieux dans le Cabinet de M. le Duc d'Orléans.

OR. La maniere dont on a découvert l'or au Bresil, & dont on l'y cherche encore, mérite de trouver place parmi les phénomenes de la nature. Vers le commencement de ce siecle, on découvrit que le Bresil, qu'on n'estimoit qu'à cause de ses plantations, contenoit une prodigieuse quantité de ces deux minéraux, que les hommes cherchent avec tant d'avidité, qu'il n'y a ni art ni artifice qu'ils n'emploient pour en acquérir; je veux

dire d'or & de diamans. On trouva d'abord de l'or dans les montagnes voisines de la Ville de Rio-Janeiro ; on sut ensuite, après d'exactes informations, que les torrents, en descendant des montagnes, emportoient annuellement une grand quantité d'or qui restoit parmi le sable & le gravier dans les vallées, & qu'on alloit l'y chercher, dès que les eaux étoient écoulées. On a découvert d'autres Provinces où l'or n'abonde pas moins qu'il faisoit au commencement aux environs de Rio-Janeiro. De ce détail, on doit conclure qu'il n'y a point, à proprement parler, de mines d'or dans le Bresil, & qu'on n'y en trouve que quand les pluies ou les rivieres en ont entraîné dans leurs cours. Ce sont des Esclaves Negres que les Portugais chargent de chercher l'or, & de le laver pour le dégager de la boue & du sable où il est caché. L'usage est que chacun de ces Esclaves rende à son maître, par jour, la huitieme partie d'une once d'or. Ils sont si peu embarrassés de fournir cette quantité, qu'il y en a nombre que le surplus a enrichis, qui sont en état d'acheter eux-mêmes des Esclaves, & qui vivent dans l'abondance.

On prétend, à la vérité, qu'il y a dans les montagnes de gros rochers qui contiennent beaucoup d'or ; mais, en ce cas là même, les ouvriers se contentent de détacher des morceaux de rocher, & n'y creusent point de mines : d'ailleurs, il en coûte beau-

coup, & pour vivre dans ces montagnes; & pour séparer le métal de la pierre; cette méthode est rarement mise en usage. M. George Anson, dans son *Voyage autour du monde*, d'où nous avons tiré ces détails, fait monter l'or que le Bresil fournit au Portugal, & celui qu'il change avec les Espagnols pour de l'argent à Buénos-Ayres, à environ cinquante millions, argent de France, par année : somme prodigieuse qu'on tire à présent d'un pays où l'on ignoroit, il y a à peine 70 ans, qu'il y eût un grain d'or.

ORÉNOQUE. Voici une singularité de ce fleuve qui mérite toute l'attention des curieux par sa rareté, & qui ne se trouve dans aucune autre riviere du monde. L'Orénoque emploie cinq mois à croître, & ses accroissemens sont marqués par les traces qu'ils laissent sur les rochers, & sur les arbres qui bordent ses côtes : il se maintient un mois dans cet état, & après avoir employé cinq autres mois à décroître, dans la même gradation, il reste un mois dans ce même degré de décroissement, employant ainsi le cours d'une année à monter & à descendre; soit qu'il pleuve ou non dans les Provinces voisines, dont il ne dépend en aucune maniere. Les anciens habitans de la Guayane, & les Indiens qui habitent sur l'Orénoque, ont encore observé que tous les 25 ans la crue de ce fleuve s'éleve d'une aune au-des-

ſus du terme fixé pendant les 24 années qui ont précédé. Quoiqu'il ne ſoit pas aiſé de trouver la cauſe de cet accroiſſement exorbitant & irrégulier, voici ce qu'on peut conclure des différentes obſervations qu'on a faites à ce ſujet : les premieres pluies tombent, en Avril, dans les montagnes & les Provinces éloignées; c'eſt alors auſſi qu'arrive la premiere crue; mais comme les plages de l'Orénoque ont beaucoup d'étendue, & qu'elles ont été long-tems deſſéchées par l'ardeur du Soleil, elles abſorbent toute l'eau qui y étoit tombée; ce qui fait qu'il n'en vient pas une goutte à la mer, & qu'on ne s'apperçoit pas de cet accroiſſement dans les embouchures de la riviere : il n'en eſt pas de même de la ſeconde crue, qui trouvant ſes plages déja humectées, ſe laiſſe facilement appercevoir, & va toujours en augmentant durant les mois d'Avril, Mai, Juin, Juillet & Août, & ſe maintenant dans ſa plus grande hauteur durant le mois de Septembre : le fleuve ceſſe alors de croître, parce ſes eaux ſe répandent dans les lacs voiſins. Le mois d'Octobre venu, l'Orénoque recommence à baiſſer, & raſſemble dans ſon lit toutes les eaux qui s'étoient répandues dans les lacs, d'où vient qu'il emploie à décroître le même nombre de mois qu'il avoit mis à monter; ſavoir, Octobre, Novembre, Décembre, Janvier & Février; parvenu à ſon plus bas étage, il reſte dans cet état

tout le mois de Mars. Dans l'endroit le plus étroit de ce fleuve, on trouve un promontoire de quarante aunes de hauteur. Ce rocher eſt entiérement caché dans le mois de Juillet & d'Août, d'où on peut conclure que ce fleuve croît de quarante aunes dans la partie la plus reſſerrée de ſon lit.

OROCOMO. (*l'*) On connoît cet animal à Buénos-Ayres : il eſt de la grandeur d'un gros chien, a le poil roux, le muſeau pointu, & les dents larges & tranchantes : lorſqu'il apperçoit un Indien armé, il prend la fuite; mais s'il le voit ſans armes, il l'attaque, le renverſe par terre, le foule aux pieds, & quand il le croit mort, il le couvre de feuilles & de branches d'arbre, & ſe retire. L'Indien, qui connoît l'inſtinct de cette bête, ſe releve dès qu'elle a diſparu, cherche ſon ſalut dans la fuite, ou monte ſur un arbre pour obſerver ce qui va ſe paſſer. L'Orocomo ne tarde pas à reparoître, accompagné d'un tigre, qu'il étoit allé inviter à venir partager ſa proie; mais ne la retrouvant plus, il pouſſe des hurlemens épouvantables, regarde ſon compagnon d'un air triſte & déſolé, & ſemble lui témoigner le regret qu'il a de lui avoir fait faire un voyage inutile. *Lett. éd.* 30*e*. *Rec.*

OSSO-HORMIGUERO,

OSSO-HORMIGUERO, eſt un ours à-peu-près comme un gros barbet : il eſt tout velu, & a la queue ſi grande, & couverte de poils ſi longs, que lorſqu'il la replie ſur ſa tête, il a tout le corps à l'abri de l'ardeur du Soleil & de la pluie. Il a les pieds & les mains armés de trois ongles crochus ſi forts, que ſi le tigre, en ſe jettant ſur lui, manque ſon coup, & donne le tems à l'ours de l'embraſſer, celui-ci le ſerre ſi étroitement avec ſes bras, & lui enfonce ſes griffes ſi avant dans le corps, qu'ils reſtent tous deux ſur la place. On a trouvé un de ces ours accroché avec un aigle, tous deux morts, & deſſéchés par l'ardeur du Soleil. La tête & la gueule ſont ce que cet animal a de plus étrange : ſa tête, qui n'eſt pas fort groſſe, eſt armée d'une trompe longue d'une demi-aune ou environ, à l'extrêmité de laquelle il y a un trou rond, dans laquelle on ne ſauroit fourrer le bout du petit doigt. Il parcourt les fourmillieres les unes après les autres, ſe place vis-à-vis du trou par où les fourmis entrent & ſortent : il y fourre ſa langue, cachée dans ſa trompe, & qui eſt de même longueur : les fourmis s'irritent, s'attachent à ſa langue, la mordent ; & lorſque l'ours ſent qu'elle eſt ſuffiſamment couverte de ces inſectes, il la retire, & la reſſort auſſi nette qu'auparavant ; il continue de man-

ger, jusqu'à ce qu'il ſoit parfaitement raſſaſié. Voilà ce qui lui a fait donner le nom d'*Oſſo-Hormiguero*. Il eſt étonnant combien cet animal s'engraiſſe avec une nourriture ſi légere.





# P

PALMIER-COROZ (*le*) eſt un arbre qui fait horreur à la vue, parce qu'il eſt revêtu, depuis la racine juſqu'au dernier bourgeon, d'épines ſi groſſes & ſi pointues, qu'on ne ſait où le toucher, comme s'il vouloit défendre, avec ces armes, le tréſor qu'il renferme dans ſon tronc : il naît dans les lieux ſecs & les terres ſablonneuſes. Il en coûte bien du travail & des bleſſures, & un plus grand nombre encore, pour percer le tronc à l'endroit du bourgeon, & en tirer la liqueur qu'il contient. Cette liqueur conſerve ſa douceur pendant vingt-quatre heures, & devient aigrelette au bout de ce tems : elle eſt fort ſalutaire, & d'autant plus précieuſe, qu'elle guérit la fievre de conſomption, lorſqu'on en boit un verre tous les matins, à jeûn, pendant quinze jours conſécutifs. Il ne faut uſer que de l'aigrelette.

PAPAYE eſt un arbre qui produit un fruit dont les Indiens ſont très-friands. Ils en ſement une quantité prodigieuſe ; & quand même ils ne le feroient pas, il ſuffit qu'on mange une papaye, & qu'on jette ſes grains à terre, pour qu'il en naiſſe une infinité d'autres. L'arbre eſt creux, & peu ſolide ; mais

il ſe durcit avec le tems, & devient très-grand : ſes fleurs naiſſent par bouquets dans toute l'étendue de ſon tronc & de ſes branches, & rien n'eſt plus merveilleux que la quantité de fruits qu'il porte. La papaye, quand elle eſt bien cultivée, & qu'elle croît dans un bon terrein, reſſemble beaucoup à nos melons, ayant ſon écorce diviſée par côtes, ſinon qu'elle eſt plus liſſe, moins épaiſſe, & plus verdâtre : ſa chair ne le cede point à celle du melon, ni par le goût ni par l'odeur, & eſt infiniment plus ſaine.

PENTLAND-FIRT, en latin, *Mare pictiсum*. C'eſt cette partie de la mer ſeptentrionale, qui eſt entre le Comté de Cartneſſ, dans le nord de l'Ecoſſe, & les Orcades : elle a 24 milles de large. La marée y eſt ſi forte, que dans deux heures les petits bâtimens la traverſent. On dit que ce détroit tire ſon nom du naufrage de la Flotte des Pictes, après avoir été repouſſée, par les habitans du Comté de Cartneſſ, d'un côté, & par ceux des Orcades, de l'autre. Leurs vaiſſeaux furent engloutis dans les tournans d'eau, produits par les concours des marées oppoſées qui viennent de l'Océan Calédonien, & de la mer d'Allemagne, & des grands rochers de ces Iſles qui ſe trouvent en cet endroit : chaque pointe de rocher fait une nouvelle marée, & ces marées concourent enſemble, avec tant de violence,

même quand le tems eſt calme, qu'on diroit que les vagues vont ſe joindre aux nues, & que toute la mer en eſt couverte d'écume : mais il n'y a rien de ſi épouvantable que quand, dans le tems d'une tempête, les poiſſons mêmes & les veaux marins ſont mis en pieces contre les rochers. On peut traverſer ce détroit ſans danger dans le tems du reflux & dans celui de la haute marée.

PERLE, eſpece de pierre précieuſe qui ſe trouve dans les huîtres qu'on pêche ſur la côte de la preſqu'Iſle deçà le Gange, vis-à-vis l'Iſle de Ceylan, entre le Cap de Comorin, & le Canal de la Croux, vers Negapatan. Voici ce que les *Paravas*, ce ſont les peuples de cette côte, connoiſſent de la nature des perles : elles ſe trouvent répandues dans toute la ſubſtance de l'huître, & généralement dans toutes les parties muſculeuſes & charnues. Le nombre en eſt indéterminé : ſouvent toute la chair en eſt ſemée ; mais il eſt rare d'y en voir plus de deux qui ſoient d'une groſſeur raiſonnable : ordinairement on y découvre une perle plus groſſe, mieux formée, & qui ſe perfectionne beaucoup plutôt que les autres. Cette perle n'a point de lieu fixe : elle eſt tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre : il arrive même quelquefois qu'elle devient ſi groſſe, qu'elle empêche les nacres de ſe former ; alors l'huître meurt, & ſe pourrit : elles

ſont toutes naturellement blanches, plus ou moins, ſelon la qualité de la nacre. Voici maintenant ce que l'on a remarqué ſur la formation des huîtres.

Au tems des pluies, les torrens des terres voiſines, qui ſe déchargent tout le long de la côte, coulent près de deux lieues ſur la ſurface de la mer, ſans ſe mêler avec elle: cette eau ſurnage ainſi quelque tems, & conſerve ſa douceur & ſa couleur naturelle; mais elle s'épaiſſit, dans la ſuite, par la chaleur du Soleil, qui en fait une eſpece de crême légere & tranſparente: bientôt après elle ſe diviſe d'elle-même en une infinité de parties, dont chacune paroît animée, & ſe meut de toutes parts, comme autant de petits inſectes: les poiſſons en prennent quelquefois en paſſant; mais dès qu'ils en ont goûté, ils les abandonnent auſſi-tôt. De quelque nature que ſoient ces petits animaux, il eſt certain qu'ils croiſſent ſur la ſurface de l'eau: leur peau ſe durcit, s'épaiſſit, & devient ſi peſante, qu'ils deſcendent, par leur propre poids, au fond de la mer: c'eſt là, comme les Paravas l'aſſurent, qu'ils prennent, dans la ſuite, la figure de l'huître. Voilà un ſyſtême que l'expérience a découvert à ces Barbares, & qui détruit l'opinion des Anciens, qui ont cru que les huîtres s'élevoient les matins ſur la ſurface de l'eau, & qu'elles ouvroient leurs nacres pour y recevoir la roſée du Ciel, qui y pro-

duisoit les perles. Ces Pêcheurs, au contraire, soutiennent qu'ils n'ont jamais vu aucune huître flotter où paroître sur la mer, & protestent qu'ils les trouvent au fond des eaux, fortement attachées aux rochers. Ils remarquent, enfin, que les endroits où se dégorgent les torrens, sont seulement ceux où ils trouvent les perles, & que les années pluvieuses sont les meilleures pour cette pêche. LE PERE LE COMTE, *Mémoire de la Chine*, Tome II. TAVERNIER, *Voyage des Indes*.

PERROQUET. M. Maréchal, de Plancoet, près Dinan, avoit un perroquet & une petite chienne : celle-ci a fait une premiere portée assez belle : la seconde fois, elle a mis bas un chien d'une conformation singuliere : cet animal n'avoit que deux pattes, qui étoient celles de derriere, rondes & membraneuses ; la tête plate, la levre fendue en bec de lievre, le nez courbé, & de la consistance d'un bec de perroquet, qui recouvre totalement les levres inférieures : depuis le bout de cette espece de bec, regnoit à l'extérieur une raie concave, & la mâchoire inférieure étoit exactement faite comme celle d'un perroquet : il n'avoit ni vessie, ni la partie destinée à l'évacuation de l'urine. *Journal de Médecine*. Mars 1757.

PEZZOMULER ou *Syrenes*. On trouve, dans le Royaume d'Angola, en Afrique, de

ces animaux mâles & femelles, & ſur-tout dans les lacs de Quihaite, d'Angolone, & dans le fleuve Quanſa : ils ont environ huit pieds de long & quatre de large, les bras courts, les doigts de la main longs, la tête & les yeux en ovale, le front fort élevé, le nez plat, la bouche grande; leur peau eſt d'un gris brun. On tend des pieges à ces Syrenes; & lorſqu'elles y ſont tombées, on les tue à coups de dards : alors elles pouſſent des cris ſemblables à ceux d'un homme. Leur chair a le goût & l'odeur de celle du pourceau. DAPPER, *Deſcription de l'Afrique.*

PIERRE. Dans le territoire de Ching-Cheu, grande ville de la Chine, on tire une pierre du ventre des vaches, qui eſt à peu près de la groſſeur d'un œuf d'oie. Les Chinois l'appellent *nienhoang*; c'eſt-à-dire, jaune, parce qu'elle eſt ordinairement de cette couleur. Elle n'eſt pas ſi ſolide que la pierre de bezoar ; mais elle eſt plus unie, & les Médecins Chinois en font plus de cas que du bezoar, pour détourner les fluxions & les catharres. MARTIN MARTINI. *Hiſt. de la Chine*; *Recueil de* Thevenot. *v. II.*

Aux environs de Coire, ville capitale des Griſons, on trouve auſſi dans l'eſtomac des chamois, certaines boules de la groſſeur d'une balle à jouer à la paume, & même quelquefois un peu plus groſſes. Les Allemands prétendent qu'elles ont le même ef-

fet que le bezoar, qui vient aussi de l'estomac de certaines chevres des Indes. JEAN SPON. *Voyage d'Italie, &c.* en 1675. HEISS. *Hist. de l'Emp.*

PIERRE. On voit dans une mosquée d'un fauxbourg d'Alep, ville de Syrie, une pierre de deux ou trois pieds en quarré, enclavée dans le mur, qui est très-remarquable. Elle est marquée d'un calice, d'une hostie au dessus, avec un croissant qui couvre l'hostie, & dont les deux pointes descendent sur les bords du calice. On croiroit d'abord que ces figures seroient de pieces rapportées comme les peintures à la mosaïque. Mais tout y est naturel, comme on s'en est convaincu, en grattant la pierre avec un ferrement. Plusieurs Consuls ont voulu acheter cette pierre, & en ont offert jusqu'à deux mille écus, sans pouvoir déterminer les Gouverneurs d'Alep à la vendre.

PIERRE. On trouvoit à Andera, ville de Phrygie, une pierre qui, étant mise dans le feu, se changeoit en fer. Lorsqu'on recuisoit ce fer avec une certaine terre, on en tiroit de l'argent faux, & en y mettant du cuivre, on en faisoit du laiton. STRAB. *Liv.* 13.

PIERRE DE SERPENT. Dans le Tonquin, les morsures de serpent sont très-communes, mais on les guérit aisément. Il y a une petite pierre, assez semblable à une châtaigne, dont la vertu paroît miraculeuse, & lui a fait donner le nom ci-des-

ſus. Quand on a été mordu de quelque reptile venimeux, on exprime le ſang de la plaie, & l'on applique cette pierre bienfaiſante. D'abord elle s'attache à la bleſſure, & peu à peu on attire le poiſon. Lorſqu'elle en eſt imprégnée, elle tombe, & on la lave dans du lait, ou dans de l'eau, où l'on a ſoin de délayer un peu de chaux, puis on l'applique de nouveau ſur la plaie, dont elle ſe détache encore d'elle-même, après en avoir bu tout le venin. *Let. éd.* 30. *Rec.*

Pierres. On trouve dans les montagnes du Caſervan, qui ſont une chaîne du Mont-Liban, des pierres qui, ouvertes horizontalement, offrent à la vue des ſquelettes de poiſſons, dont on diſtingue très-bien les arêtes. Ces poiſſons s'y ſont incorporés, dit-on, au tems du déluge; en effet, ces ſortes de pierres ont pu provenir de certaine eſpece de terre graſſe alors, qui s'étant endurcie enſuite, les arêtes des poiſſons ont apparemment marqué leur place dans la partie ſupérieure.

Pierres. En ſortant de Tauris, ville de Perſe, ſur le chemin d'Iſpahan, on voit une ſuperbe moſquée, que les Perſes abandonnent, parce qu'elle a ſervi aux Turcs, qui ſont d'une autre ſecte de la religion de Mahomet. Au midi de la moſquée, on admire deux grandes pierres blanches & tranſparentes, que le Soleil fait paroître rouges quand il donne deſſus; même quelque tems

après qu'il eſt couché, on peut lire au travers par ſa réverbération. Cette ſorte de pierre eſt une eſpece d'albâtre, qu'on trouve dans les environs de Tauris. Peut-être eſt-ce de ce marbre blanc & tranſparent qui ſe forme dans de grandes carrieres voiſines de la ville, d'une fontaine minérale, dont on dit que l'eau ſe congele, & s'endurcit peu à peu. *Paul Jare, Samſon* & *Tavernier.*

PIERRES. Le rocher de Saint-Vincent, dans le Comté de Sommerſet en Angleterre, eſt eſtimé par la grande abondance de diamans qu'on y trouve, & qui ſont connus ſous le nom de *pierres de Briſtol.* Ils ont beaucoup d'éclat, & approchent fort du diamant des Indes; s'ils en avoient la dureté, ils pourroient paſſer pour tels. Au pied du rocher il y a une ſource d'eau chaude & médicinale.

PIERRES STELLAIRES (*les*) ont cela de particulier, qu'étant miſes ſur une glace fort unie, & frottée avec du vinaigre, ou du jus de citron, elles ſe mettent d'elles-mêmes en mouvement, & vont tomber à l'extrêmité de la glace.

PLATANE (*le*) eſt un de ces arbres ſur leſquels les Indiens trouvoient de quoi fatisfaire tous leurs beſoins. Ils ſe plantent par bouture, & d'une récolte à l'autre, les jets tirés des vieux platanes ſont déja touffus. Ces arbres bien enracinés, joignent leurs

feuilles les unes aux autres, & forment autant de berceaux, ſous leſquels on ſe promene à couvert.

Le tronc du platane n'eſt pas ſolide, mais composé de pluſieurs écorces poſées les unes ſur les autres, dont chacune eſt terminée par une feuille, qui a plus d'une aune de long, ſur environ demi-aune de large. Lorſque cet arbre a atteint deux fois la hauteur d'une homme, il pouſſe de ſa racine en dedans du tronc un jet, qui parvenu au deſſus des feuilles, laiſſe tomber deux écorces, dont le raiſin étoit couvert en montant. Les grapes de celui-ci ſont couronnées d'une fleur blanche, d'une odeur très-agréable. Lorſque ce raiſin trouve un bon terrein, il peſe juſqu'à cinquante livres, & renferme, pour l'ordinaire, quatre-vingt platanes qui, étant rôtis tandis qu'ils ſont verds, ſervent de pain, & lorſqu'on les fait bouillir dans le pot, de navets; jaunes & à moitié mûrs, on les met dans les ragoûts. Ils ont l'aigre-doux des pommes à moitié mûres : dans leur parfaite maturité ils ſont ſavoureux, mais peſans ſur l'eſtomac. On les fait ſécher au Soleil comme les figues d'Europe ; mais ils ont un meilleur goût avant de les faire ſécher ; les Indiens les pêtriſſent avec de l'eau chaude ; ils en expriment le ſuc dans des cuves, où il fomente comme le vin nouveau, & acquiert tant de force qu'il enivre, même en le prenant en petite quantité. On

les pend encore quand ils ſont mûrs au deſſus d'un vaiſſeau, & ils rendent un ſuc qui s'aigrit & ſe convertit en un vinaigre très-fort & extrêmement ſalutaire ; enfin les platanes ſont la principale nourriture des pauvres ; ils leurs tiennent lieu de pain, de viande, de vin, de confiture, & généralement de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. M. Salmon, dans ſon *Hiſtoire de l'Univers*, en parlant des fruits de l'iſle de Mindano, contiguë aux Philippines, donne une deſcription du platane, parfaitement conforme à celui de l'Orénoque. Il ajoute qu'après que les habitans de Mindano ont cueilli les fruits du platane, ils levent de ſon écorce une eſpece de chanvre, qu'ils filent, & dont ils font de la toile pour s'habiller : ce que ne font point les peuples de l'Orénoque, vu la chaleur de leur climat. Tels ſont, le palmier, pour le peuple, appellé *Guaraunos*, le coco pour les Indiens des Maldives, & le riz pour les Chinois.

Une fois que le platane a crû, & que ſes feuilles ſe ſont ſerrées les unes contre les autres, il devient un fond aſſuré, qui donne continuellement du fruit pendant pluſieurs générations, & qui n'exige preſque point de culture. Ce n'eſt pas que le tronc qui a produit une fois ſon raiſin, en rapporte jamais d'autre ; mais pendant que le raiſin de la maîtreſſe branche mûrit, le jet qui ſort du tronc, pouſſe un raiſin en fleurs. Il

s'éleve ainſi des jets ſucceſſivement ; en ſorte que le platane ne manque jamais de raiſin mûr & de raiſin en fleurs. Ce qui eſt une choſe admirable.

POIS *qui a végété dans le nez*. Un enfant, âgé de trois ans, avoit une tumeur dans le nez. Il étoit naturel de croire, à la vue de ce corps livide, que c'étoit un polype. Le Chirurgien qui en fit l'extraction, ſurpris de ne point voir d'hémorragie, vouloit en développer la cauſe, lorſque le pere de l'enfant, tenant le corps étranger entre ſes doigts, lui cria que ce qu'il avoit enlevé n'étoit qu'un pois qui avoit végété, en ſéjournant dans le nez. Ce n'étoit, en effet, rien autre choſe; mais ce qui parut extraordinaire, c'eſt que ce pois vint avec peine, & avoit pouſſé des racines, au nombre de dix à douze, dont la plus petite avoit un pouce de long. La plus longue avoit trois pouces & quatre lignes. On ne ſera pas ſurpris de ces différences, en conſidérant les cavités du nez. *Journal de Médecine*. Décembre 1761.

POISSON. On pêche à Changte, Ville du premier ordre dans la Chine, une ſorte de poiſſon qui crie comme un enfant, quand on l'a pris, & qui reſſemble à un petit crocodile. Quand ſa graiſſe brûle, il n'y a point d'eau ni d'efforts qui puiſſent l'éteindre.

MARTIN MARTINI. *Description de la Chine*, dans le *Recueil de Thévenot*. Vol. III.

POISSON JAUNE, appellé par les Chinois *Hoangeio-yu*. Ce poisson, d'une espece fort extraordinaire, paroît dans la mer à Gaoxa, Isle de la Chine, dans la Province de Quantung. Il ne demeure dans l'eau que depuis la fin de l'Automne jusqu'en Eté. Alors ceux du pays tâchent de le pêcher, parce que c'est un mets délicat, & d'un goût excellent. Au commencement de l'Eté, il se change en oiseau, dont le plumage est jaune, & qui s'envole sur les montagnes, pour y chercher sa nourriture comme les autres oiseaux. L'Hiver approchant, il quitte ces lieux élevés, & se retire dans la mer, où il perd ses plumes & ses ailes, & reprend ses écailles & ses ailerons, ou nageoires. Au Printems, ses ailes & ses plumes renaissent; il s'envole comme l'année précédente, & change ainsi d'espece par une révolution continuelle. KIRKER, *de la Chine*.

POULET *presque double*. Cet animal formoit un tout assez régulier, dont plusieurs de ses parties étoient doubles, & toutes aussi bien formées & placées que si elles eussent été adaptées à deux corps séparés. Il perça lui-même la coque de l'œuf dans lequel il étoit renfermé, & parut avec quatre pieds & quatre ailes. Ces membres étoient aussi gros & aussi longs que s'il n'y en avoit eu

que le nombre ordinaire ; ce qui eſt fort ſurprenant, car on a remarqué en pluſieurs animaux qui péchoient par le nombre excédant de leurs membres, que quelques-uns ſe trouvoient appauvris de ſucs, reſtoient deſſéchés, ou du moins notablement amaigris, ou diminués. Il avoit deux cols, deux poitrines, deux épines, deux croupions, deux cavités pour le cerveau. Cependant il n'avoit qu'un goſier, qu'un cœur, qu'une tête, & qu'un ſeul bec. Ses jambes, ainſi que ſes ailes, ne pouvoient ſe gêner, & étoient placées aſſez bien pour augmenter & accélerer le mouvement de ce petit animal. On l'a tué, à force de le manier & de le porter chez ceux dont la curioſité pouvoit être piquée par un tel phénomene. *Journal de Médecine*. Octobre 1755.

POULETS *prématurés*. La femme du Suiſſe de M. le Maréchal d'Iſenghien a mis, le 22 Avril 1766, à quatre heures du ſoir, treize œufs à couver ſous une de ſes poules. Ces œufs étoient de la ſemaine, à peu près, & tous pondus chez elle. Elle a noté ſoigneuſement ſur ſon calendrier le jour où l'incubation a commencé, & celui auquel les œufs devoient éclore, c'eſt-à-dire, le 13 Mai, parce qu'elle ne compta pas le premier jour, qui étoit trop avancé. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'allant, le 5, viſiter ſa couvée, elle y trouva un poulet déja éclos, très-vivant, & parfaitement conformé ! Le 9, un autre fut

fut éclos le matin. Il ne l'étoit pas encore la veille à minuit; ce qui fait un intervalle de quatre jours pleins entre la naiſſance du premier & du ſecond. Le 10, il en ſortit un troiſieme à quatre heures après-midi; le 11, il en eſt venu quatre à peu d'intervalle l'un de l'autre, & un cinquieme à demi-éclos, & qui n'a vécu qu'une heure.

Le premier poulet eſt donc éclos à treize jours & quelques heures de ſon incubation. Le ſecond eſt né vers la fin du dix-ſeptieme jour. Le troiſieme en a été dix-huit précis & révolus. Enfin, les cinq autres ne ſont venus que dans le cours du dix-neuf au vingt, c'eſt-à-dire, près de deux jours avant le tems qu'on fixe communément pour le terme ordinaire de cette incubation. On s'eſt aſſuré qu'il n'y avoit point d'erreur dans les dates de la femme; mais quand il y en auroit eu, & que le premier poulet ſeroit venu, par exemple, à terme, c'eſt-à-dire, à 21 jours d'incubation, il s'enſuivroit néceſſairement que le ſecond ſeroit né à 25; le troiſieme à 26, & les cinq autres à 28. Cette erreur donc, ſuppoſé qu'il y en ait eu, ne ſauveroit pas la difficulté que préſente la ſingularité de cette couvée, qui, à la prendre telle qu'elle eſt, nous fait voir un poulet qui eſt né bien ſain & bien conformé, quoiqu'il ait devancé ſon terme naturel d'un tiers plein de ſon tems, c'eſt-à-dire, de ſept jours; & cela eſt autant que ſi un enfant venoit à bien,

après six mois de grossesse de sa mere. Il paroîtra peut-être fort étrange qu'on donne ici l'extrait baptistaire d'une couvée de poulets. Cela, je l'avoue, est susceptible de plaisanterie; mais on ne rit pas long-tems des phénomenes de la nature. Les vérités qu'elle nous offre, ramenent, & forcent tout au silence. Les bons esprits en reviennent bientôt à l'utile nécessité de l'observer soigneusement, lorsqu'elle opere, & à la douceur de la contempler dans ses œuvres. *Jour. de Méd.* Juillet 1766.

PRUSIA (*la*) est une plante d'Egypte très-purgative, de maniere qu'en prenant le bout d'en haut, elle procure le vomissement, & celui d'en bas purge par les selles. Voyez le *Fraylecillo* de la Havanne. La ressemblance dans les propriétés de ces deux plantes servira de preuve l'une à l'autre.

PUCELLE (*la*) est une plante qui mérite l'attention des Physiciens & des curieux. Elle pousse des rameaux de sa racine, qui s'éleve quelque peu au dessus de la terre. Les rameaux croissent de toutes parts, jusqu'à la hauteur d'une aune. Ils sont en si grand nombre, que cela, joint à la quantité de feuilles qui sortent deux à deux, dérobe le pied & les tiges de la plante aux regards des curieux. Sa figure est demi-sphérique; ses feuilles sont d'un verd clair, & le tout

ſorme un objet qui fixe l'attention des paſſans. J'ai dit que ſes feuilles étoient vertes, mais ſeulement pardeſſus ; elles ſont d'un blanc tirant ſur le gris pardeſſous. Telle eſt l'extérieur de la *pucelle*, ou *pudique* : voici ce qu'elle a de plus admirable. On n'a qu'à toucher une de ſes feuilles, ou une partie de ſon tronc avec le bout d'un bâton, elle ſe flétrit dans un clin d'œil, & perd tout ſon éclat. Ses feuilles ſe retirent à l'inſtant, ſe preſſent les unes contre les autres, & ne ſe montrent plus que par le revers, comme ſi elle vouloit témoigner la peine qu'on lui fait. Elle n'en reſte pas là. Dans le même inſtant qu'on la touche, & qu'elle ferme ſes feuilles, elle retire ſon ſuc nourricier de toutes ces tiges qui l'embelliſſoient, & celles-ci n'ayant plus de vigueur, reſtent penchées vers la terre, en ſorte que la plante n'eſt plus reconnoiſſable. Cet effet eſt un vrai prodige de la nature, & on ne peut ſe laſſer de la toucher pour voir un changement ſi ſubit. Il eſt vrai qu'au bout d'une heure, elle revient à elle-même, ſes tiges reprennent leur premiere ſituation, & elle ſe remontre dans toute ſa beauté. Il n'y a point d'endroit dans l'Amérique méridionale où on ne trouve cette plante merveilleuſe, pourvu que la chaleur y regne. Les habitans des Philippines l'appellent la *Plante vierge*, à cauſe de ſa modeſtie & de ſa pudeur. M. Salmon ajoute que parmi les écueils dont

ces Isles sont environnées, on trouve une autre plante non moins surprenante, qui, dès qu'on la touche, penche ses branches, & les cache dans l'eau, comme si elle avoit honte non-seulement d'être touchée, mais encore d'être vue.

La cause de ce changement subit qu'on remarque dans ces plantes, consiste apparemment dans les effluves, ou écoulemens qui s'insinuent dans ses pores, lorsqu'on les touche. Ces effluves changent le cours naturel des sucs que la racine envoie jusqu'à l'extrêmité des branches, & font rétrograder les fluides qui contribuent à sa verdure. La retraite subite de ces sucs vers la racine, produit le desséchement des bourgeons, & le mouvement par lequel les feuilles se ferment; effet qu'occasionne le défaut de nourriture nécessaire, & qu'on remarque dans ceux que le défaut d'alimens fait tomber en foiblesse. Il est une plante encore plus modeste & plus scrupuleuse que la *pucelle* de la Terre-Ferme, & la *vierge* des Philippines. *Voyez Sensitive.*

PUCERONS. Les Naturalistes reconnoissent une espece de miel que les uns prétendent tomber du ciel sur les feuilles de certains arbres, & que d'autres assurent, avec plus de vraisemblance, être une espece de transpiration de ces mêmes feuilles. Mais il est une autre miellée qui ne vient ni de fleurs

ni de feuilles, mais qui eſt produite par un chétif puceron; encore n'eſt-ce que la déjection qu'il rend par le derriere, & qui mériteroit plutôt le nom d'élixir que d'excrément. Ces pucerons extraient le miel, ou ce qui en fait la matiere, à travers l'écorce de certains arbres, ſans leur nuire d'ailleurs, & ſans y cauſer de difformité. Ils y reſtent immobiles pluſieurs mois de l'année, occupés de leur travail, ou à attirer la ſeve dont ils ſe nourriſſent. Inſtruits de bonne-heure de l'eſpece de rameau qui leur convient, ils dédaignent ceux qui ſont trop tendres, ou récens, quoiqu'ils ſoient plus faciles à percer, & ne s'attachent qu'aux rameaux d'un an, dans leſquels ils enfoncent un aiguillon, qui leur ſert en même tems de trompe & de ſuçoir. C'eſt dans leur eſtomac, ou peut-être dans les dernieres voies que ce ſuc, d'abord âpre & revêche ſous l'écorce, prend une ſaveur douce, toute pareille, à en juger par le goût, à la miellée végétale, tant celle qui tranſpire des feuilles que celle qui naît dans le calice des fleurs.

Les pucerons ſont les ſeuls animaux qui fabriquent du miel. Leurs viſceres en ſont le vrai laboratoire. Ce mixte, ou une bonne partie de ſa totalité, n'eſt que l'excédent, ou le réſidu de leur nourriture, dont ils ſe déchargent, comme nous l'avons dit, par les dernieres voies. Les abeilles, à qui on voudroit en faire honneur, n'y ont de part

qu'en qualité de manœuvres, dont l'emploi eſt de ramaſſer les différentes eſpeces de miellées. Elles la mettent, comme on ſait, en entrepôt dans une eſpece de jabot qu'elles tiennent près de la bouche, pour la reverſer de-là dans les alvéoles qui en ſont le magaſin, ſans y faire de changement, ou d'altération qui ſoit au moins ſenſible.

Deux eſpeces de pucerons vivent à découvert ſur l'écorce des jeunes branches. Ils ſont nus & ſans aîles. On parle des femelles, quoiqu'on emploie le nom vulgaire qui déſigne l'autre ſexe. Elles ſont le gros de la peuplade, & ſont les ſeules qui travaillent à la miellée. Chaque puceronniere a d'ailleurs deux ou trois mâles aîlés à ſa ſuite. Ce ſont des bouches inutiles qui vivent du travail de leurs compagnes. Au moins les voit-on toujours ſe promener nonchalamment ſur le dos de la troupe femelle, ſans s'embarraſſer, comme elle, de ſucer ſur l'écorce. La plus petite eſpece eſt diſtinguée par deux cornes, ou filets charnus, droits, immobiles, qui s'élevent perpendiculairement des parties latérales & inférieures du ventre, ou abdomen, une de chaque côté. C'eſt l'eſpece qui habite ſur les tiges de ronce & de ſureau. Ces cornes ne portent point au bout, comme l'aſſurent pluſieurs Naturaliſtes, une liqueur que les fourmis y vont ſucer. On a reconnu que ce qui attire les fourmis, ſort d'ailleurs dans les pucerons.

L'autre espece est plus grosse du double ; elle est noirâtre, & n'a point de cornes comme la précédente ; mais elle est marquée dans cette partie d'un petit bouton noir, & luisant comme du jayet. L'une & l'autre espece vit en societé, & habite par pelotons dans différens coins du même arbre. Les pucerons se tiennent serrés l'un à l'autre tout autour du rameau, dont ils cachent entiérement l'écorce. Ils y prennent ordinairement une attitude qui paroîtra sans doute gênante ; mais chacun a ses usages. Celui de nos insectes est de s'accrocher sur la branche, le ventre en haut, & la tête en bas. Il y a apparence que dans les mœurs des pucerons cette posture n'a rien de choquant, & qu'elle leur est même nécessaire. Leur ventre, ou abdomen, est vingt fois plus gros que le reste du corps. C'est tout ce qu'ils peuvent faire que de le traîner lentement après eux. Or, si l'insecte prenoit une autre attitude, il lui seroit plus difficile de soulever de bas en haut cette lourde masse, lorsqu'il s'agit de se dégager de la presse, pour que l'expulsion de la goutte excrémenteuse franchisse la troupe, & passe pardelà. Cependant, avec tout l'avantage que cette situation leur procure, il paroît qu'ils se donnent encore un trémoussement comme pour ramasser toutes leurs forces.

Ces gouttes qu'ils lancent loin d'eux, par une sorte d'instinct de propreté, restent

un inſtant au bout de leur abdomen, comme une larme de liqueur tranſparente, & couleur d'ambre. En en portant à la bouche, on ſe convainc qu'elles ont le même goût que celles des feuilles où il en eſt tombé aux environs des puceronnieres, & que ce n'eſt autre choſe que du vrai miel. Les châtaigniers & les chênes fourniſſent le plus de cet élixir aux gros pucerons, ſur-tout lorſque ces arbres ſont en pleine ſeve; ce qui arrive au mois de Juin. Alors les pucerons trouvent une nourriture plus facile. Leur vigueur & leur population s'accroiſſent, & par une ſuite naturelle, les déjections deviennent plus grandes & plus fréquentes.

Les fourmis en ſont fort avides, & ne manquent pas de les ſucer à l'inſtant qu'elles paroiſſent au bout de l'abdomen. Les abeilles, qui ne ſemblent vivre que de la deſſerte, ou de ce qui échappe aux fourmis, ſont cependant beaucoup mieux ſervies, parce qu'elles ont des outils propres à ramaſſer la miellée tombée.

Lorſque l'hiver approche, le froid ou les pluies obligent les pucerons à ſe ranger du côté de la branche où ils ſont plus à l'abri. Dans cette fâcheuſe ſaiſon les déjections ſont rares, & nos inſectes ne font plus que languir. *Obſervations* de M. Boiſſier de Sauvages, *de la Société-Royale des Sciences de Montpellier, lues à l'aſſemblée de cette Ville, le* 16 *Décembre* 1762.

PUITS *des eaux vives.* Puits célebre dans l'Ecriture-Sainte, qui est entre les Villes de Saint-Jean d'Acre & de Tyr, à une bonne lieue de celle-ci, & à l'entrée d'une plaine ou prairie plantée d'arbres. On y monte par plusieurs degrés, qui conduisent à une plate-forme, faite de ciment & de cailloux. Le puits est d'une figure octogone, c'est-à-dire, à huit pans ou faces, & peut avoir environ quinze pas de diametre. Il est si plein d'eau, qu'on la puise à la main. Les habitans des environs assurent que l'ayant sondé plusieurs fois, ils n'en ont pu trouver le fond. L'eau se décharge dans deux conduits, dont l'un, qui est du côté de la mer, fait tourner quelques moulins à bled, l'autre est vers la terre, sur un grand aqueduc bâti de pierres de taille, d'environ 200 pas de longueur, par où les eaux se vont rendre à deux autres puits plus petits, d'où elles se répandent dans la prairie, & dans les jardins, par plusieurs canaux. Il y en a qui ne peuvent se persuader que ce puits soit celui dont il est parlé dans l'Ecriture, sous le nom de *Puteus aquarum viventium*, puits des eaux vives, à cause de ces paroles qui suivent, *quæ fluunt impetu de Libano*, qui coulent avec impétuosité du mont Liban. Leur raison est qu'on ne voit point de ruisseau qui vienne du mont Liban se rendre dans ce puits, & qu'y ayant quinze ou seize lieues de distance, il n'y a pas lieu d'imaginer que

les eaux y coulent du Liban par quelque canal ſouterrein, parce qu'elles ſe tariroient en un ſi long eſpace de chemin. Mais on peut répondre qu'on doit donner quelque créance à une tradition qui eſt ancienne, & appuyée par l'autorité de pluſieurs Hiſtoriens très-célebres; qu'à l'égard du canal ſouterrein, nous avons des exemples de pluſieurs fontaines & rivieres qui ſe cachent ſous terre, & paroiſſent après, pour continuer leur courſe. Ainſi le fleuve Timave, qui deſcend du Frioul en Italie, s'abyme dans la terre l'eſpace d'environ ſeize milles. Le fleuve Eraſino ſortant du lac Stymphale en Arcadie, ſe dérobe ſous terre vingt-cinq milles, & en reſſort avec impétuoſité. Le Tigre en Arménie, le Lyco dans la Natolie, le Niger en Afrique, le Nil en Ethiopie, la Guadiane en Eſpagne, le Rhône en France, au bas de l'écluſe, proche du pont Brezain, coulent de même ſous terre pour un tems, & ſe montrent de nouveau dans des lieux plus ou moins éloignés. Dans la Terre Sainte même, Joſephe croit que le Jourdain prend ſa ſource de la fontaine Phiala, dans la Trachonitide, Province de la Paleſtine, que l'on nomme à préſent *Bocas*, & que cette fontaine lui communique ſes eaux par un canal ſecret, & caché ſous terre, quoiqu'elle en ſoit éloignée de cent vingt ſtades, ou quinze milles. La preuve en a été faite par Philippe-le-Tétrarque, & quelques au-

tres. Ils ont jetté dans la fontaine Phiala quantité de paille coupée, qui s'est rendue dans le Jourdain. Les ruines des bâtimens qui s'y voient encore, ne confirment pas peu cette opinion; car la même tradition tient que ce sont des restes des édifices que Salomon y avoit fait bâtir pour accompagner un jardin de plaisir qu'il avoit auprès de ce puits, à peu près semblable au jardin de la fontaine Scellée.

On assure que dans la Province de Xamsi, en Chine, il y a des puits de feu dont on se sert pour faire cuir les viandes en cette maniere. On ferme tellement l'entrée du puits, qu'il n'y reste qu'une ouverture pour y mettre le pot, ou le chauderon. Ainsi la chaleur étant ramassée, & acquérant par-là plus de force, cuit les viandes en très-peu de tems. Ces puits ne sont autre chose que des canaux qui viennent des entrailles de la terre, où il y a des feux souterreins. On en voit de semblables dans l'Italie & dans la Sicile, mais on ne s'en sert pas pour le même usage.

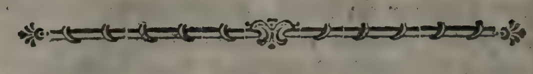
PUSTULE PÉRIODIQUE. Au commencement du mois de Novembre 1726, un jeune homme de Dijon qui s'étoit piqué légérement avec une épingle, près de la racine de l'ongle du doigt index de la main, eut des familiarités avec une fille, & emporté par la passion, il introduisit ce doigt dans

un endroit qu'il n'eſt pas beſoin de nommer. Cette fille n'étoit ſoupçonnée d'aucun mal vénérien, & a toujours ſoutenu qu'elle n'en avoit jamais été atteinte. Elle attendoit, ce jour-là, ce qui vint, en effet, le lendemain. Il parut, le même jour, au doigt du jeune homme, une petite puſtule de la groſſeur d'un pois à l'endroit de la piqûure. Elle ſuppura pendant quatre jours, & ſe ſécha d'elle-même. Le mois ſuivant, le mal revint, & diſparut de même; ce qui arriva réguliérement tous les mois dans le tems que la fille voyoit. La puſtule ne revenoit pas toujours à l'endroit de la piqûure, mais quelquefois à deux ou trois lignes de diſtance. On appliqua quelques emplâtres pour faire ſuppurer cette tumeur; mais le mal, qui avoit cedé aux remedes, revint le mois ſuivant. On ne put la guérir radicalement qu'avec les anti-vénériens appliqués ſur la plaie. Alors la puſtule diſparut, ſans qu'il en ſoit réſulté aucun inconvénient dans d'autres parties, ſoit intérieures, ſoit extérieures. *Journal de Médecine*. Juillet 1755, *pag.* 15.

PYRITES VITRIOLIQUES (*les*) ſont, comme tous les Phyſiciens ſavent, d'une nature très-inflammable. Ils n'ignorent pas non plus ce phénomene arrivé dans une plaine près de Midelbourg. Des pyrites vitrioliques expoſées au grand air, échauffées

par l'ardeur du ſoleil, & abreuvées enſuite de pluie, prirent feu tout-à-coup, & porterent l'incendie dans tout leur voiſinage, juſqu'à brûler & conſumer des arbres ſur pied. Ces mêmes pyrites vitrioliques, matieres ordinaires des principes communiqués aux eaux minérales, s'échauffent juſques dans le ſein de la terre. L'expérience ſi fameuſe de M. Lémery ne permet pas d'en douter. Un mêlange de fer & de ſoufre s'échauffa ſi bien en peu d'heures, qu'il s'en fit une exploſion violente.





# Q

QUOJAS-MORROU, & dans la langue portugaise, *Salvage*, est une espece de satyre, qu'on voit dans le Royaume d'Angola. Il a la tête fort grosse, son visage a quelque chose d'humain, son nez est plat & retroussé : le reste du corps a beaucoup de ressemblance à celui d'un homme. Le devant est nud, mais le dos est couvert de poil noir. Cet animal est fort vigoureux & agile ; il se tient debout, & marche le plus souvent tout droit ; on en voit des deux sexes. La femelle a le sein, les mamelles & le ventre à peu près comme une femme. On apporta en Hollande un de ces animaux, dont on fit présent au Prince Fréderic-Henri. Il étoit de la grandeur d'un enfant de trois ans, fort replet, & agissoit néanmoins avec beaucoup de légéreté & de vigueur. Il buvoit & mangeoit proprement, & se couchoit dans le lit comme une personne ; c'étoit une femelle. Les Negres disent que ces Quojas-morrou résistent à des hommes armés, & prennent, de force, des femmes & des filles pour les violer. DAPPER. *Descript. de l'Afriq.*



# R

REGLES PRÉMATURÉES. Une petite fille, âgée de huit ans & demi, d'un tempérament délicat, fort maigre, d'une poitrine naturellement foible, ſujette à de fréquentes indigeſtions, occaſionnées par l'imbécillité de ſes organes, paroiſſant avoir plus de vivacité & de perception que n'en ont ordinairement les enfans de ſon âge: cette petite fille, dis-je, retirée de nourrice, à un an & demi, étoit déja pour lors reglée. On ne put ſavoir depuis combien de tems. Le flux menſtruel, peu abondant, à la vérité, a continué à paroître réguliérement tous les mois, juſqu'à quatre ans & demi, qu'elle eut la petite vérole. Depuis ce tems les regles avoient ceſſé, & n'avoient été remplacées par aucun autre écoulement, ni aucune évacuation, elles reparurent à huit ans & demi, lorſqu'elle fut attaquée d'une coqueluche violente. *Journ. de Méd.* Mars 1762.

RIO-BLANCO, riviere qui arroſe la Province de Chiapa, dans la Nouvelle-Eſpagne, pétrifie la ſuperficie du bois qu'on jette dedans. L'eau en eſt cependant fort claire, & on en boit ſans danger. DE LAET. *Hiſt. du Nouv. Mond.*

RIVIERE. *Rio-Grande de Sancta-Martha*, ou *de la Magdelena*, fleuve de la Terre-Ferme ou Castille d'Or, dans l'Amérique méridionale, se forme de deux rivieres, dont l'une, nommée *Rio-Cauca* ou *Rio-Grande de Sancta-Martha*, prend sa source dans le Popeyan ; & l'autre, *Rio-Grande de la Magdelena*, naît dans le nouveau Royaume de Grenade : elles se joignent près de Ténériffe, ville de la Province de Sainte-Marthe, & n'ont plus qu'un même canal jusqu'à leur embouchure dans la mer. On assure que l'on remarque encore le courant de ce fleuve à dix lieues en mer loin de son embouchure, tant il est impétueux & violent.

RIVIERE. On voit, près de la vallée d'Amboule, dans l'isle de Madagascar, une petite riviere, dont le sable est si chaud au fond, que l'on ne sauroit y tenir les pieds. Ce phénomene est d'autant plus surprenant & curieux, que l'eau de la riviere est froide. FLACOURT, *Hist. de Madag.*

RIVIERE. On fait à Séronge, ville de l'Empire du Grand-Mogol, en l'Inde, au delà du Gange, toutes sortes de toiles peintes, dont les couleurs sont très-vives, & deviennent plus belles encore après avoir été lavées. Il y passe une riviere, dont l'eau a la vertu de donner cette vivacité à ces couleurs pendant la saison des pluies, qui durent quatre mois, les ouvriers impriment leurs toiles selon les desseins qui leur sont

fournis

fournis ; & lorsque la pluie a rendu la riviere trouble, ils y lavent les toiles aussitôt qu'il ne pleut plus. C'est cette eau trouble qui fait tenir les couleurs, & les rend plus vives. Il se fait aussi à Séronge une sorte de toile, qui est si fine, que quand elle est sur le corps, on voit toute la chair, comme si elle étoit à nud. C'est de quoi les Sultanes & les autres Dames de qualité se font des chemises & des robes pour l'été. TAVERNIER. *Voyag. des Indes.*

RIVIERE. Il y a dans le Royaume de Siam, grand Empire de la presqu'isle de l'Inde, au delà du golfe de Bengala, de grandes & belles rivieres : la plupart se débordent pendant que le Soleil parcourt les signes septentrionaux, depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Septembre : débordement qui, comme celui du Nil, contribue beaucoup à la fertilité des campagnes où ces rivieres se répandent, & où, par une Providence admirable, l'épi du riz monte à mesure que les eaux croissent.

ROCHER TREMBLANT. Ce phénomene dont je veux parler, est le rocher tremblant de la Roquette, montagne à environ une lieue de Castres en Languedoc. C'est le rocher le plus élevé de la montagne, sur le penchant de laquelle il est situé du côté du levant, & sur le bord d'un autre gros rocher qui sort de dessous les terres. Il a une

pente d'environ ſix pouces du côté de ce penchant, vers lequel il eſt coupé à plomb au deſſous d'un petit arrondiſſement : ſa forme irréguliere approche beaucoup de celle d'un œuf applati, qui porte ſur le petit bout. Sa plus grande circonférence, qui eſt vers les deux tiers de ſa hauteur, eſt de 26 pieds : la plus petite, qui eſt à la baſe, eſt de 12, & ſa hauteur de 11 pieds. La maſſe fait donc un ſolide de 360 pieds cubes, & peut peſer près de ſix cens quintaux. Il ſe trouve placé à un des angles du rocher qui lui ſert de baſe. Il eſt ſi près du bord, que la circonférence inférieure n'en eſt éloignée que d'environ un pied & demi, & qu'un à-plomb qui paſſeroit par les endroits du rocher les plus avancés, tomberoit au delà de celui qui lui ſert de baſe.

Comme nous avons dit que la figure de ce roc tremblant eſt celle d'un œuf applati, il faut néceſſairement que les diametres de la baſe ſoient inégaux, & celle-ci eſt convexe ; de ſorte qu'aux extrêmités du plus grand diametre, il s'en faut près de huit pouces qu'elle ne touche le rocher ſur lequel elle eſt placée : mais le rocher appuie ſur toute la longueur du plus petit diametre.

Cette poſition d'une maſſe de roc d'un ſi grand poids & d'une ſi grande hauteur, dans un penchant où elle n'a preſque point d'autre appui qu'une ligne, n'eſt pas la partie du phénomene qui mérite le moins l'atten-

tion d'un Naturaliste. La pierre dont le roc tremblant est formé, est d'une nature fort dure & fort compacte. Feu M. le Régent trouva ce rocher si curieux, qu'il en fit lever le plan en 1718. M. Marcorelle, de l'Académie des Sciences de Toulouse, a observé que le rocher en question se meut visiblement, & d'une maniere sensible, lorsqu'une certaine force lui est appliquée du midi au nord. On a plusieurs fois réitéré cette expérience. On appuie un bâton, ou quelqu'autre corps, près de ce rocher, du côté du midi : on lui donne quelques secousses, il se meut, & il exerce des vibrations qui font que le bâton ne se trouvant pas continuellement appuyé, tombe, par degrés, sur la base du rocher. Toute force ne suffit cependant pas pour le mouvoir : celle qui seroit moindre que la force ordinaire d'un homme, ne lui causeroit pas un ébranlement réel ; mais, lorsqu'il est en mouvement, il ne lui faut que la moindre action pour l'y conserver. Il exerce presque toujours ses balancemens du septentrion au midi, dans une direction perpendiculaire à la coupe de la pente du rocher sur lequel il est assis. Ces balancemens sont tels, que le bord de la base se souleve de trois lignes, qu'il se fait sept à huit vibrations sensibles, & que la cîme parcourt environ un pouce à chaque balancement ; après quoi le roc perd presque tout le mouvement qui lui a

été communiqué, & revient dans sa premiere situation.

M. Buch'oz, dans ses *Lettres sur les Animaux, Végétaux, &c.* explique pourquoi quatre hommes, agissant de concert & en même tems, ne peuvent pas mouvoir le rocher à la premiere impulsion qu'ils lui donnent, quoique la force avec laquelle chacun d'eux peut agir, soit d'environ mille livres, tandis que la force d'un seul homme peut le faire, après plusieurs secousses successivement multipliées; & comment, tandis que le roc est en mouvement, il fait quelques vibrations, après quoi il revient dans son premier état.

ROMERINOS (*le*) est un poisson qu'on appelle encore *pilote des requins*, parce qu'ordinairement il les précede ou les accompagne en troupe. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les romerinos voyant un requin pris, s'élancent sur son dos, comme pour le défendre, & se laissent prendre avec lui. *Let. éd.* 30. *Rec.*

RONAS (*le*) est une racine qui s'étend sous terre comme la réglisse, & qui n'est guere plus grosse. Elle sert à teindre en rouge, & c'est elle qui donne cette belle couleur à toutes les toiles qui viennent de l'Empire du Mogol dans les Indes; c'est une chose étonnante de voir arriver à Ormuz

des caravanes entieres, chargées de cette racine, pour le commerce des Indes. Elle donne une teinture ſi forte & ſi prompte, qu'une barque indienne qui en étoit chargée, ayant été briſée à la rade d'Ormuz, la mer parut toute rouge pendant quelques jours, le long du rivage où les ſacs flottoient. Aſtabat, ville de Turcomanie, ſur les frontieres de Perſe, eſt le ſeul pays du monde qui produiſe le ronas.

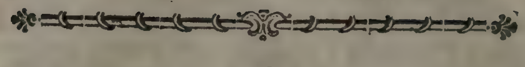
ROSEAUX. Auprès de la cité de Kingning coule le ruiſſeau de Luyeu, qui paroît tout verd, à cauſe de la grande quantité de roſeaux qui naiſſent ſur ſes bords. Ils ſont preſque auſſi durs que du fer, & ſi gros qu'on ne les peut empoigner des deux mains; quoiqu'ils ſoient creux en dedans, ils ſervent néanmoins à ſoutenir de grands fardeaux. Les plus grands ont douze pieds de hauteur ou davantage, & les plus petits environ cinq. Les Chinois ont l'adreſſe de couper ces groſſes cannes en filets fort déliés, dont ils font des nattes, de petits coffres & autres ſemblables ouvrages fort curieux. MART. MARTINI. *Deſcrip. de la Chine, dans le Rec. de Thevenot*, vol. III.

ROUCY, (*Nicolas & Claude de*) d'une famille iſſue de l'ancienne tige des Comtes de Saarbruck & de Roucy, étoient deux freres jumeaux, nés avec une telle reſſem-

blance, que leurs nourrices furent contraintes de leur donner des bracelets de différentes couleurs, pour pouvoir les reconnoître. Cette parfaite ressemblance se remarquoit jusques dans leur taille, leurs traits, leurs humeurs & leurs inclinations. Ils furent fort chéris du Roi Charles IX, qui prenoit souvent plaisir à les mettre ensemble, à les considérer long-tems, pour leur trouver quelque marque de différence. L'un, le Seigneur d'Origny, jouoit parfaitement à la paume; l'autre, le Seigneur de Sissonne, s'engageoit souvent dans des parties où il n'avoit pas l'avantage. Pour y remédier, il sortoit du jeu, sous quelque prétexte, y faisoit entrer son frere à sa place: celui-ci le relevoit, gagnoit la partie, sans que nul ni des joueurs, ni des spectateurs, s'apperçût de ce changement: c'est encore une chose bien surprenante, que les mêmes accidens qui arriverent à l'un pendant sa vie, arriverent pareillement à l'autre; les mêmes maladies, les mêmes blessures, en même tems, & en mêmes endroits de leurs corps. Lorsque M. de Sissonne tomba malade de la maladie dont il mourut, par la faute de son Médecin, le Seigneur d'Origny se trouva en même tems atteint de la même maladie, & en très-grand danger de sa personne, mais il en échappa, par les soins d'un Médecin plus habile.

RUISSEAU. Dans l'Alpuxarras, Province du Royaume de Grenade en Eſpagne, entre Petros & Portugos, on trouve un petit ruiſſeau, dont l'eau teint en noir ſur le champ, les filets de laine & de ſoie qu'on y plonge. Près de-là eſt une caverne qui exhale une vapeur ſi maligne, qu'elle tue les animaux qui s'approchent de ſon ouverture.





# S

SALAMANDRE, espece de petit lézard, qui, selon l'opinion mal-fondée de quelques Naturalistes, se conserve dans le feu, & s'y nourrit. Il n'y a point d'animal qui puisse vivre dans le feu, ni demeurer long-tems dans un grand brasier, sans se brûler. Il est vrai que la salamandre jette de son corps une humeur visqueuse, & extrêmement froide, qui peut amortir un petit feu; mais si le feu est ardent, la salamandre y meurt, sans néanmoins être réduite en cendres, comme les autres corps combustibles.

SALAMANDRE *ou* ALBESTE. Dans une montagne de Chinchin, Province de la Tartarie, on trouve des minieres de salamandre, dont on fait du linge qui résiste au feu. Ces minéraux produisent des filets semblables à la laine, qui, séchés au Soleil, & nettoyés de la terre qui s'y trouve attachée, se filent comme de la laine ou du lin, pour faire des draps, ou de la toile : on n'a qu'à les jetter dans le feu pour les blanchir ; car lorsqu'ils y ont demeuré une heure, il n'y reste aucune crasse. Cette matiere, que nous appellons *albeste*, est encore nommée *salamandre*, parce qu'elle se conserve dans le feu, comme le lézard de ce nom, selon l'o-

pinion que nous avons rapportée plus haut. On dit qu'il y a à Rome un linge fait de la ſalamandre, envoyé à un Pape, par un Roi de Tartarie. C'étoit une ſorte de toile, dont, ſelon quelques-uns, on enveloppoit autrefois les corps des Princes, ou grands Seigneurs, que l'on brûloit, pour en conſerver les os & les cendres, & pour empêcher qu'elles ne ſe mêlaſſent parmi les autres cendres du bûcher.

Nous avons vu à Toulouſe, un paquet de petits cordons faits d'une eſpece de mouſſe, qu'on cueille dans les montagnes des Pyrénées, qui ne ſont qu'à quinze lieues de cette ville. Ces cordons, d'une couleur jaunâtre, ne ſe conſument point dans le plus grand feu : mais nous avons remarqué qu'ils s'y noirciſſent tant ſoit peu, ſans perdre de leur force & de leur ſolidité ; ce qui a pu être cauſé par la fumée, par les cendres, ou parce qu'on ne les y a pas laiſſés aſſez long-tems. KIRKER, *de la Chine*. MARC-PAUL, *Vénitien*. c. 47.

SALMONS-LEAP, c'eſt-à-dire, *Saut du ſaumon*, eſt un lieu en Angleterre, près de Kilgarran, ſur la riviere de Tivi, dans le Comté de Pembrock, où il y a une caſcade où l'eau tombe de fort haut. Quand les ſaumons veulent aller plus avant dans la riviere, ils portent leurs queues près de leur gueule, font de leur corps une eſpece de

cercle, & s'abandonnent ainſi à l'eau, comme une verge repliée. CAMBDEN.

SANTERINI, Iſle de l'Archipel, vers l'Europe, s'appelloit autrefois *Théra*, & non pas *Thérasia*. Celle-ci, qui eſt proche de l'autre, vers l'occident, en fut ſéparée par un tremblement de terre, ſelon le témoignage de Pline & de Pauſanias. La mer, dans le port & près de la côte, y paroît toute noire & brûlée, parce qu'il y a des mines de ſoufre ſous cette Iſle, où il s'allume des feux de tems en tems. Il y a, près de cette Iſle, un volcan au fond de la mer, qui a ſouvent produit des effets extraordinaires. Le premier, dont nous avons des Mémoires, arriva l'an 726, du tems de l'Empereur Léon l'Iſaurien. Il ſortit de la mer une Iſle que l'on nomme *'Cameni* ou *Brûlée*, parce qu'elle ſe forma par les matieres vomies & entaſſées par ce volcan. Au mois de Novembre 1427, cette Iſle Brûlée fut augmentée de grands rochers que les feux ſouterreins y pouſſerent. Au mois de Septembre 1630, le volcan prit encore feu, & produiſit les mêmes effets, ſans pourtant former aucune Iſle, mais ſeulement un banc, à dix braſſes ſous l'eau, dans une mer qui n'a point de fond. En 1707 parut une Iſle qui ſe forma de cette maniere. Le 21 Mai, on ſentit, entre midi & une heure, dans toute l'Iſle Santerini, un grand tremble-

ment de terre qui fut ſuivi de l'apparition de la nouvelle Iſle. Depuis le 23 de ce mois, juſqu'au 13 ou 14 Juin, elle s'éleva d'une maniere ſenſible, entre les deux Iſles Brûlées, & s'accrût toujours, tant en longueur qu'en largeur, ſans faire aucun bruit. Il y eut, dès les premiers jours, des gens aſſez hardis pour aller débarquer ſur ce nouvel écueil; c'eſt ainſi qu'on le nomma. Il croiſſoit, à vue d'œil, ſous leurs pieds, & ils en rapporterent diverſes curioſités, entr'autres, des huîtres d'un goût excellent, & d'une groſſeur extraordinaire. Cette nouvelle terre avoit, dans les premiers jours de Juin, près de demi-mille de circuit, & environ vingt-cinq pieds de hauteur. Son augmentation ne fut pas ſi ſenſible les jours ſuivans, mais dans la ſuite la mer devint plus trouble, de jour en jour, par le mêlange d'une quantité extraordinaire de différentes matieres qui ſortoient jour & nuit du fond des eaux. On y diſtinguoit ſur leur ſurface les divers minéraux, par la diverſité de leurs couleurs. Celui qui ſe remarquoit le plus, étoit le ſoufre. Depuis Santerini, juſqu'à vingt milles d'éloignement, on en voyoit la terre toute teinte. L'agitation des flots augmenta autour du nouvel écueil; ceux qui approchoient de trop près ſentoient une chaleur immodérée, & l'on trouva quantité de poiſſons morts ſur le rivage. Le 16 Juillet, vers le coucher du ſoleil, on

vit paroître entre la nouvelle Isle & la petite Cameni, comme une grande chaîne de rochers noirs & obscurs, qui sortoient d'une immense profondeur d'eau. On en compta dix-sept à dix-huit, un peu séparés les uns des autres, mais qui sembloient prêts à se joindre, & à s'unir à la nouvelle Isle, comme il arriva, en effet, peu de jours après. Le 17, on les distingua encore fort clairement. Ceux dont on avoit eu peine à voir les pointes le soir précédent, parurent enfin, d'une grosseur extraordinaire. Le 18, on commença à en voir la fumée, & on entendit des bruits souterreins, qui sembloient partir du centre de la nouvelle terre, mais qui étoit encore trop enfoncée dans la mer, pour laisser distinguer la nature de ce bruit. Les rochers s'unirent, & formerent une Isle toute différente de la blanche qui avoit d'abord paru, & la fumée devint peu épaisse & peu abondante. Le 19, le feu se manifesta, foible & peu vif dans les commencemens. On le vit croître, à mesure que l'Isle augmentoit. Toutes les nuits, sur le haut de cette nouvelle montagne, on remarquoit quantité de petits fourneaux ardens, & tout embrasés. Cependant cette Isle brûloit, augmentoit, & s'étendoit toujours vers le midi & le nord; la mer y étoit plus agitée, plus chargée de soufre & de vitriol; le bouillonnement des eaux y étoit plus violent, la fumée plus grande, & le feu plus terrible. L'in-

fection qu'elle exhaloit devint si insupportable, qu'elle ôta même à quelques-uns la respiration, & causa à d'autres de fréquens évanouissemens. Cette fumée tourbillonnant comme une grosse montagne, se joignit à un brouillard épais & fort commun dans ces quartiers, quand le vent du midi y souffle, & ravagea en trois heures de tems, presque tout le vignoble de Santerini, qui étoit prêt à être vendangé. Il arriva, peu de jours après, de grands changemens dans les deux nouvelles Isles. La Blanche, qu'on croyoit ne devoir plus croître, augmenta beaucoup en hauteur. La noire Brûlée s'étendit en longueur, & toutes deux se joignirent, & n'en firent plus qu'une. La fumée & le feu se firent diverses ouvertures. Les bruits souterreins devinrent plus fréquens & plus distincts, & l'on entendit plusieurs fois éclater, au milieu de cette Isle, comme de grands coups de canon. L'on vit s'élancer en l'air des pierres en feu. Les furieuses explosions qui se faisoient entendre les jours & les nuits, ébranloient les maisons les plus solides de Santerini. Ces pierres enflammées s'élevoient à perte de vue, & tomboient, & s'éteignoient dans la mer à plus de cinq milles de-là. On remarquoit, dans le tems de ces décharges, d'abord un grand éclat de feu semblable à celui des plus grands éclairs; puis l'on voyoit sortir, avec impétuosité, des tourbillons d'une fumée noire & affreu-

ſe, toute mêlée de cendres, & ſi épaiſſe, qu'elle avoit peine à ſe diſſiper en l'air. Elle paroiſſoit y former un gros nuage de diverſes couleurs, qui venant peu à peu ſe réſoudre en pouſſiere fine & ſubtile, alloit tomber comme une pluie ſur le pays voiſin, particuliérement ſur Santerini, où la terre en étoit ſouvent toute couverte. On entendoit auſſi quelquefois un bruit plus fort & d'un ſi grand éclat, qu'on eût dit que c'étoit celui de ſix ou ſept gros canons qui tiroient tous enſemble. Le feu ſe faiſoit, de jour en jour, plus d'ouverture, & paroiſſoit plus diſtinctement. Il changeoit auſſi quelquefois de figures. Tantôt il ſembloit que ce n'étoit qu'une cendre embraſée, qui s'élargiſſoit en l'air en forme d'aigrette, ſe répandoit ſur l'écueil, & le faiſoit paroître en feu. Tantôt c'étoit, en apparence, une décharge de trois gros mortiers, qui jettoient comme autant de bombes & de carcaſſes, même des rochers entiers enflammés, capables de détruire les plus grandes fortereſſes. Souvent ce n'étoit que des pierres d'une médiocre groſſeur, mais pouſſées en ſi grande quantité, que plus d'une fois la petite Iſle Cameni en fut toute couverte, & ſi éclairée, qu'on ne pouvoit ſe laſſer de la conſidérer. Sur la fin du mois d'Août, ces affreuſes décharges devinrent aſſez rares. En Septembre, plus fréquentes, & en Octobre elles ſe faiſoient entendre tous les jours ; on croyoit que la

nouvelle Isle cesseroit de croître pendant l'hiver de 1708 ; cependant elle s'agrandit encore du côté du midi, tirant sur le ponent, où il sembloit que la nature travailloit à faire un port, capable de mettre à couvert toutes sortes de bâtimens. On dit qu'Alexandre-le-Grand sonda la mer aux environs de cette Isle, & qu'il n'y trouva point de fond. THEVENOT, *Voyage du Levant* ; *Mem. de Trév.*

SCAMANDRE, *Scamander.* Riviere de la Troade, ou petite Phrygie, porte aujourd'hui le nom de *Scamandro*, & doit être distinguée du Xanthus & du Simoïs, plus célebres, aussi-bien qu'elle, par la fable, que par leur cours. Elle sort du Mont-Ida, & se va jetter dans la mer Égée. Les Vierges avoient coutume de s'y aller baigner, par principe de religion, la veille de leurs nôces, & d'offrir leur virginité au Dieu de cette riviere. *Pline*, *Mela*, *Strabon*, *Ptolomée*, *&c.*

SCORBUT. Cette maladie, si cruelle pour les marins, a des effets extraordinaires, dont nous ne pouvons nous dispenser de rapporter ici quelques-uns. Nous emprunterons, à cet égard, le langage de Géorge Anson, Chef d'Escadre Anglois. » Une chose, dit-il, qu'on ne croiroit pas, sur le rapport d'un seul témoin, c'est que des ci-

catrices de plaies, guéries depuis bien des années, se sont rouvertes par la virulence de cette maladie. Un des invalides embarqués sur le *Centurion*, vaisseau amiral de M. Anson, avoit été blessé cinquante ans auparavant, à la bataille de la Boyne; il fut guéri en peu de tems, & se porta bien pendant long-tems. Le scorbut l'attaqua; ses plaies se rouvrirent au bout de quelque tems, & parurent telles que si elles n'avoient jamais été guéries. Ce qu'il y a de plus surprenant, le calus bien formé d'un os qui avoit été rompu, fut dissous, & la fracture redevint dans l'état où elle étoit avant d'être consolidée.

Plusieurs de nos gens, ajoute ce Chef d'Escadre, quoique réduits à garder le branle, (lit en usage dans les vaisseaux,) paroissoient se porter encore assez bien. Ils buvoient & mangeoient avec appétit, étoient de bonne humeur, & parloient avec vigueur, & d'un ton de voix nullement affoibli: cependant, si on les remuoit, ne fut-ce que d'un côté du vaisseau à l'autre, & cela dans leurs branles, ils expiroient à l'instant même. D'autres, qui se fioient aux apparences de force qui leur restoient, & qui s'ennuyoient dans leurs branles, moururent avant que d'avoir gagné le tillac. Il est souvent arrivé que des gens, qui étoient encore en état d'aller & venir, & capables de rendre quelques services, sont tombés morts

morts dans un inſtant, & au moindre effort. GÉORG. ANSON. *Voyage autour du Monde*, *t. I*, pag. 255 & 256.

SEL. Pline a parlé, *Liv.* 31, *ch.* 7, du ſel d'Agrigente, Ville de Sicile, comme d'une choſe ſinguliere. Il ſe fondoit dans le feu, ſans pétiller, & pétilloit au contraire dans l'eau.

SEL. Il ſe fait à Antéquera, ville du Royaume de Grenade en Eſpagne, une grande quantité de ſel, qu'on n'a pas la peine de cuire comme ailleurs. Les eaux de neige fondue, de pluie, & de pluſieurs fontaines, ſe ramaſſent dans des fonds, entre les montagnes. Le Soleil donnant deſſus en Été, cette eau ſe cuit par cette ſeule chaleur, & il s'en forme un fort beau ſel, qui ſuffit à toute la Province.

SEL. Dans la Valachie, Principauté d'Europe, on trouve un certain ſel de mine, dur comme du marbre. Sa couleur tire ſur le violet, mais il devient blanc, lorſqu'il eſt bien broyé.

SEL. Aux environs d'Aſtracan, dans l'iſle de Dolgoi, il y a des déſerts qui produiſent du ſel en grande abondance. Ils ſont pleins de veines ſalées, que le Soleil cuit, & fait nager ſur l'eau, de l'épaiſſeur d'un doigt, comme un cryſtal de roche, & en telle quantité, qu'on en emporte tant que l'on veut, en payant ſeulement deux liards pour

chaque poude, ou mesure de quarante livres. Ce sel sent la violette, comme celui de France, & les Moscovites en font un grand trafic, parce que ces veines sont inépuisables, & qu'il se forme continuellement de nouvelles croûtes.

Sel. A Araya, un des plus renommés Caps de l'Amérique méridionale, il y a des mines de sel très-fin, & plus abondantes qu'aucunes de celles qu'on a encore découvertes dans le monde. On dispute fort d'où peut venir ce sel, la mer ne dégorgeant jamais jusques-là. On prétend que c'est la nature de la terre qui, étant comme figée & coagulée par la pluie, se change ensuite en sel, par la chaleur du Soleil, qui est fort ardente dans ce pays. On a observé la même chose en Asie & au milieu de l'Afrique, où les eaux de la mer ne peuvent parvenir. Laet, *pag.* 671.

SENSITIVE. (*la*) On voit au jardin du Roi, une plante qu'on ne peut ni toucher, ni même approcher. A peine avance-t-on la main, qu'elle se retire; ses feuilles se fanent, se replient les unes sur les autres; la plante se resserre en elle-même, par une horreur naturelle des écoulemens qui sortent de la main des curieux, avant même qu'on la touche. On ne sauroit pousser la délicatesse plus loin. Aussi n'est-ce pas sans raison qu'on lui a donné le nom de *Sensitive.*

*Voyez*, pour les causes de cette répugnance singuliere, ce que nous avons dit à l'occasion des plantes nommées *Pucelle* & *Vierge*.

SERPENT *à deux têtes*. On trouve dans les pays de l'Orénoque, sur-tout dans ceux où il y a beaucoup de fourmillieres, une espece de serpent à deux têtes, dont la description paroîtra fabuleuse à ceux qui ne l'ont jamais vu. Ils sont, pour l'ordinaire, gros comme le pouce, & longs de deux palmes, de couleur grise, mêlée de taches blanchâtres ; ils se meuvent fort lentement, ce qui fait qu'ils ne sont pas beaucoup à craindre, quoique leur morsure soit des plus venimeuses. On les trouve communément dans les fourmillieres, où ils cherchent la fraîcheur, & ne sortent de leurs repaires qu'après les grosses pluies. La nature voulant remédier à la lenteur de leur mouvement, leur a procuré un secours, approchant de celui qu'elle a donné au cancre de mer. Celui-ci marche de côté, & si après avoir été à droite il veut revenir à gauche, il le fait sans changer de posture, & sans être obligé de se détourner. Lors donc que les serpens dont je parle vont à l'orient, ils traînent après eux la tête qui regarde le couchant, & celle-ci, à son tour, entraîne la premiere, lorsqu'ils prennent la route opposée. Le P. Manuel Rodriguez parle de ces serpens à deux têtes dans son *Histoire du*

*Marannon*. Il eſt extrêmement difficile de les tuer, parce que ſi on les coupe en deux par le milieu du corps, les deux têtes ſe cherchent réciproquement, & lorſqu'elles ſe ſont rencontrées, elles ſe ſéparent d'un commun accord, & ſe joignent de nouveau par les extrêmités qui ont été coupées, le ſang ſervant de glu pour les unir : ſi on les coupe en trois morceaux, chaque tête cherche le côté qui lui appartient, & après s'y être attachée, le ſerpent ſe trouve dans le même état qu'auparavant. Le plus sûr moyen de les tuer, eſt de couper les deux têtes, avec une petite partie du corps, & de les pendre à un arbre avec un cordeau, encore cette maniere n'eſt-elle pas la plus sûre; car ſi quelque oiſeau de proie ne les mange, le cordeau ſe pourrit, le ſerpent, que le Soleil a deſſéché, tombe à terre, & à la premiere pluie qui ſurvient, il reſſuſcite & s'enfuit : la choſe paroît incroyable; mais la propriété de ces couleuvres ſe trouve confirmée, par la vertu d'une plante des Philippines, que les Indiens appellent *ductungagas*; c'eſt-à-dire, qui rejoint les couleuvres, & dont ces animaux leur ont montré la vertu. Lorſqu'une couleuvre a été coupée en deux, elle va manger de cette herbe, & baſſine de ce qui lui reſte dans la gueule, la plaie qu'elle a reçue, juſqu'à ce qu'elle ait trouvé la partie du corps qui a été ſéparée, & l'ayant rencontrée, elle ap-

proche les plaies l'une de l'autre, elles s'unissent aussi-tôt, & l'animal est guéri. Les habitans des Philippines, qui reçoivent quelques blessures, en frottent les levres de la plaie, & sont guéris en peu de tems. Je conviens que de pareils faits ont besoin, pour être crus, de graves autorités, & d'expériences bien constatées.

SERPENT. Thoas, citoyen de la ville de Patras, dans l'Achaïe, Province du Péloponnese, après avoir long-tems nourri un serpent dans sa maison, résolut de s'en défaire, & le porta dans un bois fort éloigné, où il le laissa: en s'en retournant, il fut attaqué par des voleurs, qui étoient prêts à lui ôter la vie; le serpent entendit les cris de Thoas, reconnut sa voix, se vint jetter avec furie sur les voleurs, & les mit en fuite. ÆLIAN, *Liv.* 3.

SERPENS. On trouve dans le Royaume de Siam, situé dans la presqu'isle de l'Inde, au delà du golfe Bengala, des serpens longs de vingt pieds, & qui ont deux têtes. Mais celle qui est au bout où seroit la queue, n'ouvre point la gueule, & n'a point de mouvement. On y voit aussi un animal fort venimeux, qui a environ un pied de long; sa queue est fourchue, faisant deux pointes, & sa forme est à peu près comme on nous dépeint la *salamandre*.

SINGALI, ou *Arbol triſte de Dia.* Il croît à Sumatra, l'une des plus grandes Iſles de la Sonde, au midi, & à l'orient de Malaca, un arbre merveilleux, que les Malais, habitans du pays, appellent *Singali*, & les Portugais, *Arbol triſte de Dia*: l'arbre triſte pendant le jour. Il pouſſe pluſieurs boutons, d'où il ſort des bouquets compoſés de cinq fleurs blanches comme la neige, & un peu plus groſſes que la fleur d'orange. Ces boutons s'ouvrent dès que le Soleil eſt couché, & les fleurs ſe montrent pendant toute la nuit, juſqu'à ce que le retour du Soleil les faſſe tomber, & dépouille l'arbre de toutes ſes feuilles. Sur le ſoir, cet arbre recommence à ouvrir ſes boutons, qui répandent une odeur ſi douce, que l'air de tous les environs en eſt parfumé.

On dit qu'il y a auſſi dans cette Iſle une fontaine, d'où il coule inceſſamment du baume. Le Général BEAULIEU, dans le *Recueil des Voyages aux Indes orientales* de Thévenot, *Vol. II.* MANDESLO, *Tom. d'Olearius.*

SINGES. On trouve en Chine, dans la Province de Quangſi, des ſinges qui ont le poil jaune, le viſage comme celui d'un homme, & la voix déliée & perçante comme l'eſt d'ordinaire celle des femmes. Dans la même Province, on trouve la montagne de *Ho* ou de *Feu*, ainſi nommée, parce qu'il y paroît de la lumiere toutes les nuits, com-

me des chandelles allumées. Il y a apparence que ce ſont des vers luiſans qui y rendent cette clarté. MARTINI, *Deſcript. de la Chine*, dans le *Recueil* de Thévenot, *Vol. III.*

SINGES. Auprès de Cungking, ſur le mont Toyung, dans la Chine, on trouve une eſpece de ſinges qui reſſemblent preſque à des hommes, & qui ne ſont guere moins grands. Ils aiment beaucoup les femmes, & les pourſuivent pour en jouir. MARTIN MARTINI, *Deſcript. de la Chine*, dans le *Recueil* de Thévenot, *Vol. II.*

SINGES D'EAU. La riviere de Gialva, qui arroſe Chiapa, Province de la Nouvelle-Eſpagne, dans l'Amérique ſeptentrionale, produit des animaux qui ne ſe trouvent nulle part ailleurs : ils ſont ſemblables à des ſinges, ont une longue queue, & la peau tachetée comme les tigres. On ne les voit guere ſur l'eau ; ils ſe cachent deſſous : lorſque quelque Sauvage paſſe la riviere à la nage, ils entortillent leur queue autour de ſes jambes, & tâchent de le tirer au fond ; c'eſt pourquoi les Sauvages portent avec eux de petites haches, dont ils coupent la queue de ces animaux. On n'a pas remarqué néanmoins qu'ils aient rien mangé de ce qu'ils ont fait noyer : ils ne s'adreſſent pas ſeulement aux hommes, mais encore aux chevaux qui paſſent la riviere DE LAET, *Hiſt. du Nouv. Mond.*

SINGES. On ne ſauroit croire le domma-

ge que caufent ces animaux aux moiffons ; & la malice avec laquelle ils fe conduifent: s'ils s'apperçoivent, du haut des arbres où ils font, que l'on fait fentinelle, pas un ne defcend dans les femailles : ils s'approchent, & s'en retournent avec tant de filence, qu'à moins de les voir, il eft impoffible de les découvrir. Ailleurs, ils font un tintamare horrible ; mais pas un ne fouffle, lorfqu'il eft queftion de voler: ils viennent, à plufieurs reprifes, reconnoître fi l'on garde le mays ; & lorfqu'ils font fûrs qu'il n'y a perfonne, il en refte un fur la cime de l'arbre, pour découvrir s'il ne vient point d'Indien ; tous les autres defcendent, & chacun emporte cinq épis de mays, un dans la bouche, un fous chaque bras, & un dans chaque main : ils fe dreffent fur les pieds, & courent, comme un éclair, fe cacher dans le bois ; fi, dans le tems qu'ils dérobent ces épis, l'Indien fort de fa cabane, ou paroît dans le champ, le finge en fentinelle fur l'arbre fe met à crier, & tous les autres s'enfuient avec ce qu'ils ont pu prendre ; mais un grand nombre de ceux qui étoient déja chargés, périt dans cette occafion, parce qu'ils font fi obftinés à garder leur prife, qu'ils fe laiffent tuer plutôt que de s'en deffaifir. Les Indiens les pourfuivent à coups de bâton. Ceux qui n'emportent qu'un ou deux épis, ayant leurs pieds & une main libres, grimpent fur les arbres, & fe fauvent ; au-lieu que ceux

qui ſont bien chargés, ne pouvant s'enfuir, qu'en ſautant les deux pieds joints, périſſent faute de pouvoir courir auſſi vîte que l'Indien.

Cette opiniâtreté avec laquelle les ſinges retiennent ce qu'ils ont pris, eſt conſtatée par les Eſpagnols employés aux mines d'or de *Choco* & d'*Anſerma*. Les Negres ne s'y nourriſſent preſque que de ſinges : pour les prendre, ils ne font autre choſe que de mettre, pendant la nuit, à l'entrée du bois, des bouteilles de terres, où ils ont mis une poignée de mays rôti ; dès que le jour paroît, les ſinges, gourmands & curieux, deſcendent pour voir ce que ces bouteilles contiennent : ils mettent leur bras dedans, ſentent le mays, s'en rempliſſent la main, & ne peuvent plus la retirer, parce que le cou de la bouteille eſt fort étroit : ils s'efforcent de la retirer, mais pas un n'en peut venir à bout, ni ne veut lâcher le mays, de ſorte que ſe voyant pris, ils font des cris & un tintamare affreux : les Negres accourent ; les ſinges redoublent leurs cris, & ne quittent point leur proie. La peſanteur de la bouteille ne leur permet, ni de monter ſur les arbres, ni de s'enfuir, & les Negres les aſſomment à coups de bâton.

SINGES. Dans les montagnes de la Lionne, *Sierra Liona*, on voit une eſpece de ſinges, qu'on nomme *Baris*, que l'on prend petits pour les élever, & les apprivoiſer. Ils

ſont ſi dociles aux inſtructions qu'on leur donne, qu'après quelque tems, ils rendent preſque autant de ſervices qu'un Eſclave. Ils marchent tout droit comme les hommes, pilent du millet dans un mortier, puiſent de l'eau dans une cruche, tournent la broche, & font mille petits tours d'adreſſe qui divertiſſent leurs maîtres.

SKUEN. Parmi les oiſeaux de proie, fort communs dans les Iſles de Féro, il y en a un que l'on appelle *Skuen*, de la groſſeur du corbeau : il eſt très-dangereux de paſſer devant le nid de cet oiſeau, lorſqu'il a ſes petits, car il ſe jette ſur les paſſants, & leur déchire le viſage avec ſon bec & ſes ſerres. Les habitans, pour s'en garantir, ont quelquefois la précaution d'attacher ſur leur tête un ſtilet, la pointe en haut ; le Skuen venant à ſe précipiter avec fureur, ſe perce lui-même de part en part.

SOMNAMBULE. M. Planque, dans ſa *Bibliotheque choiſie de Médecine*, rapporte l'hiſtoire d'un Somnambule que tout le monde connoît : mais celle qui eſt rapportée dans le *Dictionnaire Encyclopédique*, eſt bien meilleure, & peu connue ; ainſi on ne ſera pas fâché de la trouver ici.

M. l'Archevêque de Bourdeaux a raconté à l'Auteur de cet article, qu'étant au Séminaire, il avoit connu un jeune Eccléſiaſti-

que somnambule : curieux de connoître la nature de cette maladie, il alloit tous les soirs dans sa chambre, dès qu'il étoit endormi. Il vit, entr'autres choses, que cet Ecclésiastique se levoit, prenoit du papier, composoit, & écrivoit des Sermons. Lorsqu'il avoit composé une page, il la relisoit tout haut d'un bout à l'autre, (si on peut appeller relire, cette action faite sans les yeux) : si quelque chose alors lui déplaisoit, il le retranchoit, & écrivoit pardessus les corrections, avec beaucoup de justesse. » J'ai vu, dit l'Auteur, le commencement » d'un des Sermons qu'il avoit écrit en dor» mant : il étoit assez bien fait, & correcte» ment écrit ; mais il y avoit une correc» tion qui étoit surprenante. Ayant mis dans » un endroit, *ce divin enfant*, il crut, en re» lisant, devoir substituer le mot *adorable* à » *divin* : pour cela, il effaça ce dernier mot, » & plaça exactement le premier pardessus. » Après cela, il vit que le *ce*, bien placé de» vant *divin*, ne pourroit aller avec *adora*» *ble*, il ajouta donc fort adroitement un *t* à » côté des lettres précédentes ; de sorte » qu'on lisoit *cet adorable enfant*. «

La même personne, témoin oculaire de ces faits, pour s'assurer si ce Somnambule ne faisoit alors aucun usage de ses yeux, mit un carton sous son menton, de maniere à lui dérober la vue du papier qui étoit sur la table ; mais il continua à écrire, sans s'en

appercevoir. Voulant enſuite connoître à quoi il jugeoit de la préſence des objets qui étoient ſous ſes yeux, il lui ôta le papier ſur lequel il écrivoit, & en ſubſtitua pluſieurs autres, à différentes repriſes; mais il s'en apperçut toujours, parce qu'ils étoient d'une inégale grandeur; car quand on trouva un papier parfaitement ſemblable, il le prit pour le ſien, & écrivit les corrections aux endroits correſpondans à celui qu'on lui avoit ôté. C'eſt par ce ſtratagême ingénieux qu'on eſt venu à bout de ramaſſer quelques-uns de ſes écrits nocturnes. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt qu'il écrivoit auſſi de la muſique aſſez exactement. Une canne lui ſervoit de regle : il traçoit, avec elle, à diſtance égale, les cinq lignes néceſſaires; mettoit à leur place la clef, les bémols, les dièzes; enſuite marquoit les notes, qu'il faiſoit d'abord toutes blanches; & quand il avoit fini, il rendoit noires celles qui devoient l'être. Les paroles étoient écrites au deſſous. Il lui arriva une fois de les écrire en gros caracteres, de façon qu'elles n'étoient pas placées directement ſous leurs notes correſpondantes. Il ne tarda pas à s'appercevoir de ſon erreur; &, pour la réparer, il effaça ce qu'il venoit d'écrire, en paſſant la main pardeſſus, & refit plus bas cette ligne, avec toute la préciſion poſſible.

Autre ſingularité, dans un autre genre, qui n'eſt pas moins remarquable. Il s'imagina une

nuit, au milieu de l'Hiver, ſe promener au bord d'une riviere, & y voir tomber un enfant, qui ſe noyoit. La rigueur du froid ne l'empêcha point de l'aller ſecourir : il ſe jetta tout de ſuite ſur ſon lit, dans la poſture d'un homme qui nage; il en imita tous les mouvemens; & après s'être fatigué quelque tems à cet exercice, il ſent, au coin de ſon lit, un paquet de la couverture, croit que c'eſt l'enfant, le prend avec une main, & ſe ſert de l'autre pour revenir, en nageant, au bord de la prétendue riviere. Il y poſe ſon paquet, & ſort, en friſſonnant, & claquant des dents, comme ſi en effet il ſortoit d'une riviere glacée. Il dit aux aſſiſtans qu'il gêle, & va mourir de froid, que tout ſon ſang eſt glacé : il demande un verre d'eau-de-vie pour ſe réchauffer. N'en ayant pas, on lui donne de l'eau, qui ſe trouvoit dans la chambre. Il en goûte, reconnoît la tromperie, & demande encore plus vivement de l'eau-de-vie, expoſant la grandeur du péril qu'il couroit. On lui apporte un verre de liqueur; il le prend avec plaiſir, & dit en reſſentir beaucoup de ſoulagement. Cependant il ne s'éveille point, ſe couche, & continue de dormir plus tranquillement.

Ce même Somnambule a fourni un très-grand nombre de traits fort ſinguliers. Ceux que j'ai rapportés, ſuffiſent : j'ajouterai ſeulement que lorſqu'on vouloit lui faire changer de matiere, lui faire quitter des ſujets

triſtes & déſagréables, on n'avoit qu'à lui paſſer une plume ſur les levres; dans l'inſtant il tomboit ſur des queſtions tout-à-fait différentes.

Au reſte, bien des gens regardent le Somnambuliſme comme une maladie : ce n'en eſt cependant pas une; mais il y peut diſpoſer. En effet, la ſanté des Somnambules ne paroît point du tout altérée; leurs fonctions s'exécutent avec la même aiſance, & leur état ne mériteroit pas le nom de maladie, s'il n'étoit à craindre qu'il n'empirât, que la tenſion des fibres du cerveau n'augmentât, & ne dégénérât enfin en relâchement. La Somanie paroît devoir être le terme du Somnambule : peut être n'en eſt-elle que le premier degré, & n'en differe-t-elle pas eſſentiellement. Les remedes les plus propres à guérir le Somnambuliſme, ſont les voyages, les amuſemens, les diſtractions, les bains froids, &c.

Quant aux Somnambules qui ſe levent, qui courent de côté & d'autre, & qui riſquent par-là de tomber dans des précipices, de ſe jetter par la fenêtre, comme il arriva à un qui, s'imaginant avoir dans ſa chambre Deſcartes, Ariſtote, & quelques autres Philoſophes, crut tout-à-coup les voir ſortir par la fenêtre, & ſe diſpoſoit à les accompagner, s'il n'avoit été retenu; il faut les attacher dans leur lit, fermer exactement les portes, griller les fenêtres, &, s'ils ſe

levent, les éveiller à coups de fouet : ce remede a réussi à bien des personnes.

Quelqu'ingénieuses que soient les explications que l'Auteur donne de ces faits, dont il atteste la vérité, on peut dire que la cause est absolument incompréhensible, & nos Savans n'ont pas encore éclairci ce sujet assez clairement. En effet, les Somnambules ont les yeux ouverts, & il ne paroît pas qu'ils s'en servent. La plupart n'ont, en se réveillant, aucune idée de ce qu'ils ont fait étant endormis; mais ils se rappellent, d'un sommeil à l'autre, les actions des nuits précédentes. Il semble qu'ils aient deux mémoires, l'une pour la veille, l'autre pour le sommeil; & on diroit que ce sont deux hommes différens qui agissent tour-à-tour, l'un pendant le jour, & l'autre pendant la nuit; & cependant c'est le même homme. Conclure que tout est méchanisme, ou du moins que le méchanisme fait la plus grande partie de toutes les actions humaines, cette conséquence est trop humiliante pour qu'elle doive être admise; il vaut mieux avouer qu'on n'y comprend rien.

SON. De la Ville de Murcie en Espagne, on entend le canon de Carthagène, quoique ces Villes soient éloignées l'une de l'autre de neuf lieues, & qu'il y ait entre deux une montagne capable d'interrompre la vibration de l'air, ou du son. On a même remar-

qué que, lorſque le vent eſt favorable, on entend le canon d'Alicante, qui eſt à douze lieues de Murcie.

Il n'y a rien en cela qui doive ſurprendre, puiſque les François ayant aſſiégé Gironne, on entendit le bruit de l'artillerie dans le Rouſſillon, à plus de quarante lieues à la ronde; ce que l'on attribue à la multitude des vallées, des rochers, & des concavités qui ſe trouvent dans les Pyrenées, à quoi il faut ajouter que le vent étoit ſans doute favorable à la propagation du ſon.

SOUFRE. On trouve ſur la montagne de Ternate, Iſle de la mer des Indes, & la principale des Moluques, divers antres pleins de ſoufre, qui jettent une fumée épaiſſe. La flamme en paroît quelquefois ſur le ſommet de la montagne, avec un bruit ſemblable à celui du tonnerre.

SOURCE. Saint-Félix de la Paillere, lieu ſitué entre Anduſe & la Salle, près de Montpellier, où il y a une fontaine, dont l'eau a été regardée comme corroſive. Hors de l'hiver, en quelque ſaiſon que l'on y jette des feuilles d'arbre, ou quelque animal mort, peu de jours après on ne trouve plus que des ſquelettes bien travaillés, ſoit des feuilles, ſoit des animaux. Cependant, cette eau eſt très-bonne à boire. Les obſervations de M. de Sauvages, Médecin & Membre de la

Société

Société Royale des Sciences de Montpellier, lui ont appris que le travail qui trompoit, & que l'on attribuoit auparavant à la qualité de l'eau, eſt celui de petites écreviſſes, connues ſous le nom de *Crevettes*, ou *Chevrettes*, qui ſont communes dans les puits des Cevennes, où on les nomme *Trinquetailles. Journal des Savans.* Août 1745, *pag.* 488, éd. de Paris *in*-4°. Que de prodiges de moins dans la nature, ſi nous en connoiſſions les cauſes toutes ſimples !

SOURCE. Sallie, petite Ville de Béarn, renferme une ſource d'eau ſalée, laquelle, quoique fort petite, ne laiſſe pas de remplir, deux fois la ſemaine, un baſſin profond de plus de quarante pieds de diametre, qu'on vuide auſſi deux fois pour diſtribuer l'eau aux habitans, qui en font du ſel. Encore qu'il pleuve beaucoup, l'eau de pluie ne ſe mêle point avec l'eau ſalée; mais cette premiere ſurnage, & les perſonnes deſtinées à la vuider, jettent dans le baſſin un œuf frais, lequel s'enfonce dans l'eau douce juſqu'à l'eau ſalée. On ôte toute l'eau de pluie, juſqu'à ce que l'œuf ſoit à découvert, enſuite on vuide le baſſin. Alors les habitans, qui ont chacun leur portion de cette eau, la font bouillir dans des vaiſſeaux de plomb, où l'eau s'évapore ſans autre artifice, & le ſel demeure d'une blancheur exquiſe. On a remarqué que ce ſel ne peut ſe faire en d'autres vaiſſeaux qu'en ceux de plomb. *Mémoires curieux.*

Source. On remarque au milieu du golfe de Spezze, ainsi nommé d'une Ville de ce nom sur la méditerranée, & la côte de Gênes, une source d'eau douce qui s'éleve, en bouillonnant, au dessus de l'eau salée. Ensorte que les vaisseaux peuvent s'y rafraîchir d'eau. Maty. *Dict.*

Sources. On voit à Bex-Vieux deux sources d'eau salée, lesquelles ont été découvertes dans une montagne des Alpes, près du village d'Arevaye. On s'imagineroit que l'eau de ces sources a le goût de celle de la mer; mais elle est aussi douce que celle que nous buvons, & n'est salée qu'après avoir passé sur des veines de sel, dont elle prend aussi-tôt l'âcreté. De-là elle entre dans des tuyaux bien entretenus, jusqu'à des réservoirs qui la jettent dans des chaudieres, où, après avoir pris un certain degré de chaleur, elle se convertit en sel aussi blanc & aussi bon qu'il peut l'être dans les plus anciennes salines. On descend dans celles-ci par quatre cents cinquante-deux marches taillées dans le roc, où on trouve bien des veines de soufre, lesquelles donnent leur goût à l'eau qui y passe : on a grand soin que ces eaux soufrées ne se mêlent pas avec les bonnes. On ne peut qu'être extrêmement satisfait d'être entré dans le sein de cette montagne, d'où l'on ne sort qu'après avoir traversé une galerie de cinq cents toises de long, taillée au ciseau. L'on ne sort de ce

merveilleux labyrinthe que par un endroit unique, & précisément opposé à celui par lequel on s'y introduit à la lueur des flambeaux. Je suis persuadé que l'on ne voit rien dans ce siecle qui fasse plus d'honneur à ses entrepreneurs que ce prodigieux ouvrage. L'Etat de Berne, à qui cette entreprise est dûe, en fait encore une autre considérable dans une montagne voisine de celle-ci, où l'on a taillé dans le roc une galerie qui aboutit à des mines de soufre, dont la couleur tire sur le vert de mer.

SOURDE. On a vu au château de Fougeraie, à une lieue de Château-Briant, en Bretagne, une Demoiselle d'environ quinze ans, qui avoit eu le malheur de perdre l'usage de l'ouie, après une maladie grave. Cet accident est d'autant plus fâcheux, que cette surdité est extrême; que cette jeune personne est bien faite, d'une très-jolie figure; qu'elle a tout l'esprit possible, & qu'ayant été parfaitement élevée & instruite, elle sent mieux que personne le prix des avantages dont elle est privée.

L'art cependant paroît vouloir l'en dédommager, & fait en elle ce que la nature lui refuse. Elle s'est donné le talent de distinguer très-promptement tout ce qu'on lui dit, au seul mouvement des levres, pourvu cependant qu'on prononce en appuyant sur les syllabes. Quoique ceci paroisse remar-

quable, on n'y voit rien cependant que l'habitude ne donne communément à la plupart des ſourds. Voici du plus ſingulier. Cette jeune Demoiſelle ſe voyant ainſi réduite à ce triſte état de ſurdité, a voulu ſe ménager une reſſource, dans le cas où un ſecond accident la priveroit de la vue. Elle s'eſt accoutumé à ſuivre très-bien la converſation, pourvu qu'on trace avec le bout du doigt, ſur ſa main, ſur ſon bras, ſur ſon dos, ſur ſon front, les mots & les phraſes qui compoſent le diſcours qu'il contient. On écriroit auſſi vîte que l'on fait ſur le papier, qu'elle ne s'y tromperoit pas, en obſervant d'écrire diſtinctement. Elle eſt ſi exercée à cette eſpece de ſenſation, qu'elle y réuſſit également bien la nuit & le jour, & elle répond très-juſte, avant même que l'on ait pu tracer la phraſe entiere.

Ce fait eſt connu dans toute la Ville de Château-Briant. *Journal de Médecine.* Juin 1757.

SQUELETTE HUMAIN. En 1719, on trouva, près de Salisbury en Angleterre, en creuſant la terre, un ſquelette humain d'une grandeur extraordinaire, ayant neuf pieds quatre pouces de longueur, qui fut porté à Londres. Cette découverte fut faite en un endroit éloigné d'environ ſix milles de Salisbury, qu'on nomme *Stonchend*, ou *les pierres ſuſpendues*, & que les anciens ap-

pelloient *la danse des Géans.* On y voit une enceinte de pierres brutes de vingt-quatre pieds de haut, & de sept de large, qui en soutiennent d'autres mises en travers. On n'a pu jusqu'à présent découvrir ce que ce pouvoit être que ce monument antique, qui paroît d'autant plus rare, qu'on ne trouve aucunes pierres propres à bâtir dans toute la campagne voisine. *Mémoires du tems.* Specd. & Camden, *Descr. magnæ Brit.*

STIX, fontaine d'Arcadie, Province du Péloponnese dans la Grece, prend sa source dans le lac Phénée, au pied du mont Nonacris. Ses eaux étoient si froides, qu'elles étoient un poison qui donnoit la mort sur le champ à qui en buvoit. Elles avoient une si grande force, qu'elles rongeoient même le fer & le cuivre, & brisoient tous les vaisseaux dans lesquels on les mettoit, ensorte qu'elles ne pouvoient être gardées que dans un vase de corne de cheval. Plusieurs croient que ce fut avec ces eaux qu'Alexandre-le-Grand fut empoisonné par Antipater. On dit encore que cette fontaine nourrissoit des poissons qui donnoient la mort à ceux qui en mangeoient. Toutes ces mauvaises qualités ont donné sujet aux Poëtes de feindre que le Stix étoit un fleuve des Enfers, qui commençoit à paroître sur la terre à l'endroit où cette fontaine prenoit sa source.

STRAMONIE (*la*), que quelques Auteurs prennent pour la noix Bethel d'Avicenne, a la racine longue, épaiſſe, rougeâtre, & l'odeur très-forte. Sa tige, qui eſt haute de cinq ou ſix pieds, pouſſe pluſieurs rameaux, dont il ſort des fleurs d'une odeur aſſez agréable. Le fruit qui eſt renfermé dans une eſpece de coquille, contient des graines qui enivrent, & rendent les perſonnes qui en mangent ſemblables à des inſenſés. On en donne aux marchands & aux voyageurs pour pouvoir les voler plus facilement pendant le tems de leur ivreſſe.

STRELLA *ou* STELLA, montagne de Portugal, où il y a un lac dans lequel on trouve ſouvent des débris de vaiſſeaux, comme mâts, voiles & ancres, quoique la mer en ſoit à plus de treize lieues.





# T

TABAC, (*feuille de*) eſt un remede efficace contre la morſure des couleuvres, quelle qu'en ſoit l'eſpece. Il ſuffit d'en mâcher une certaine quantité, d'en avaler une partie, & d'appliquer l'autre ſur la plaie pendant trois ou quatre jours, pour n'en avoir plus rien à craindre. L'Auteur dont nous tirons ceci (le P. Gumilla, Jéſuite,) aſſure en avoir fait l'eſſai, toujours avec ſuccès, ſur pluſieurs malades, & même ſur des couleuvres. Après avoir étourdi celles-ci, dit-il, d'un coup de bâton, je leur ai ſaiſi la tête avec une petite fourche, leur ai fait ouvrir la gueule en la preſſant, & mis du tabac mâché dedans; auſſi-tôt elles ont été ſaiſies d'un tremblement général, qui n'a fini qu'avec leur vie, la couleuvre étant reſtée froide & roide comme un bâton.

TABERNACULO (*le*) ou *Taborcu*, eſt principalement remarqué entre les arbres qui croiſſent dans l'iſle de Porto-Rico. Il diſtille un bitume blanc, utile aux Peintres, propre à goudronner les navires, & d'une vertu ſinguliere, pour guérir les plaies, & les douleurs cauſées par le froid.

TALGA, iſle de la mer de Sala, rapporte toutes ſortes de fruits, ſans être cultivée. Les nations voiſines croyoient que c'étoit un ſacrilege d'y toucher, & qu'ils étoient réſervés aux Dieux, qui les faiſoient venir ſans le travail des hommes. *Pomponius-Mela*, *Pline*, *&c.*

TANAGRA, ancienne ville de la Béotie. Athénée dit qu'une baleine, d'une grandeur prodigieuſe, y aborda par le fleuve Aſope, & donna lieu au proverbe, *cetus tanagæus*, *baleine tanagrienne*, pour exprimer un grand corps.

TARTARES BIGARRÉS. Il y avoit autrefois en Sibérie une horde de Tartares, appellée *Piegaga*, ou *Pieſtra horda*; c'eſt-à-dire, la horde bigarrée, tachetée ou tigrée; mais aujourd'hui elle eſt preſque toute éteinte, & on n'en voit plus que quelques hommes diſperſés de côté & d'autre. Le Baron de Sthralenberg dit en avoir vu un à Tobolskoi. Ses cheveux étoient coupés à un doigt près de la tête, & avoient tout autour des taches blanches, comme la neige, parfaitement rondes, & de la grandeur d'une piece de vingt-quatre ſols. Il étoit à peu près tacheté de même ſur le corps, mais les taches y étoient d'un brun noirâtre, & moins régulieres que ſur la tête. En voyageant plus loin dans la Sibérie, le même Au-

teur a trouvé plusieurs autres hommes bigarrés, mais différemment de celui qu'il avoit vu à Tobolskoi : les taches de leurs cheveux étoient allongées, irrégulieres, comme on en voit aux chiens & aux chevaux ; d'autres étoient ovales, ou diversement figurées, & l'on voyoit la même bigarrure en quelques endroits de leur corps. M. de Sthralenberg dit en avoir vu un qui avoit la moitié de la tête parfaitement blanche, & l'autre parfaitement noire : il demanda à ces Tartares si ces taches leur venoient de naissance ; ils lui répondirent qu'il y en avoit qui les apportoient en venant au monde, & que chez d'autres c'étoient des suites de maladies. On trouve beaucoup de ces hommes bigarrés, le long de la riviere Czulim, & proche la ville de Crasnoïar, sur le fleuve Lessiséï. STHRALENBERG. *Des. de l'Emp. Rus.* tom. II, pag. 183.

TATTA, est un marais de la grande Cappadoce, dans la Morimene. Strabon, *Liv.* 12, pag. 58, qui en parle, dit que le sel de ces marais s'épaississoit de façon, que si les oiseaux y touchoient de leurs aîles, il s'y attachoit & s'y coaguloit si fort, qu'ils tomboient aussi-tôt, ne leur étant plus possible de voler. Pline, *Liv.* 31, *ch.* 7, & Dioscoride, *Liv.* 5, *ch.* 84, parlent aussi de ce lac & de son sel. Ils le nomment *Tattæi lacus*, & le mettent dans la Grande-Phrygie.

TÉARE, *Tearus*, fleuve de la Thrace; prend ſa ſource de trente-huit fontaines, & va ſe rendre dans le fleuve *Hebrus*, que l'on nomme à préſent la *Mariza*. On dit que Darius, fils d'Hyſtaſpes, prit tant de goût à ſes eaux, qu'il demeura près de trois jours ſur les bords de ce fleuve, & qu'il y fit dreſſer une colonne, où étoient écrits, en lettres grecques, ces mots : *ce fleuve a une eau qui ſurpaſſe en bonté & en beauté, celles de tous les autres fleuves de la terre.* HÉRODOTE, *Liv.* I.

TERRE. (*Mangeurs de*) Pendant que les Olhomaques, peuples qui habitent les bords de l'Orénoque, jouent à la paume, exercice qu'ils aiment paſſionnément, ils prennent une poignée de terre ou de pouſſiere, s'en rempliſſent la bouche, & la ſavourent en attendant la balle, comme ſi c'étoit un biſcuit. Lorſqu'ils vont ſe baigner à la riviere, outre la craie des fondrieres qu'ils mangent pendant qu'ils ſont dans l'eau, ils ſe muniſſent d'une motte de terre, & la mangent avec un plaiſir inexprimable : les femmes l'aiment beaucoup auſſi, mais elle leur fait mal; elle n'en fait aucun aux Olhomaques, elle leur eſt même ſalutaire, non en tant que terre, mais à cauſe de la graiſſe de cayman, ou crocodile de l'Orénoque, & de tortue, dont elle eſt imprégnée, & qui fait qu'elle ne leur reſte point dans l'eſto-

mac. Auſſi les meres qui veulent appaiſer leurs enfans, leur donnent-elles une de ces mottes de terre, qu'ils léchent, juſqu'à ce qu'il n'y en ait plus rien, & alors ils en demandent une ſeconde. *Hiſt. de l'Orénoq.*, par le P. Gumilla, *Eſp.*, t. I, p. 372.

TINTO, *Rio-Tinto-des-Azege*, riviere d'Eſpagne, dans l'Adalouſie, & qui en arroſe la partie la plus occidentale du nord au ſud. On prétend que ſon eau a la vertu de pétrifier ſon ſable ; elle eſt très-amere, également nuiſible aux racines des herbes & des arbres, & elle ne nourrit ni poiſſon, ni rien qui ait vie. BAUDRAND.

TIRETAINE, ruiſſeau auprès de Clermont en Auvergne, a la vertu de pétrifier, & ſes eaux gluantes & bitumineuſes y ont formé un pont, que le Roi Charles IX eut la curioſité d'aller voir : un autre ruiſſeau forme comme une montagne de poix, & ſes eaux ſont ſi glutineuſes, que les oiſeaux y ſont quelquefois arrêtés. Il y a, près de Beſſe, un lac ſans fond ; & on aſſure qu'en y jettant une pierre avec violence, cette agitation fait élever une vapeur épaiſſe, qui ſe réſout en pluie.

TITARESIUS, maintenant, *Titareſo*, fleuve de la Theſſalie, va ſe rendre dans le *Falampria*, autrefois appellé *Pénée*. Les Hiſ-

toriens disent que le Falampria ne le veut pas recevoir ; & qu'après avoir porté ses eaux, qui nagent dessus comme de l'huile, il les rejette hors de son lit, & leur fait prendre un autre cours. Le Poëte Lucain dit, au contraire, que le Titareso sortant du Stix, lequel, selon la fable, est respecté même par les Dieux, ne veut pas mêler ses eaux avec celles d'un fleuve ordinaire. PLINE, *Liv.* 4, *c.* 9 ; LUCAIN, *Liv.* 6.

TITON MODERNE. On voit ordinairement l'amour s'éteindre avec l'âge, le feu des passions qui exalte l'ame & la soutient, desseche le corps, l'énerve, & tarit en lui la source de cette seve surabondante qui donne la fleur à la jeunesse, le fruit à l'âge viril, & qui accable le vieillard de regrets & de desirs : telle est la marche ordinaire de la nature. Elle se plait cependant quelquefois à enfreindre ses propres loix ; elle donne dans des écarts singuliers ; elle forme des tempéramens athlétiques, des vrais corps de fer, des hommes, en un mot, qui sont toujours jeunes, quoiqu'ils portent à l'extérieur tous les caracteres de la vieillesse & de la caducité.

M. Behr, premier Médecin du Comte de Waldenburg, résident à Strasbourg, en rapporte un exemple rare. Un homme du peuple, d'une stature médiocre, d'un tempérament colérique, accoutumé à une vie

dure & pénible, âgé de quatre-vingt-ſeize ans, avoit épouſé, depuis trois ans, une femme qui en avoit quatre-vingt-treize : juſqu'au jour de ſon mariage, ſa tranquille moitié avoit conſervé ſoigneuſement ſa virginité. Une poſſeſſion ſi bien ménagée renouvelloit ſans doute les deſirs de ce vieux Titon, qui plus puiſſant & plus heureux que cet amant de l'Aurore, rempliſſoit, trois fois par nuit, les devoirs du mariage, auſſi vigoureuſement que le pourroit faire l'homme le plus robuſte & le plus voluptueux. » Je ſuis sûr, » autant qu'on peut l'être, ajoute M. Behr, » de la vérité de ce fait ; ce qui me ſur» prend, c'eſt que depuis trois ans que cet » exercice dure preſque toutes les nuits, ce » vieux athlete n'a éprouvé aucune altéra» tion ſenſible dans ſa ſanté. « *Journal de Médecine.* Avril 1757.

TOLU, eſt une ville de la Province de Carthagene, dans la Caſtille, en l'Amérique méridionale ; c'eſt où croît l'excellent baume, que l'on appelle *baume de Tolu.* On le tire, par inciſion, d'un arbre ſemblable à un petit pin. Les Indiens fendent l'écorce, qui eſt déliée & fort tendre, reçoivent cette liqueur dans des cuillers faites de cire noire, & la verſent dans des vaiſſeaux préparés pour cela. Ce baume eſt de couleur rouge, tirant ſur l'or ; ſon odeur ſe fait ſentir de loin ; & lorſqu'on en prend par la bou-

che, il a un goût fort agréable. LAET. *Hist. du Nouv. Mond.*

TONNERRE. La nuit du 4 au 5 Septembre 1767, le tonnerre tomba au milieu d'un étang, de la Paroisse de Châtillon. Le Fermier de cet étang, qui n'en étoit pas éloigné, vit la surface de l'eau couverte, dans toute son étendue, d'une flamme si épaisse, qu'elle déroboit l'eau à la vue; lorsque cette flamme fut dissipée, ce Fermier ne trouva aucune altération dans l'eau de l'étang : elle lui parut aussi pure qu'auparavant; mais le lendemain il apperçut tous les poissons à fleur d'eau; les plus gros se hâtoient de gagner les bords, & mouroient dans l'instant même qu'ils y arrivoient. Tous les petits moururent successivement, & le 15 du même mois, il n'en restoit pas un seul vivant. Ils répandoient une odeur insupportable à un quart de lieue à la ronde : on les retira de l'étang, & on les enterra; il s'en trouva dix charges de chevaux.

Pendant un orage qu'on essuya, dans le mois de Septembre dernier, aux environs de Lucé, dans le Maine, il y eut un coup de tonnerre, qui fut suivi d'un bruit tout-à-fait semblable au mugissement d'un bœuf, & qui se fit entendre dans une espace d'environ deux lieues. Quelques particuliers qui se trouvoient dans la campagne, près de la Paroisse de Périgné, crurent appercevoir dans l'air

un corps opaque, qu'ils virent tomber rapidement ſur une pelouſe, dans le grand chemin du Mans. Ils ſe rendirent auſſi-tôt ſur le lieu, & y trouverent une eſpece de pierre enfoncée dans la terre : elle étoit d'abord brûlante ; mais elle ſe refroidit enſuite, au point qu'ils purent la manier, & l'examiner : elle peſoit ſept livres & demie, & ſa forme étoit triangulaire ; c'eſt-à-dire, qu'elle préſentoit trois cornes arrondies, dont l'une, enfoncée dans le gazon, étoit de couleur griſe, & les deux autres extrêmement noires. L'Académie des Sciences, à qui on a fait parvenir un morceau de cette pierre, ayant nommé les Srs. Fougeroux, Cadet & Lavoiſier pour l'examiner, ces Académiciens, après en avoir fait l'analyſe, ont déclaré qu'elle ne doit point ſon origine au tonnerre, qu'elle n'eſt point tombée du Ciel, & qu'elle n'a pas été formée non plus par des matieres minérales, miſes en fuſion par le feu du tonnerre : ils ont reconnu que c'eſt une eſpece de grès pyriteux, qui n'a rien de particulier que l'odeur de foie de ſoufre ou d'œufs couvis, qui s'en exhale pendant ſa diſſolution par l'acide marin. Cent grains de ſa ſubſtance ont donné, par l'analyſe, huit grains & demi de ſoufre, trente-ſix de fer, & cinquante-cinq & demi de terre vitrifiable. Il y a apparence que cette pierre, qui peut-être étoit couverte d'une couche de terre ou de gazon, aura été frappée & dé-

couverte par la foudre. On conjecture aussi que la quantité considérable de parties métalliques qu'elle contenoit, aura contribué à déterminer la direction de la matiere électrique du tonnerre. Cet événement, & plusieurs autres de cette nature, concourent à faire penser que le tonnerre tombe par préférence sur les substances métalliques ; & peut-être encore plus sur les matieres pyriteuses.

TORPILLE, ou *Poisson trembleur*, ainsi nommé, parce qu'il engourdit, & fait trembler tout ce qu'il touche. Il ressemble à une anguille, mais il devient plus gros. On en a vu de la grosseur de la cuisse, & longs de plus d'une brasse. Il n'a point d'ouies, mais deux especes d'oreilles, dans lesquelles réside la vertu qu'il a d'engourdir tant qu'il est vivant ; car, quand il est mort, on touche ces oreilles sans éprouver aucun tremblement : elle aime sur-tout les petites sardines, & la maniere dont elle les prend, est très-curieuse : les ayant reconnues, elle les suit jusqu'au rivage, & là, formant un demi-cercle de son corps, elle appuie sa tête & sa queue sur le rivage : toutes les sardines qu'elle touche, en prenant cette figure, & celles qui donnent contre elle en voulant l'éviter, restent engourdies & renversées sur le dos, autant de tems qu'il en faut pour qu'elle

qu'elle puiſſe les avaler, n'ayant point de dents pour les manger.

TORTUES. Dans les Caiernites, petites Iſles proche de la côte occidentale de l'Iſle Eſpagnole, on pêche des tortues, qui y ſont en quantité, & fort groſſes. Une de ces tortues peut fournir deux cents livres de viande, ſans compter la graiſſe que l'on fond, & dont les habitans François & Eſpagnols ſe ſervent pour aſſaiſonner leurs légumes. Il y en a d'où l'on tire plus de trente pintes d'huile. Leur chair eſt de fort bon goût, & aſſez nourriſſante. On prend ces tortues avec des rets, que les Inſulaires tendent ſur les fonds d'herbes, où elles viennent paître, ou avec des harpons & bâtons armés au bout d'une pointe de fer, qu'ils leur lancent ſur le dos, ou bien en les renverſant lorſqu'elles prennent terre pour pondre. Ils poſent un bâton ſur le ſable par où la tortue doit paſſer; quand elle a les deux pattes de devant ſur le bâton, ils le levent, jettent la tortue à la renverſe, & elle ne peut plus ſe relever; alors ils la frappent avec le manche d'un coûteau ſur le nez, qui eſt au deſſus du bec, en forme de deux petits trous, par où elle prend l'air; ce qui la fait ſaigner en abondance, & mourir bientôt après. Il faut néceſſairement la bleſſer en cet endroit; car ſi on la frappoit ſur la tête ou ailleurs, on ne ſauroit l'aſſommer, même avec un levier.

WITFLET, *des Indes occident.* ŒXMELIN, *Histoire des Indes.*

TORTUES TERRESTRES. On trouve dans les plaines de *Caracas*, Province de l'*Orénoque*, des tortues terrestres, appellées *Jeotèas* ou *Morracoyes* : elles ne s'approchent jamais de l'eau, & sont revêtues d'une écaille tachetée de jaune, de rouge, de blanc & de gris : elles sont fort aisées à prendre, vu la lenteur de leur allure. Lorsque la chaleur les fatigue, elles s'amoncellent les unes sur les autres dans les tannieres qu'elles rencontrent, & ceux qui vont les chercher, en tirent, pour l'ordinaire, sept à huit charges d'une seule caverne. Cet animal ne cache point ses œufs comme les autres tortues, il les pond en marchant; ce qui n'empêche point qu'il ne multiplie extraordinairement. Ces animaux n'ont point de chaleur dans les entrailles. On en a ouvert de tout vivants, & on ne leur a trouvé de chaleur, ni dans le cœur, ni dans l'estomac, ni dans aucune autre partie du corps. Qu'est-ce donc qui peut fomenter sa nutrition ?

TOUVRE, riviere de l'Angoumois, qui va se rendre, après le cours d'une lieue & demie, dans la Charente, un peu au dessus d'Angoulême : elle ne peut porter que des bateaux faits d'une seule piece de bois creusé; ceux qui sont composés de plusieurs pieces, y sont rongés & percés en peu de tems

par de gros vers qui s'y engendrent. On a imprimé, en 1567, à Poitiers, un *Traité* de cette riviere, & d'un sépulchre qui a été trouvé sous terre. Pasquier, *L.* 4, *cap.* 29.

TRITON, est un Dieu ou un poisson, selon les Anciens, ayant la figure d'un homme jusqu'au nombril, dont le bas du corps finit en poisson, avec une queue de Dauphin, deux pieds semblables à ceux d'un cheval, & à la main une conque creuse, qui lui sert de trompette. On veut qu'il y ait eu des Tritons. Beaucoup d'Historiens en font foi. Pline, *L.* 9, *c.* 5, rapporte que certains Ambassadeurs venus de Lisbonne, témoignerent à l'Empereur Tibere, qu'ils avoient vu & entendu un Triton jouer de sa conque, dans une caverne, sur le rivage de la mer. Le P. Giraldi, dans ses *Additions sur Œlien*, assure que lorsqu'il étoit en Albanie, on en prit un qui violoit les filles lorsqu'il les attrapoit sur la côte, & qui, de déplaisir, se laissa mourir de faim. Le Pere Henriquez, Jésuite, rapporte qu'il fut un jour appellé par des Pêcheurs, pour voir sept Tritons & neuf Syrenes, qui avoient été pris auprès de l'Isle de Manar, entre l'Isle de Ceylan, & la pointe de l'Inde.

TROGLODYTES. On donne ce nom à des hommes qui se font des demeures dans

des cavernes & des lieux ſouterreins, ou parce qu'ils n'ont point d'autres retraites, ou pour ſe mettre à couvert des chaleurs exceſſives, & des autres injures du tems. Il y a de ces Troglodytes à Malte, dans une montagne proche du Boſquet, maiſon de plaiſance du Grand-Maître de l'Ordre. Les habitans appellent ce lieu ſouterrein, *Ghaar Kebir*; c'eſt-à-dire, en Arabe, qui eſt leur langue naturelle, la *Grande Caverne*. On y voit des eſpèces de cabinets, & des endroits taillés dans le roc, pour y placer leurs lits. Il y a des étables pour les beſtiaux, des poulaillers pour la volaille, avec des fours pour cuire le pain, & des cheminées, dont les tuyaux répondent à certaines fentes du rocher, dont quelques-unes ſervent auſſi de fenêtres. Pendant le jour, ils ſortent de la caverne pour aller travailler aux champs, ou faire leurs petites proviſions. Les hommes ſont grands & robuſtes, & vivént fort long-tems. Les femmes ont auſſi la taille avantageuſe, & ſont aſſez belles. Cette demeure leur eſt ſi agréable, qu'ils ne peuvent pas même coucher une nuit ailleurs. Leur nourriture n'eſt que du pain, du fromage, du lait, des herbes & des oignons. Ils ne mangent point la chair de leurs beſtiaux, qu'ils réſervent pour faire de l'argent. Le Grand-Maître Laſcaris en fit venir quelques-uns dans ſon palais, en 1637, & mettre à une table où, d'un côté, on avoit

servi toutes sortes de viandes délicates, & de l'autre côté, du fromage, des oignons & des racines : ces hommes souterreins ne toucherent pas même à tant de mets exquis, & se jetterent avec avidité sur les choses qu'ils avoient coutume de manger. Leur langage est un pur Arabe; & lorsque les Maronites viennent à Malte, ils leur font des instructions dans cette langue. Ils sont Catholiques, & vont entendre la Messe dans le Village le plus proche. Dans l'Isle du Goze, voisine de celle de Malte, il y a encore une caverne où se retirent de semblables gens. Près de Viterbe, Ville du Patrimoine de St. Pierre, en Italie, il y a, sous un grand pré, une vaste demeure, occupée par quantité de familles, qui y vivent à-peu-près comme les Troglodytes de Malte. Il se trouve de pareilles cavernes dans l'Inde, dans l'Afrique & ailleurs : mais ce qui est de plus étonnant, c'est que l'on a rencontré de ces hommes souterreins, qui n'avoient jamais vu la lumiere du Soleil, & n'étoient jamais sortis de ces sombres demeures. LE P. KIRCHER, *Mundi subterranei*, Tom. 2. LE P. MARTINI, *Atlas sinicus*. BOCHART, *Phaleg.* L. 4, cap. 29.

Il y a, aux environs de Siouth, en Egypte, une montagne remplie de belles & vastes grottes, dans lesquelles une douzaine de familles de Chrétiens Coptes font leur demeure : ils y ont une Eglise taillée dans le roc,

avec trois Prêtres & quelques Laïcs pour la desservir. Cette petite République subsiste là depuis bien du tems, & y jouit des privileges que les Empereurs Ottomans, qui conquirent l'Egypte, lui accorderent : ils l'affranchirent de toutes sortes de tributs & d'impositions, à condition seulement qu'ils exerceroient l'hospitalité à l'égard des Turcs qui passeroient par cette montagne. Il y a, dans ces grottes, plusieurs souterreins très-vastes, où les Coptes mettent toutes leurs provisions, & se cachent eux-mêmes, quand les Arabes voisins entreprennent de les inquiéter.

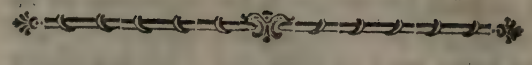
On voit également en Pologne, dans les Salines, proche de Cracovie, une espece de Ville souterreine, où il y a des rues, des habitations, une Eglise, des Prêtres, une Jurisdiction. Plusieurs familles se sont établies dans cet abyme immense, & leur occupation est de tailler le roc de sel en grosses colonnes.

TUNCHUEN, Ville de la Province de Fokien, dans la Chine, est célebre par la fameuse Idole qu'on voit représentée sur une montagne voisine, que l'on appelle *Fé* : elle paroît assise les pieds croisés, & ayant les mains dans la même posture sur l'estomac. Ce colosse, qui est d'une prodigieuse grandeur, n'est pas apparemment un ouvrage de l'art, mais une merveille de la nature, qui

a dispoſé les parties & les éminences de ce rocher, d'une telle façon, qu'en le voyant de loin, on s'imagine que c'eſt une figure giganteſque. C'eſt ainſi qu'auprès de la Ville de Palerme, en Sicile, il y a un rocher qui porte la figure de Céſar ſi achevée, qu'on croiroit qu'elle a été taillée par quelque habile Artiſte. KIRCHER, *de la Chine.*

TUNGHOASUNG, oiſeau merveilleux qu'on voit dans le territoire de Chingtu, grande Ville de la Chine : il a le bec rouge, & les plumes de diverſes couleurs : il naît d'une fleur appellée *Tunghoa*, & ne vit qu'autant que cette fleur dure. MARTIN MARTINI, dans le *Recueil de Thevenot*, Vol. II.





# V

VACHE *qui nage.* Dans le territoire de Chaoking, grande Ville de la Chine, il y a une riviere où l'on pêche un poiſſon que l'on nomme *la vache qui nage* ; elle vient ſouvent à terre, & ſe bat quelquefois contre les vaches domeſtiques. Mais lorſqu'elle a demeuré long-tems hors de l'eau, ſa corne s'amollit; ce qui l'oblige de rentrer dans la riviere, où cette corne reprend ſa premiere dureté. *Recueil de Thévenot.*

VACHES & *grêles.* Quivira, pays de l'Amérique ſeptentrionale, eſt ſitué entre le Nouveau-Mexique, le mont de Suala & la Floride. Ce pays eſt fécond en pâturages le long de la mer. Les vaches, qui y ſont en quantité, ont une éminence ſur le dos comme les chameaux. Les chiens y ſont ſi grands, que les habitans s'en ſervent dans leurs voyages, comme on fait ici des chevaux. On dit qu'une troupe de ſoldats Eſpagnols, voulant tenter fortune, entreprirent de paſſer dans ce pays, qu'ils eurent beaucoup de peine à traverſer les ſables & les déſerts, & qu'ils furent, ſur-tout, fort incommodés d'une grêle, dont les grains étoient durs comme des pierres, & de la groſſeur d'un œuf d'oie.

VALLÉE TREMBLANTE. En descendant le fameux Mont de Saint-Gothard, on trouve, du côté de l'Italie, un vallon appellé la *Vallée tremblante*, où l'on passe sur un terrein, lequel est une espece de pont que la nature forme de glace, ou de neige durcie, sous lequel coule une riviere bruyante avec assez de rapidité. Cet étonnant passage est moins agréable pour les voyageurs que pour les curieux & pour les Physiciens.

VAN, lac situé dans la grande Arménie est un des plus grands de l'Asie. Il a environ cinquante lieues de tour. Il ne s'y trouve qu'une sorte de poisson, un peu plus gros que nos sardines. On en pêche tous les ans une grande quantité au mois d'Avril, & il s'en fait un négoce considérable en Perse & en Arménie.

VAPEURS. Dans les grandes chaleurs du mois de Juillet 1749, un homme qui se disposoit à vuider des latrines, plaça sa chandelle allumée au bord de la fosse. Aussitôt qu'il eut levé la pierre qui la fermoit, il en sortit une espece de nuage fort épais. Cette vapeur ayant rencontré la lumiere, s'enflamma tout-à coup, brûla jusqu'au vif les mains & le visage de l'ouvrier, & s'élevant tout de suite en l'air, mit le feu à un chassis de papier qui étoit au quatrieme étage de cette maison. On trouve aisément l'expli-

cation de cette espece de météore dans les particules grasses & sulfureuses, qui par la chaleur excessive qu'on ressentoit depuis plusieurs jours, s'étoient exaltées des matieres, & étoient entiérement disposées à s'enflammer.

Fortunius Licetus (1) rapporte que des curieux, en visitant avec une lumiere un ancien tombeau qu'on venoit d'ouvrir, furent témoins d'un semblable phénomene. Les matieres grasses exhalées des sépulchres, s'enflammerent au flambeau, au grand étonnement des assistans.

Le même Auteur ajoute qu'il arriva quelque chose à peu près semblable, dans l'Ecole de Médecine de la Ville de Pise, à l'ouverture de l'estomac d'un cadavre. Des vapeurs grasses qui s'en exhalerent, prirent feu à l'approche d'une bougie que le Professeur d'anatomie tenoit à la main. On pourroit citer un nombre infini de pareils exemples. *Observation de M. Morand, Doct. Med. Prof.*, dans le *Journal de Médecine.* Avril 1755, *pag.* 251.

VEAU MONSTRUEUX. La nature est uniforme dans ses ouvrages ; mais elle a ses bizarreries, ses irrégularités, ses caprices, ses prodiges. Il n'est point de Philosophe

---

(1) *De lucernis antiquor. reconditis.*

éclairé qui ne remarque des phénomenes. Au mois de Février 1756, naquit, dans une métairie, paroiſſe de Freſnay-le-Buffard, village près Falaiſe en Normandie, un monſtre de l'eſpece la plus caractériſée : c'étoit un veau. Sa tête étoit d'une ſtructure ſinguliere. Conſidérée extérieurement, on ſembloit en voir deux réunies. Le front plus large qu'à l'ordinaire, en figuroit deux. Il n'y avoit cependant que deux oreilles, une de chaque côté. Mais elle avoit trois yeux; un de chaque côté, fort beaux & bien organiſés. Au milieu du front étoit le troiſieme, un peu moins grand que les deux autres, cependant fort bien coupé. Cette groſſe tête avoit deux muſeaux, un de chaque côté, écartés l'un de l'autre de trois à quatre travers de doigt. Chaque muſeau étoit régulierement conſtitué, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Les narines de chaque muſeau étoient bien ouvertes, bien organiſées, & partagées par une cloiſon mitoyenne.

Chaque muſeau avoit une double mâchoire, tant ſupérieure qu'inférieure, leſquelles mâchoires étoient garnies de dents en haut & en bas. Deſorte que l'animal avoit ſoixante & quatre dents. La bouche de chaque muſeau ſe diviſoit en avant, & arriere-bouche. L'arriere-bouche des deux muſeaux communiquoit avec ſa ſemblable, derriere une protubérance oſſeuſe, fort con-

ſidérable, & ne faiſoit alors qu'une ſeule arriere-bouche fort grande. Chaque avant-bouche avoit ſa langue, laquelle s'uniſſoit à ſa ſemblable dans l'arriere-bouche, & n'en faiſoit plus qu'une. Cette union ſe faiſoit immédiatement derriere cette protubérance oſſeuſe dont on vient de parler.

L'*Hiſtoire naturelle* fourmille de traits de cette eſpece, mais chacun a ſes particularités. Celle de ce veau étoit que l'animal étoit bien conſtitué, & fait pour vivre, au lieu que les autres ont la plupart péri avant leur naiſſance, ou ſont nés avant le terme, & peu de tems après ſont morts. Celui dont il s'agit étoit à terme, grand & fort. Il tetta pluſieurs fois ſa mere, pendant trente-ſix heures qu'il vécut. *Journal de Médecine*. Juillet 1761.

VENTRILOQUE. Une fille, âgée de 28 ans, appellée Marguerite Margoſſia, native de Tilſe en Pruſſe, étoit ſujette depuis cinq ou ſix ans, à tomber dans des états violens, capables d'inſpirer la pitié & l'effroi. Ces accès duroient quelquefois trois, ſix, douze, quatorze, dix-huit heures de ſuite, quoiqu'elle fut preſque toujours en préſence de gens de qualité, de Médecins, de Chirurgiens, & de curieux qui venoient de toutes parts, pour être témoins de cette ſcene tragique. Les attaques commençoient toujours par un tremblement univerſel, qui étoit

bientôt ſuivi d'une immobilité & d'une roideur ſurprenante. Un moment après on entendoit très-diſtinctement, ſouvent aux pieds, quelquefois au chevet de ſon lit, le bruit d'un tambour, dont on diſtinguoit clairement les différens battemens : tantôt c'étoit la marche des Gardes Berlinoiſes, mais qui étoit exécutée avec un mouvement très-prompt; tantôt le bruit imitoit les maréchaux qui battent le fer en cadence; ce qu'il eſt bon d'obſerver, c'eſt qu'auſſi-tôt qu'on approchoit du lit de cette fille, le bruit ceſſoit, & il regnoit un calme profond, à peine l'entendoit-on reſpirer : auſſitôt que l'on ſe reculoit de trois ou quatre pas, le bruit du tambour ſe faiſoit entendre avec la même force qu'auparavant. On recevoit cependant le ſon du côté du chevet plutôt que par-tout ailleurs : au bout de quelque tems on n'entendoit plus de bruit. Cette fille reprenoit ſa connoiſſance, ouvroit les yeux, étendoit les membres, & ſe plaignoit vivement d'un mal-aiſe général.

Trop de perſonnes ont été témoins de ce phénomene; trop de gens éclairés en ſont les garans, pour qu'on puiſſe le révoquer en doute. Tout le monde ſait qu'il y a des gens qui ſont ventriloques, & qui articulent des ſons, ſans faire le moindre mouvement de la bouche; il y en a une infinité d'exemples; rien n'empêche donc de croire que cette jeune fille ne ſe

ſoit habituée à imiter intérieurement le bruit du tambour & celui des maréchaux, comme on a vu de nos jours un Italien imiter le chant de divers oiſeaux, & un jeune-homme exécuter parfaitement, quant à l'intonation, pluſieurs chanſons, en frappant en cadence, ſa mâchoire inférieure. Comme cette fille étoit réduite à la mendicité, il eſt facile de juger qu'elle ſe ſervoit de cette ruſe pour exciter la commiſération, & en impoſer au vulgaire ; quoi qu'il en ſoit, on peut la ranger dans la claſſe des ventriloques. *Journal de Médecine.* Avril 1757.

VENTS. On trouve encore en Norwege, beaucoup d'habitans qui s'adonnent aux ſortileges. Pluſieurs Auteurs nous rapportent comme certain, qu'ils vendent aux navigateurs le vent dont ils ont beſoin, ſuivant la route qu'ils veulent tenir. On voit ſouvent, ajoutent-ils, deux vaiſſeaux, qui ayant le même vent en pouppe, ſuivent une route différente. Le Norwégien, avec qui l'on fait prix de ce vent, ſe rend à bord du vaiſſeau, attache au petit mât, à la hauteur d'un homme, un linge de quatre doigts de large, y fait pluſieurs nœuds, prononce quelques paroles, & s'en retourne à terre. Lorſque l'on veut partir on dénoue le premier nœud, qui attire le vent en pouppe d'une maniere très-agréable. A quelque diſtance de-là, on détache un autre nœud, & le

vent se renforce: on en fait de même, tant qu'il y a des nœuds, & quand le vent se relâche. Il faut observer que le pouvoir des Norwégiens finit à un certain éloignement de l'endroit d'où l'on est parti. Si l'on veut avoir la continuation du vent favorable, il faut aller sur les côtes voisines, où l'on trouve d'autres Norwégiens, qui en vendent sur nouveaux frais. Quelque fabuleux que ce fait paroisse à bien des gens, plusieurs personnes dignes de foi assurent qu'il n'y a rien de plus véritable. On n'a, disent-ils, pour s'en convaincre, qu'à consulter les marchands de mer, qui ont navigé sur les côtes de Norwege ou de la Laponie. Ceux qui n'achetent point le vent de ces Nécromanciens, sont au moins obligés de leur faire quelques présens de tabac, d'eau-de-vie, &c. pour les empêcher de retarder leurs voyages. Il y en a eu qui ont resté quatre ou cinq jours à la voile, pendant qu'ils voyoient voguer d'autres bâtimens. On s'adresse encore à ces Norwégiens pour guider les vaisseaux, afin qu'ils n'approchent pas du Maëlstroon, qui est un courant d'eau, où les vaisseaux sont attirés de plus de trois lieux, & y sont engloutis, sans pouvoir jamais être secourus. Ce service paroît plus fondé en raison que la puissance de distribuer le vent. JORDAN. *Voyage hist. t. VIII.*

VENT. Dans l'isle de Mascarin, vers le mois de Janvier, il s'éleve tous les ans un

vent impétueux, qui cauſe beaucoup de ravage. Il déracine les arbres, renverſe les cabanes, & les plantes des habitations; mais, d'un autre côté, il enleve tout ce qu'il y a d'impur & de mal-ſain dans l'air & ſur la terre. Les habitans ſavent le tems où l'ouragan doit arriver. Ils entendent, trois ou quatre jours auparavant, un grand bruit dans les montagnes: l'air & la mer ſont dans une paix profonde, & les eaux ſemblent changer de couleur; auſſi-tôt les habitans pourvoient à leur ſûreté; ils étaient leurs maiſons & leurs arbres fruitiers; & les vaiſſeaux qui ſe trouvent dans les rades prennent le large, parce que le péril eſt toujours plus certain en rade, à cauſe de la proximité de la terre. *Let. éd.* 30 *Rec.*

VERS. Le Sculpteur du Roi d'Eſpagne, en faiſant un lion d'un bloc de marbre roux, couleur naturelle de cet animal, a rencontré dans le centre du bloc deux cavités, où il a trouvé deux vers vivans, qui n'avoient ni iſſue pour reſpirer, ni autres paſſages pour l'air. Ils ſe nourriſſoient de la propre ſubſtance du marbre, dont ils avoient la couleur. Un de ces deux vers, tiré du bloc, & remis dans un trou d'un autre morceau du même marbre, y a encore vécu trois mois. M. Ullon, Auteur de la lettre qui fait mention de ce fait, en a été témoin oculaire. Cette lettre a été lue à la ſéance publique

blique de l'Académie de Rouen, en 1754; elle donna occaſion à M. le Prince, Sculpteur & Membre de cette Académie, de lui donner une hiſtoire détaillée d'un crapaud vivant, trouvé auſſi dans le centre d'une pierre dure, ſans aucune iſſue, & vu par lui-même.

VIAGROS, (*le*) eſt un poiſſon qui ſe trouve dans le fleuve de la Plata. Il a quatre longues mouſtaches; ſur ſon dos eſt un aiguillon, dont la piquure eſt extrêmement dangereuſe; elle eſt même mortelle, lorſqu'on n'a pas ſoin d'y remédier promptement. Cet aiguillon paroît cependant foible; mais l'on en jugeroit mal, ſi l'on n'examinoit que les apparences: en voici la preuve. On prit un de ces poiſſons, on le mit ſur une table, épaiſſe d'un doigt, & il la perça, de part en part, avec une facilité étonnante. *Let. éd.* 30*e*. *Rec.*

VIPÉREAUX. Le Chevalier d'Igbi, Chancelier d'Angleterre, a vu des petits vipéreaux, nouvellement ſortis des œufs, & qui n'avoient pas alors une pouce de longueur. On les conſerva dans une grande cucurbite, couverte d'un papier à l'entour, afin qu'ils n'en puiſſent ſortir, mais pleins de petits trous, pour que l'air y pût entrer librement. Ces petits viperes n'avoient que l'air ſeul pour ſe nourrir; & néanmoins avec cet ali-

ment subtil, ils devinrent, en moins d'un an, longs de plus d'un pied, gros & pesans à proportion. On remarqua qu'ils grandirent plus sensiblement durant la saison des équinoxes, lorsque l'air est plein d'atomes aériens & balsamiques, qui leur communiquoient leur vertu nourrissante, laquelle ils attiroient puissamment. Delà vient qu'on a eu raison de dire : *est in aëre occultus vitæ cibus*. L'air renferme en soi un principe caché de vie & de nutrition. La lumiere, dans ses flux & reflux, aussi rapide qu'imperceptible, détache de tous les corps qui s'opposent à son cours, de petites particules qu'elle emporte avec soi. Ces atomes réunis, violemment choqués les uns contre les autres en sens contraire, composent ce que nous appellons proprement air. Il est démontré que l'air n'est autre chose qu'un mêlange & une confusion de semblables corpuscules, où les parties aériennes dominent. Il ne se trouve point actuellement dans la nature aucun élément pur, & sans mêlange des autres; car le feu externe & la lumiere agissant d'un côté, & le feu interne de chaque corps poussant aussi de son côté, produisent ce merveilleux mêlange de toutes en toutes choses. Il est aisé de conclure de ces principes, que les petits viperes, dont nous venons de parler, trouverent dans les atomes contenus en l'air qui passoit jusqu'à eux par les trous du papier, des alimens propres à

leur conſervation & à leur accroiſſement. On ne doit pas douter que ce ne ſoit ainſi que ſe nourriſſent ces millions de petits inſectes, qui ne nous paroiſſent eux-mêmes que de véritables atomes. *Diſcours du Chevalier d'Igbi, ſur la poudre ſympathique.*

VISO, (*le mont*) dans le Marquiſat de Saluces, eſtimé le plus haut des Alpes, eſt remarquable par la ſource du Pô, & par une voûte de demi-mille, que les Marquis de Saluces ont fait creuſer dans ce roc, à force de fer & de feu. On y peut faire aiſément paſſer les mulets, qui portent des marchandiſes d'Italie en France.

VOLCAN. A quelques lieues de San-Salvador, Ville de la Province de Guatimala, dans la Nouvelle-Eſpagne, en Amérique, on voit un grand volcan qui ne jette plus de flammes, parce que, ſans doute, la matiere en eſt toute conſommée. LAET, *Hiſtoire du Nouveau Monde.*

VOLCAN. Il y a, à une demi-lieue de Trinidad, Bourg de l'Amérique ſeptentrionale, dans la Province de Guatimala, un volcan que les Eſpagnols appellent *une des bouches de l'Enfer.* C'eſt une terre baſſe, d'où il ſort continuellement une fumée épaiſſe & noire, qui eſt de tems en tems mêlée de flammes, & ſi étrangement puante, qu'on ne peut la ſouffrir quand on s'en approche un peu trop.

URSIN. (*Joseph*) On appella ainsi un enfant sauvage, que des chasseurs trouverent, en 1661, dans les forêts de Lithuanie en Pologne, où il vivoit parmi les ours. Ces chasseurs poursuivant leur proie, apperçurent une troupe d'ours, parmi lesquels ils en remarquerent deux petits qui avoient la figure d'hommes. Ils les poursuivirent si ardemment qu'ils en prirent un, malgré la résistance qu'il fit en criant, grinçant des dents, & en se défendant avec ses ongles, comme un petit ours indompté. On le lia & on l'amena à Varsovie, devant le Roi & la Reine de Pologne. Toute la noblesse & toute la ville accoururent pour voir cet enfant, qui ne paroissoit pas avoir alors plus de neuf ans. Il avoit la peau extrêmement blanche, aussi-bien que les cheveux. Ses membres étoient bien proportionnés & pleins de force. Il étoit beau de figure, avoit les yeux bleus; mais tous ses sens étoient tellement abrutis, & il étoit si dénué d'esprit & de raison, qu'il sembloit n'avoir rien de l'homme que le corps. Il n'avoit pas même l'usage de la parole. Toutes ses inclinations retenoient entiérement de la brute : on le reconnut cependant pour un homme, & en cette qualité, il fut baptisé par l'Evêque de Posnanie, & nommé *Joseph*. La Reine de Pologne voulut être sa marraine, & l'Ambassadeur de France son parrain : on eut beaucoup de peine à adoucir & à apprivoi-

ſer le naturel féroce de cet enfant, & à lui apprendre quelque choſe des principes de la religion. Il ne put jamais parler, quoiqu'il eût une langue ſans défaut. On reconnut toutefois qu'on n'avoit pas perdu entiérement ſon tems à l'inſtruire; car en lui parlant de Dieu, il levoit les mains & les yeux au Ciel. Le Roi le donna à un Seigneur de Pologne, qui le prit dans ſa maiſon, pour ſervir avec ſes autres domeſtiques. Il ne put jamais quitter cette férocité de naturel, qu'il avoit contractée parmi les bêtes. Il prit néanmoins l'habitude de marcher des deux pieds, & il alloit où on l'envoyoit. La chair crue & cuite lui étoient bonnes. Il ne pouvoit ſouffrir d'habits ſur ſon corps, non plus que des ſouliers à ſes pieds, & il ne ſe couvroit jamais la tête. Il s'enfuyoit, de tems en tems, dans les forêts voiſines, où il ſe plaiſoit à déchirer avec les ongles l'écorce des arbres, dont il ſuçoit la ſéve. On remarqua un jour, qu'un ours ayant tué deux hommes, vint auprès de lui, ne lui fit aucun mal; qu'au contraire, il le flattoit, lui léchoit le corps & le viſage. C'eſt ce qu'en rapporte Jean Redwitz, *Carm alc.*

WABRUSSEN. On trouve dans les mers qui baignent la côte de la nouvelle Zemble, divers monſtres marins; entr'autres, ceux que les Hollandois appellent *Wabruſſen*, ou *Morſen*, que d'autres nomment *Chevaux*, ou

*Eléphans de mer*. Ces poiſſons ſont plus grands & auſſi forts que nos bœufs. Ils ont la peau ſemblable à celle du chien marin ; le poil fort court , & la gueule approchante de celle d'un lion. Il en ſort deux défenſes qui ont la blancheur de l'ivoire , & qui ont deux pieds de long. Ils n'ont point d'oreilles ; mais ils ont quatre pieds ; ils n'engendrent qu'un ou deux petits. Ils ſe plaiſent à ſe rouler ſur la glace. Dès qu'ils voient arriver les pêcheurs , ils jettent leurs petits dans la mer , & s'attachent aux barques de ceux qui les pourſuivent. BLAEU , *Voyage dans les pays ſeptent.* LA MARTINIERE.

*FIN.*

PAR PERMISSION DU ROI.

*Et de Messieurs les Magistrats de cette Ville.*

# PHÉNOMENE
# *UNIQUE DANS SON GENRE,*
## Et propre à enrichir l'Histoire Naturelle.

IL vient d'arriver en cette Ville UN ENFANT âgée de trois ans, qui démontre aux Physiciens & aux Curieux combien la nature produit de bisarreries.

Cette petite Fille a le devant du corps couvert de poil ventre de biche, elle a le dos couvert de poil de cerf; les bras, jambes & cuisses sont véritablement tigrés & d'une chair très-blanche, ordinaire, entremêlée de taches poil ventre de biche, son visage est très-bien fait, elle a tous les traits fins & délicats, son esprit est vif & prématuré, elle jouit d'une santé parfaite.

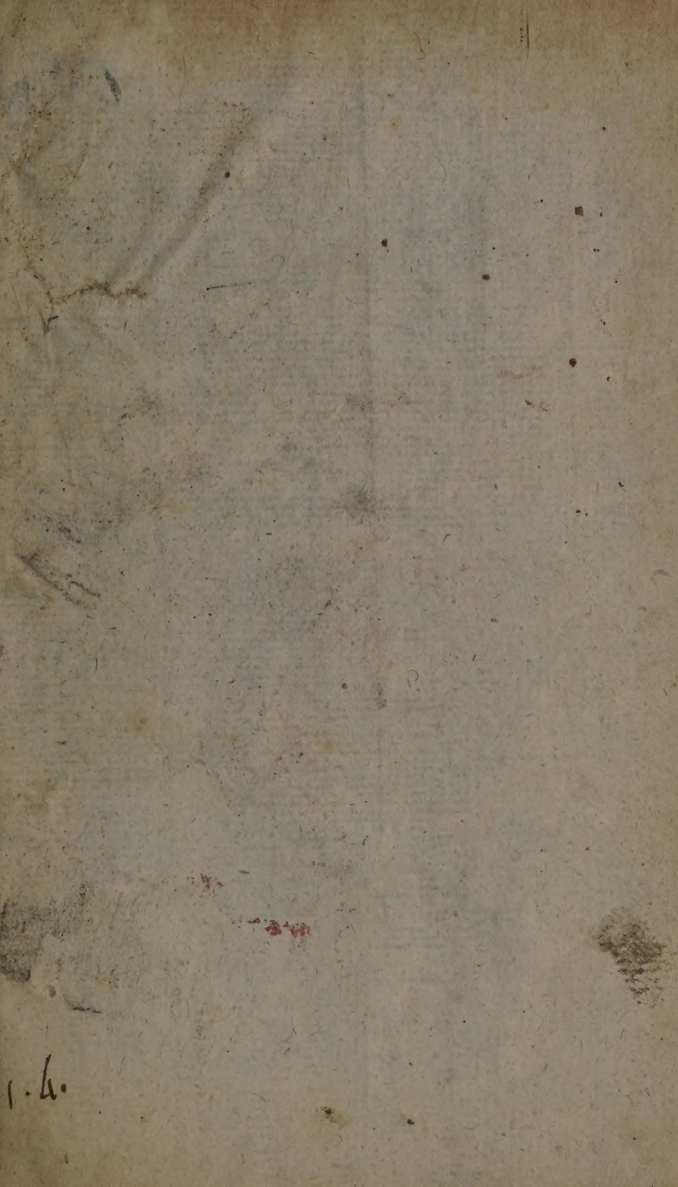
Ce phénoméne est rare & mérite de tenir sa placé dans l'Histoire naturelle. Cet enfant montre une si extraordinaire curiosité, qu'elle a fait l'admiration de Sa Majesté & de toute la Cour, ce qui est attesté par M. de Buffon, conformément au certificat qu'il en a donné, & que l'on fera voir à ceux qui le désireront.

*En avertissant, on transportera cet Enfant dans les Hôtels où elle sera demandée.*

C'est aux cerfs-volant

*On la voit à toute heure du jour jusqu'à 10 heures du soir.*

Il y a des places à 24 & à 2 sols, les personnes de distinction payent à leur générosité.


1.4.





